
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01691798 1



CHEFS-D'OEUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS.

VINGT-QUATRIÈME LIVRAISON.

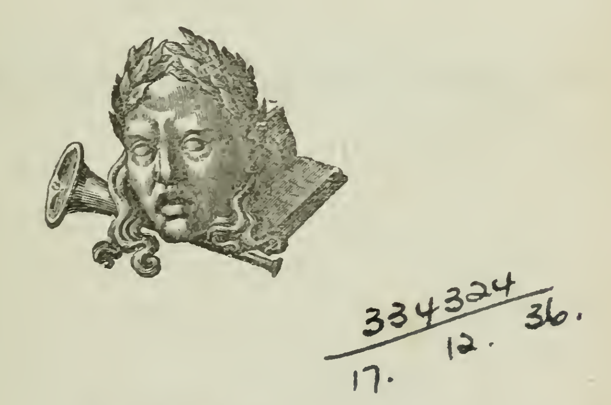
CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE ESPAGNOL.

Vol. I.

TORRÈS NAHARRO, CERVANTES SAAVEDRA,
GUILLEM DE CASTRO.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

YMÉNÉE,

COMÉDIE,

PAR BARTOLOME TORRES NAHARRO.

NOTICE

SUR YMÉNÉE.

Cette pièce est de la plus grande simplicité : Yménée est amoureux de Phébé; il le lui déclare, pénètre chez elle, y est surpris par son frère, s'enfuit, mais revient bientôt après pour empêcher le marquis de tuer Phébé et pour l'épouser.

Afin d'allonger la pièce, qui cependant est très-courte, Torres Naharro y a introduit deux valets, dont l'un est amoureux de la suivante de Phébé.

L'action ne dure que vingt-quatre heures. Les quatre premiers actes se passent devant la maison de Phébé, et le cinquième dans une salle de cette maison.

Cette extrême simplicité n'était pas pour Naharro le résultat d'un calcul; il ne voulait imiter ni Eschyle, ni Thespis; mais il était dans les mêmes circonstances que ces poëtes. Il faisait comme eux les premiers ouvrages

dramatiques dans sa langue, comme eux il essayait le premier de raconter un fait en dialogues; il n'était pas plus qu'eux sûr de sa marche, et les mêmes causes devaient produire les mêmes effets. Dans plusieurs pièces de Caldéron, le nœud est le même que dans Yménée, mais combien de ressorts ne fait-il pas agir, combien d'événemens accessoires n'amène-t-il pas pour suspendre le dénoûment et augmenter l'intérêt! En 1530, il n'eût pas fait mieux que Naharro; et Naharro, un siècle plus tard, aurait intrigué ses pièces comme lui.

On trouvera dans cette comédie un grand talent d'observation. Les regrets par trop naïfs de Phébé nous étonneraient à présent, mais telles étaient les mœurs du temps. Cette simplicité dévergondée rappelle un vers de Delille sur l'île d'Otaïti,

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

Il est plus vrai de dire cependant que sans pudeur il n'y a ni amour, ni innocence: mais Torres Naharro a peint son temps, et l'on ne regardait pas alors à si peu de chose.

J'ai suivi mon auteur d'aussi près que je l'a

pu; j'ai même tâché de rendre ses jeux de mots, mais quelquefois j'ai dû adoucir des expressions qui rappelaient par trop clairement les mauvaises mœurs du bon vieux temps. J'ai pris l'orthographe espagnole du nom d'Yménée pour le distinguer du Dieu de ce nom. Naharro aimait assez les noms significatifs, dont les auteurs anglais et ceux des vaudevilles français ont encore conservé l'usage.

A. La Beaumelle.

PERSONNAGES.

YMÉNÉE, amant de Phébé.
LE MARQUIS, frère de Phébé.
PHÉBÉ.
DORINE, suivante de Phébé.
BORÉAS, } domestiques d'Yménée.
ÉLISÉE, } domestiques d'Yménée.
TURPÉDIO, page du marquis.
MUSICIENS.

YMÉNÉE.

JOURNÉE PREMIÈRE.

Rue devant la maison du marquis. — Il fait nuit.

YMÉNÉE, BORÉAS, ÉLISÉE.

YMÉNÉE, s'adressant à la jalousie qui est fermée.

QUE Dieu, ma charmante maîtresse, conserve votre personne si pleine de grâces, votre vie, ma seule félicité! C'est sans doute trop de hardiesse de m'être asservi à vous sans avoir obtenu votre licence; mais, du premier moment où je vous vis, je fus tellement aveuglé d'amour, que lorsque je réfléchis à mon sort, il n'était déjà plus temps de vous dire que j'avais perdu ma liberté. Je vous le répète à présent, je suis à vous, je meurs de l'amour que vous m'avez donné, et vous me laissez sur cette place, où je déplore mon malheur, comme ces chasseurs qui, satisfaits d'avoir tué le gibier, l'abandonnent à leurs chiens! Où que je sois, je me plaindrai de votre injustice. Devez-vous laisser dans la rue celui qui vous porte dans son cœur? devez-vous permettre qu'il souffre et meure pour vous, celui qui n'a commis nulle faute?

BORÉAS.

Nous recommençons encore à parler de nos grands chagrins.

YMÉNÉE.

Que dis-tu, faquin ?

BORÉAS.

Je dis, seigneur, que nous devrions nous en aller ; nous reviendrons demain, et peut-être aurons-nous meilleure chance.

YMÉNÉE.

Non, va plutôt chercher ma guitare ; je lui chanterai des airs si pleins de ma passion, que tout le monde sera attendri, sauf celle dont le cœur est insensible à la pitié.

BORÉAS.

Vous ne pourrez jouer ; il manque une corde, et les autres sont en mauvais état.

YMÉNÉE.

Peu importe, la douleur qui m'accable les aura bientôt mises d'accord.

BORÉAS.

Dussiez-vous vous fâcher, nous ferons bien de partir.

YMÉNÉE.

Est-il déjà heure de se coucher ?

BORÉAS.

Et bientôt heure de se lever.

YMÉNÉE.

Tais-toi, insensé; tu ne sais ce que c'est que mon amour.

BORÉAS.

Vous êtes en grande erreur si vous me croyez aussi grossier que vous le dites. Je sais fort bien que la peine que vous cachez est plus grande encore que celle que vous pouvez faire paraître; je sais que si vous mourez pour cette dame, on ne peut vous blâmer, car d'autres qui ne l'ont pas vue meurent pour elle sur sa seule réputation, et regardent un si doux trépas comme précieux autant que leur vie.

ÉLISÉE, à Boréas.

Parle-lui sur ce ton, et nous serons bien avancés.

YMÉNÉE.

Que dis-tu entre tes dents, grand paresseux?

ÉLISÉE.

Je dis que sans doute nous serons bientôt obligés de le conduire avec les autres fous à la maison de Valence.

YMÉNÉE.

Mal advienne à qui prend soin de toi! Et qui veux-tu donc conduire à Valence? Dois-tu parler ainsi de moi?

ÉLISÉE.

C'est vous qui le dites, seigneur, non pas moi.

YMÉNÉE.

Ivrogne! insolent!

ÉLISÉE.

Soit ; mais cependant prenez garde qu'on ne vous trouve ici. Le marquis, frère de Phébé, se promène souvent dans cette rue. Il a de bons domestiques, vous en avez de meilleurs ; cependant, je vous le conseille, envoyez au diable les amours, ne nous faisons pas casser la tête.

YMÉNÉE.

Je reste : ceux qui ont peur n'ont qu'à partir.

ÉLISÉE.

Eh bien, seigneur, pour juger si nous les craignons, retirez-vous ; nous resterons ici pour assurer votre retour, et leur répondre s'ils paraissent.

YMÉNÉE.

Veillez avec soin, parce qu'ils seront plus de deux.

ÉLISÉE.

Qu'ils viennent dix, ils n'auront pas de quoi se vanter.

BORÉAS.

Qu'ils viennent ; et pourvu qu'ils ne s'enfuient pas...

YMÉNÉE.

S'ils ne vous disent rien, ne les attaquez pas, à cause de ma maîtresse. Il serait fâcheux que vous fissiez du bruit ; et s'ils se montrent insolens, contentez-vous de les effrayer.

ÉLISÉE.

Allez, allez, laissez-nous faire ; nous ne laisserons pas traîner votre nom dans la boue.

BORÉAS.

Parle bas, et convenons de ce que nous devons faire.

YMÉNÉE.

Je te recommande, Élisée, d'être toujours aux aguets.

(Il sort.)

ÉLISÉE, à Yménée.

Vous êtes trop bon, en vérité : je sais me garder des périls de ce monde.

BORÉAS

Écoute. A présent nous sommes seuls, faisons en sorte de nous mettre en sûreté comme deux bons camarades; fuyons ce souci et évitons les coups : tout le reste n'est que sornettes.

ÉLISÉE.

A présent, je suis content de toi.

BORÉAS.

J'aurais bien cependant à te confier quelque chose sur une jeune fille qui se perd d'amour pour moi; mais, à te dire le vrai, j'ai dans la tête que nous ne sommes pas bien ici.

ÉLISÉE.

N'ayons pas peur, nous pouvons causer de tes affaires; et si nous entendons du bruit, nous savons courir l'un et l'autre.

BORÉAS.

Je ne sais si nous le pourrions. Et si la rue est occupée...

ÉLISÉE.

Quand cela serait, à la faveur de la lune nous nous échapperions sans être vus par les ruines des maisons démolies, et nous sauverions notre vie sans faire tache à notre honneur.

BORÉAS.

Parbleu, tu dis bien, et je suis de ton avis; mais regarde à ce coin, j'y vois je ne sais quoi.

ÉLISÉE.

C'est l'ombre du mur.

BORÉAS.

Regarde bien.

ÉLISÉE.

Je l'ai bien vu, et c'est comme je te le dis.

BORÉAS.

En vérité, il ne m'était pas resté une goutte de sang dans les veines.

ÉLISÉE.

Laisse là ces craintes, sans quoi tu perdras la force de courir, et fais-moi le plaisir de me raconter tes amours, en attendant que nous voyions qu'il est temps de nous en aller.

BORÉAS.

Puisque tu veux savoir mes petites affaires, je vais te dire la vérité. Lorsque notre maître Yménée devint amoureux de Phébé, moi je m'amourachai de Dorine, sa suivante; c'est une si jolie fille, une si gente créature, que la beauté de sa maîtresse est

assortie à la sienne : elle est telle, que nulle soubrette ne l'égale.

ÉLISÉE.

Lui as-tu parlé quelquefois? Comment sais-tu qu'elle t'aime? Prends garde, ne va pas te fourvoyer.

BORÉAS.

Sans lui avoir parlé, je puis jurer qu'elle souffre et meurt pour moi, si ses yeux ne m'ont point menti.

ÉLISÉE.

Pour moi, je ne crois à l'amour d'une fille que lorsque, comme saint Thomas, j'ai tout vu de mes yeux et touché de mes mains [1].

BORÉAS.

Moi, je suis sûr que son amour est égal au mien.

ÉLISÉE.

Ne connais-tu pas cette maxime : Maudit est l'homme qui se fie à un autre homme? et si cela est vrai, bien plus maudit est celui qui se fie à une femme. Il faut les posséder sans se perdre pour elles, les écouter sans les croire, s'en amuser et les abandonner. Si je parle ainsi, ce n'est pas que je leur sois ennemi; mais....

BORÉAS.

Tu es par trop grossier. On voit bien, mon camarade, que l'amour ne te connaît pas encore; tu ne penserais pas que le véritable amant fût assez libre pour se conduire ainsi. Celui qui aime sincèrement, du jour où il a abandonné sa liberté à celle qu'il a

vue, ne peut plus faire que ce qu'ordonne l'amour. Ne te mêle donc plus de juger et de blâmer les autres. Si tu n'aimes, tu aimeras ; si tu ne souffres, tu souffriras un jour, tu tomberas dans le piége, tu mettras toute ta confiance dans l'amour, tu t'applaudiras de ses peines. C'est en vain qu'aujourd'hui tu dis : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. Ce sont les dames qui font l'honneur et le plaisir de la vie.

ÉLISÉE.

Mon cher Boréas, la raison est forte, mais c'est contre les gens désarmés. Je vois venir quelqu'un : il ne faut pas regimber contre l'aiguillon, ni ruer contre la charrette. Je crois qu'il est bon de nous en aller, et d'apprêter quelque chose pour notre déjeuner.

BORÉAS.

Oui, partons, quoique je n'aie pas d'appétit de si bon matin.

(Ils sortent.)

(Le marquis et Turpédio entrent.)

TURPÉDIO.

Qui va là? Eh bien, cavaliers, vous jouez des jambes? Retournez-vous un peu, vous emporterez de quoi conter des nouvelles.

LE MARQUIS.

Turpédio?

TURPÉDIO.

Seigneur.

LE MARQUIS.

Qui était-ce?

TURPÉDIO.

Quelques voleurs de manteaux, sans doute [2].

LE MARQUIS.

Ne les as-tu pas reconnus? Peut-être était-ce Yménée.

TURPÉDIO.

Non, parbleu, seigneur; s'il s'y était trouvé, ils n'auraient pas pris la fuite.

LE MARQUIS.

Il fuit peut-être pour n'être pas découvert.

TURPÉDIO.

Que dites-vous? Il est jour et nuit dans cette rue à donner des sérénades et des aubades.

LE MARQUIS.

S'il s'avise d'agir ainsi, par la vierge Marie! je l'arrêterai de la bonne manière.

TURPÉDIO.

Que vous importe, seigneur? Fêtoyer les belles est l'usage de la capitale, et c'est ce qui en embellit le séjour; laissez-le faire.

LE MARQUIS.

Moi aussi, j'aime les fêtes, mais, vive Dieu! non pas devant ma maison, et j'en ai connu plus d'un qui, pour en avoir ri d'abord, a eu de quoi en pleurer long-temps.

TURPÉDIO.

Je vois où vous en voulez venir; mais vous n'avez rien à craindre : ma maîtresse Phébé n'est point

de celles qu'on peut soupçonner. Quelle fille, pou qu'on s'avise de se moquer d'elle!

LE MARQUIS.

Frappons à la porte, pour voir ce qu'elle fait. J veux lui parler.

TURPÉDIO.

Elle n'est point encore éveillée, et ce serait un chose déplacée d'appeler à présent dans la rue.

LE MARQUIS.

Où irons-nous donc?

TURPÉDIO.

Allons dans la rue de la Sillerie (3), il sera bien tôt jour; cette dame que vous savez, nous ouvrir sa porte, et nous donnera même à déjeuner.

LE MARQUIS.

Non, demeurons; c'est l'heure des aubades, e si cet homme doit venir, il ne peut tarder beaucoup Restons pour entendre son carillon.

TURPÉDIO.

Ce ne sera pas avec des cloches qu'il viendra.

LE MARQUIS.

Non pas avec des cloches, mais avec les battan qui servent à sonner matines.

TURPÉDIO.

Je ne sais si nous aussi nous ne pourrions pa être les battans (4) dans cette occasion; mais en attendant, du moins, nous sommes des batteurs d pavé. Il y a dix heures que nous rôdons dans l ville, et à vrai dire, tout ce beau travail ne nou

porte pas plus d'honneur que de profit. Il n'est pas mal, pour des jeunes gens, d'aller se promener un peu après le souper; mais y rester aussi long-temps, c'est vraiment passer les bornes.

LE MARQUIS.

Eh bien, soit; allons nous reposer jusqu'au jour: laissons ma sœur tranquille, demain je pourrai savoir ce qu'elle pense. Donne-moi un peu cette guitare, je vais jouer en me promenant. Nous irons chez cette belle (5) qui voudra encore faire la vertu.

TURPÉDIO.

Elle n'en a pas d'autre.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

JOURNÉE DEUXIÈME.

Même décoration qu'à la première.

YMÉNÉE, BORÉAS, ÉLISÉE.

BORÉAS.

Il n'y a personne.

YMÉNÉE.

Parle bas, je crains qu'il ne soit resté quelqu'un.

BORÉAS.

Non, je les ai vus qui s'en allaient chantant dans cette rue, et déjà bien loin d'ici.

YMÉNÉE.

Allons, l'heure est favorable; fais approcher les chanteurs, et donnons notre aubade.

ÉLISÉE.

Ils viennent.

YMÉNÉE.

Appelle-les : ils s'arrêtent.

ÉLISÉE.

Allons, marchez : qu'attendez-vous?

YMÉNÉE.

Parle bas, morbleu! Quels sont ces cris?

ÉLISÉE.

Je les ai appelés une et deux fois. Faut-il que je vous les porte sur mon dos?

YMÉNÉE.

Ne me gâte pas mon plaisir. Ici entendons-nous, et chez moi nous disputerons tant qu'il te plaira.

(Les musiciens entrent.)

UN CHANTEUR.

Que faut-il faire?

YMÉNÉE.

Commençons, messieurs.

SECOND CHANTEUR.

Finis : tu viens avec des embarras...

UN AUTRE.

Tais-toi, imbécile.

SECOND CHANTEUR.

Si tu n'étais que poli, tu ne parlerais pas ainsi.

PREMIER CHANTEUR.

Chanterons-nous ce que vous avez demandé?

YMÉNÉE.

Oui, d'abord l'ariette, et ensuite les couplets (6). Mais, je vous prie, que vos accens soient si tendres qu'on y découvre ce que je souffre : peut-être cela soulagera ma tristesse.

LES MUSICIENS chantent.

L'amour sait s'enorgueillir
Des maux auxquels ils nous livre,

Et mon tendre cœur est ivre
De plaisir :
C'est pour vous qu'il doit souffrir.

La peine que je ressens
Plaît tellement à mon âme,
Que le bonheur de ma flamme
Se trouve dans mes tourmens.
Sans eux je ne saurais vivre,
Et mon tendre cœur est ivre
De plaisir :
C'est pour vous qu'il doit souffrir.

COUPLETS.

Chagrins que pour vous j'éprouve,
Pleurs qui coulent de mes yeux,
Ces grâces qu'en vous je trouve
Me les rendent précieux.
Dédains cruels de ma belle
Valent mieux
Que faveurs d'une autre qu'elle.

Ceux qui ne vous ont connue
D'un tel bonheur sont jaloux,
Et ceux-là qui vous ont vue
Voudraient gémir près de vous.
Dédains cruels de ma belle
Sont plus doux
Que faveurs d'une autre qu'elle.

YMÉNÉE.

C'est assez pour aujourd'hui, mes amis : court et bon, c'est ce qui plaît. D'ailleurs cette dame est à sa jalousie, et je voudrais lui parler.

UN CHANTEUR.

Partons.

UN AUTRE.

Partons.

YMÉNÉE.

Dieu vous accompagne.

(Les chanteurs sortent.)

BORÉAS.

St! st! Seigneur, voici le bon moment.

YMÉNÉE.

O bonheur, le plus grand des bonheurs! Est-ce vous, mon bien, ma vie?

PHÉBÉ, à la fenêtre.

Mais, vous, qui êtes-vous?

YMÉNÉE.

Celui qui n'existe que par vous, et qui ne vit qu'en vous voyant.

PHÉBÉ.

Je ne vous entends pas, cavalier (7). Par complaisance pour moi, expliquez-vous plus clairement.

YMÉNÉE.

Je meurs pour cela même que vous ne m'entendez pas, quand vous vous entendez si bien à me faire mourir.

PHÉBÉ.

Je vous demande comment vous vous appelez.

YMÉNÉE.

Songez à l'amour qu'inspire votre beauté, aux désirs que permet votre vertu, et vous pourrez savoir par-là qui je suis.

PHÉBÉ.

Gentilhomme, je vous prie, dites-moi votre nom.

YMÉNÉE.

Je suis celui qui me vois tout entier en vous, qui est dévot pour vous adorer, contrit pour vous offrir ses hommages; je suis le malheureux Yménée qui, s'il n'espérait vos bontés, voudrait ne pas avoir votre connaissance, car votre peu de reconnaissance me fait mourir de douleur, encore que de ma mort vous ne tiriez nul avantage. Mais puisque vous voulez ma vie, je la donne pour bien employée, si en la perdant j'accomplis vos désirs.

PHÉBÉ.

Vous pouvez bien m'excuser : je ne vous reconnaissais pas.

YMÉNÉE.

Vous m'avez mis dans l'oubli.

PHÉBÉ.

Non, vous occupez une meilleure place, et cependant je perds à cela.

YMÉNÉE.

J'y gagne tant d'amour, que je ne pourrai jamais le perdre. Cependant, si je le mérite, il me semble que vous m'en devez davantage; car si ce que je souffre est le fruit de mon ardeur, je souffre encore bien moins que je n'ai mérité.

PHÉBÉ.

J'ai du plaisir à vous écouter, quoique j'aie de la peine à vous entendre plaindre ainsi; je voudrais

pouvoir vous guérir, afin de vous être agréable en quelque chose.

YMÉNÉE.

Plût à Dieu que pour guérir mes maux qui n'ont d'espérance qu'en vous, vous eussiez le vouloir aussi-bien que le pouvoir!

PHÉBÉ.

Plût à Dieu qu'il m'eût accordé la grâce nécessaire pour cela (8)!

YMÉNÉE.

Et celle-là et toutes les autres, Dieu, en vous donnant tant de beauté, vous les a accordées; mais je n'ai besoin que de votre volonté, quoique j'en sois indigne.

PHÉBÉ.

Je ne sais encore ce que vous demandez; mais, quoi que ce puisse être, vous méritez encore davantage, et s'il m'est possible, ainsi que vous le dites, je vous servirai de bon cœur : mais je crains de ne pouvoir accomplir votre volonté sans me faire tort.

YMÉNÉE.

Que je suis heureux, ma reine! vous m'avez bien entendu. Je ne veux pas vous retenir davantage : votre cœur vous dira lui-même ce que je demande; mon amour en est digne, et les grâces qui coûtent le plus à qui les accorde sont celles qui sont le plus estimées : telles sont celles que j'attends de vous.

PHÉBÉ.

Eh bien! si je puis vous complaire, dites-moi comment, pour que vous sachiez sur quoi compter.

YMÉNÉE.

Lorsque je viendrai vous voir la nuit prochaine, ordonnez que votre porte me soit ouverte.

PHÉBÉ.

Dieu m'en garde!

YMÉNÉE.

Quoi! ma souveraine, vous rétractez vos faveurs?

PHÉBÉ.

Oui, parce qu'il serait peu honorable pour moi d'ouvrir ma porte à de telles heures.

YMÉNÉE.

Ce ne sont point là vos promesses.

PHÉBÉ.

Comment voulez-vous que j'ouvre ma porte la nuit? A ces heures, vous autres hommes, vous êtes discourtois.

YMÉNÉE.

Ne parlez point ainsi, belle Phébé, si vous voulez guérir les maux que j'endure; ne vous démentez point. Vous savez que mon amour me défend ce qui pourrait vous déplaire, et vous ne devez pas vous excuser par des raisons aussi mal fondées. Ce refus achèvera de me coûter la vie.

PHÉBÉ,

Je ne puis plus résister aux combats que vous me livrez, et ne veux plus être en guerre avec vous. Si vous venez, je ferai ce que vous m'ordonnez, mais vous serez ce que vous devez être.

YMÉNÉE.

Je dois être votre esclave, obéir à votre vertu, et e pars heureux de la grâce que j'ai reçue.

PHÉBÉ.

Que Dieu vous accompagne!

YMÉMÉE.

Qu'il demeure auprès de vous!

(Elle se retire.)

BORÉAS.

Seigneur, puisque vous avez obtenu ce que vous désirez, accomplissez vos promesses; vous savez que vous vous êtes engagé à nous donner des étrennes pour cet heureux événement.

YMÉNÉE.

Très-volontiers, mes amis (9). Je l'aurais fait dans tous les cas. Prends, toi, le justaucorps de satin, et toi la veste de brocard; un autre jour, j'en ferai davantage!

BORÉAS.

Que Dieu se souvienne de vous! qu'il protége votre vie pleine d'honneur et de gloire! que rien ne vous reste à désirer, puisqu'il ne vous manque jamais quelque chose à donner.

ÉLISÉE.

Pardonnez : je refuse votre brocard. Il n'est pas juste, il ne serait pas convenable que vous renonçassiez à vos parures pour nous habiller. Ayez plus de sens; une telle largesse est folie.

BORÉAS.

Tu dis bien.

YMÉMÉE.

Non-seulement je vous donnerai cela, mais encore davantage.

ÉLISÉE.

Je ne veux pas un cheveu de vous.

YMÉNÉE.

Pourquoi?

ÉLISÉE.

Parce que je ne le veux pas, et qu'il vaut mieux que vous brilliez avec ce que vous nous destinez.

YMÉNÉE.

Eh bien! soit, mes bons amis; soyez ce que vous êtes; mais, si je ne meurs, je vous donnerai mieux que des habits et des parures. Je suis pour vous un frère, et non pas un maître.

ÉLISÉE.

Reconnaissant de votre bonne volonté, elle est aussi précieuse pour nous que les effets qui la suivraient. Mais si vous voulez que nous nous retirions, ce sera le mieux. Il sera bientôt jour, nous reviendrons ce soir, Boréas et moi, en nous promenant, pour reconnaître, sans affectation, sur quoi nous pouvons compter.

YMÉNÉE.

A la bonne heure! Que Dieu protége ma Phébé!

(Il sort avec ses domestiques; le marquis entre avec Turpédio.)

TURPÉDIO.

St! st! seigneur, écoutez. Voyez-vous où ils passent? ils viennent sans doute d'ici.

LE MARQUIS.

La peste soit sur moi! Pourquoi nous sommes-ous retardés? ils ne s'en iraient pas ainsi.

TURPÉDIO.

Laissez-les aller; que votre seigneurie n'ait point e soucis : la nuit prochaine, ils ne pourront nous chapper. Vous ferons ensorte de les prendre.

LE MARQUIS.

Comment pourrons-nous arranger les choses de nanière à ce que je puisse tout voir? car, dussé-je perdre mon bien et ma vie, je veux savoir ce qu'il en est, et si je les trouve ensemble, je promets au seul vrai Dieu, foi de gentilhomme, de les tuer l'un et l'autre. Il est bien de perdre la vie, quand on la perd pour l'honneur.

TURPÉDIO.

En définitive, seigneur, il nous faudra arriver les premiers; cachés par le coin de cette rue, nous verrons tout sans être aperçus; et de là, si vous êtes sur vos gardes, vous pourrez bien le voir entrer. Nous courrons sur-le-champ nous emparer de la porte, et pour le reste, on fera ce que vous désirerez.

LE MARQUIS.

Oui, et, sans tarder davantage, allons manger, et dormons le reste du jour, puisque nous devons veiller comme il faut cette nuit. Je ferais peut-être bien de me faire accompagner; car, en venant chercher de la laine, nous pourrions nous en retourner tondus [10]. Ainsi, n'agissons qu'à bonnes enseignes.

TURPÉDIO.

Mon seigneur, avec l'aide de Dieu, vous et moi suffirons. D'ailleurs, un secret su de plus de deux personnes cesse de l'être. Ainsi, si vous le trouvez bon, nous viendrons seuls, pour ne pas donner à connaître si votre sœur se conduit mal ou bien. Il faut avoir de la prudence; car votre honneur dépend de votre conduite.

LE MARQUIS.

Et c'est pourquoi je désire que, fût-il bien accompagné, je puisse prendre ma vengeance.

TURPÉDIO.

Quant à cela, soyez sûr que les amoureux n'arment point des compagnies nombreuses; et, s'il mène quelqu'un avec lui, ce ne sera que ses deux domestiques qui, à la vue de l'ombre d'un toit, fuiront à l'envi l'un de l'autre.

LE MARQUIS.

Il a quelque réputation dans les armes (11).

TURPÉDIO.

N'ayez nul souci de cela. Ne les craignons point : ce ne sont pas des Annibals. Arrivons bien armés, et quatre hommes comme eux ne seront pas trop pour nous deux.

LE MARQUIS.

Je me rends à tes conseils. Je me fie à toi; mais allons-nous-en, de crainte qu'on ne nous écoute; car les murs ont des oreilles.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

JOURNÉE TROISIÈME.

Même décoration.

BORÉAS, ÉLISÉE.

BORÉAS.

Or çà, Élisée, mon camarade, je ne veux pas te faire de longues phrases, et je ne voudrais pas te fâcher; mais ma confiance en toi et l'affection que je te porte m'obligent à te dire, sans vouloir te désobliger, que les bons serviteurs doivent être loyaux et fidèles à leur maître, mais jusqu'à la bourse exclusivement. Tu dois bien te souvenir que la nuit dernière tu ne voulus pas accepter ce que te donnait Yménée, et moi, à cause de toi, je le refusai aussi. Ne va pas me dire que ce fut loyauté, c'est la plus grande sottise que je t'aie jamais vu faire; tu as perdu le prix de dix ans de services.

ÉLISÉE.

Ne sois pas surpris de mon refus de ce cadeau. En vérité, j'ai quelque honte de le voir, relativement à sa condition, plus pauvre que toi ni moi. Si, lorsqu'il sera à son aise, il nous oubliait, il en rendra compte devant Dieu; en attendant, vivons, il ne nous manquera pas de quoi nous habiller.

customs

BORÉAS.

Tu as beau faire, tu ne m'échapperas pas avec cett raison. Il n'y a qu'un sot qui, pouvant avoir deu manteaux, se contente d'un seul; et si les bons serviteurs doivent se ressentir de la pauvreté de leu maître, ce n'est pas ici le cas, car celui-là est riche à mon dire, et au dire de tous, qui, comme Yménée a toujours mille ducats à son service; et, puisque tu me fais parler, je te dirai que, te connaissant u garçon d'esprit, je suis étonné que tu ne considère pas que, quels que soient les présens de notre maître, il ne nous paie pas encore aussi bien que nou l'avons servi, tandis que chaque jour il donne de justaucorps et des manteaux, jusqu'à rester e chemise, à des fripons qui le volent à l'envi : songe l'emploi que tu fais de ton travail et de ta jeunesse

ÉLISÉE.

Boréas, quoi que tu me dises, ne cherche pa d'autre maître. Quelque défaut qu'ait Yménée, j veux qu'il m'en coûte un œil si tu en trouves u meilleur. Tous font souffrir les serviteurs fidèle et sont prodigues envers ceux qui n'ont besoin d rien. Ils donnent du pain à ceux qui n'ont plus d dents.

BORÉAS.

Encore arrive-t-il souvent qu'ils retiennent l salaire de notre long travail. Aussi devons-nous ave grand soin recevoir à deux mains ce qu'ils donnen et leur demander encore ce qui leur reste. Nou sommes obligés non-seulement à les servir de tou

notre pouvoir, mais encore à travailler de même à nous faire payer; sans cela notre vie serait une mort.

ÉLISÉE.

Je t'ai bien compris, mon ami, et je serai dorénavant toujours à tes ordres. Je regarde comme perdu tout le temps que j'ai passé sans t'obéir; et puisqu'il est si clair que tu as raison et que j'ai tort, je confesse ma sottise, j'avoue ta supériorité et à compter d'aujourd'hui tu verras ce que je sais faire.

BORÉAS.

Je me réjouis, mon cher Élisée, de voir que, comme un brave homme, tu réprouves ce qui est mal. Soyons sur nos gardes, sans cela l'hôpital attend notre vieillesse. Ainsi, songe à toi, et sans honte ni sans crainte, lorsqu'on t'offrira le doigt, saisis la main toute entière, afin de pouvoir un jour faire à ton tour des largesses. -Lum

ÉLISÉE.

Laisse-moi faire. Je ne veux plus de misère; j'ai assez de celle que j'ai déjà soufferte; nous sommes d'accord sur ce point, ainsi parlons d'autre chose. Tiens! l'occasion est favorable, et il est honnête que tu parles à Dorine qui paraît à la fenêtre.

BORÉAS.

Je la vois, tous mes désirs sont accomplis.

ÉLISÉE.

Va donc lui parler. Je resterai de ce côté, et j'écouterai d'ici, parce qu'il faut que j'observe comment tu lui fais la cour, afin de l'apprendre de toi.

BORÉAS.

Ne crois pas plaisanter. Je ne suis pas si bête, e l'instrument [12] est en mains qui savent en jouer.

ÉLISÉE.

Parle bas ; on nous regarde.

BORÉAS.

Dorine, ma belle maîtresse, Dieu garde votr beauté ainsi que vos grâces gentilles !

DORINE, à la croisée.

Si ce n'était à cause de la compagnie, je vou parlerais de façon que vous n'auriez plus à répondre

BORÉAS.

Pourquoi, ma chère Dorine?

DORINE.

Parce que vous vous moquez de moi. Si vous y revenez, la réponse pourra vous déplaire. Apprenez que, quoique laide, je n'envie pas mêm Phébé.

BORÉAS.

Ne vous fâchez pas, ma belle, parce que j'a répété une chose que disent tous ceux qui vou voient.

DORINE.

Voulez-vous que je vous parle franchement? Tell que je suis, belle ou laide, il ne me manque pa des gens qui m'aiment.

BORÉAS.

Et plût à Dieu que depuis que je vous ai vue, j m'aimasse moi-même autant que je vous chéris !

DORINE.

Vous êtes bon ! A d'autres, dénicheur de merles [13].

BORÉAS.

Essayez, demandez-moi tout ce qui m'est possible. Je veux vous servir, et, par mon obéissance, vous verrez si mes amours sont d'accord avec mon dire.

DORINE.

Si vous m'aviez cru femme à vous prendre au mot, vous ne m'auriez pas peut-être fait de si belles offres.

BORÉAS.

Songez, mademoiselle, que vous me traitez mal.

DORINE.

Comment puis-je vous maltraiter avec des paroles aussi honnêtes et un accueil si gracieux ?

BORÉAS.

Parce que je n'ose plus vous parler. Vous avez certaines reparties qui me déchirent le cœur.

DORINE.

Vraiment ; c'est grand dommage que vous souffriez autant. Et dites-moi, mourrez-vous de cette maladie ?

BORÉAS.

Il n'y aurait rien d'étonnant.

DORINE.

Eh bien, mon brave, où on les prend, là on on les donne [14].

Proverb.

BORÉAS.

Par ma foi je voudrais bien, comme maints amis à moi, pouvoir et donner et prendre ; mais je vois, belle Dorine , que je reçois mille maux et que je n'en donne aucun.

DORINE.

Qu'en savez-vous? Ne peut-on souffrir sans le faire connaître, de même que vous vous plaignez sans douleur ?

BORÉAS.

Plût au ciel que ma peine vous affligeât !

DORINE.

Et vous voulez que j'aille publier ce qu'il vaut mieux tenir secret pour mon renom et pour le vôtre? Sans que je vous en prie davantage, n'exigez pas, vous qui êtes sensé, que je fasse une telle folie.

BORÉAS.

Je ne veux pas vous désobliger davantage, car je crois vous comprendre, et je vous devrais bien des grâces si vous vouliez m'ordonner de venir à une heure où vous pussiez m'ouvrir la porte.

DORINE.

Ne me demandez pas telle chose, je ne vois nul moyen de pouvoir le faire ainsi.

BORÉAS.

Cependant ce soir, lorsqu'Yménée viendra chez Phébé, vous pourriez me laisser entrer comme lui.

DORINE.

Par sa vie et celle de Phébé, ôtez-vous cela de la tête ! Ma maîtresse veut qu'il entre seul.

BORÉAS.

Faites en sorte pourtant de m'accorder la grâce oute entière.

ÉLISÉE.

Il faut que ce soit pour demain. Tu deviens im-ortun.

BORÉAS.

Y consentez-vous, Dorine?

DORINE.

Volontiers, pour ne pas démentir ce cavalier. Que la grâce de Dieu vous accompagne!

BORÉAS.

Puissé-je, pour ma consolation, demeurer en la ôtre!

DORINE.

Allez. Ayez bon courage : notre Seigneur est mort our tous.

(Elle se retire.)

BORÉAS.

Adieu donc; que le ciel vous conserve!

ÉLISÉE.

Je n'aurais jamais cru, Boréas, que tu fusses ussi heureux dans ce pénible métier, si je n'avais u de mes yeux combien Dorine t'est dévouée.

BORÉAS.

Partons. Ne nous retardons pas; notre maître ous attend.

ÉLISÉE.

Nous pouvons nous en retourner en causant, nous vons assez de temps.

BORÉAS.

Si tu m'écoutes, j'en ai bien d'autres à te dire.

(Ils sortent ; Turpédio entre, et Dorine reparaît.)

TURPÉDIO.

Je baise les mains de l'objet secret de mes pensées, de la très-belle Dorine.

DORINE.

Venez à la bonne heure, seigneur Turpédio ; mais pourquoi faire à si petit saint si grande fète ?

TURPÉPIO.

Vous êtes un grand saint ; et ceux qui vous voient trouvent en vous tant de grâces, que la plupart vous prennent pour une divinité. Quant à moi,... je n'ose pas même vous dire ce que je pense.

DORINE.

Vous venez de bonne humeur. Que le ciel vous bénisse! n'avez-vous autre chose à me dire?

TURPÉDIO.

C'est à moi que vous parlez ? Je sais que vous êtes mon ennemie, parce que je veux vous servir.

DORINE.

Je ne le suis pas encore assez.

TURPÉDIO.

Vous ne pouvez l'être davantage.

DORINE.

Eh bien ! dorénavant je le serai sans politesse.

TURPÉDIO.

Que ferez-vous?

DORINE.

Je vous prierai de me laisser tranquille.

TURPÉDIO.

Vous attendez sans doute quelque petit amoureux.

DORINE.

Plus grand que vous de tout point.

TURPÉDIO.

Je n'en suis pas étonné; vous méritez assurément le plus grand de tous les marauds qui aient jamais pataugé dans la boue.

DORINE.

Vous n'êtes qu'un enfant.

TURPÉDIO.

Vous me trouverez homme.

DORINE.

Laissez-moi. Je ne me soucie pas de vos amours.

TURPÉDIO.

Abandonnez-moi, et puisse Dieu vous abandonner de même!

DORINE.

Je vous jure que je me plaindrai au marquis, et il vous en cuira.

TURPÉDIO.

Si vous vous en avisez, je vous donnerai tant de mauvais jours, que de votre vie il ne vous manquera une mauvaise année.

DORINE.

Voyez la présomption de ce petit insolent.

TURPÉDIO.

Par Samson! je vous donnerai du malheur. Et j'ai à mon côté qui vous fera payer vos injures.

DORINE.

Ne t'attaque pas à moi. Toutes tes menaces ne m'effraient guère, et si je le dis à ton maître, il te fera donner le fouet, digne châtiment d'un morveux comme toi.

TURPÉDIO.

Si je pouvais t'atteindre, pour ce que tu viens de dire, je te couperais les oreilles; madame la vilaine, madame la coureuse (15).

DORINE.

C'est comme ça qu'il te les faut.

(Elle se retire.)

TURPÉDIO (16).

Par la mort, non pas de Dieu, si j'y vais....

(Il sort.)

FIN DE LA TROISIÈME JOURNÉE.

JOURNÉE QUATRIÈME.

Même décoration.

YMÉNÉE, BORÉAS, ÉLISÉE.

YMÉNÉE.

Maintenant, mes amis, Boréas, et toi, Élisée, souvenez-vous de ce que nous avons dit. Je me remets en vos mains; soyez sur vos gardes pendant que je serai chez Phébé.

BORÉAS.

Soyez tranquille, seigneur; entrez sous de bons auspices, et nous mourrons s'il le faut pour votre honneur et le nôtre.

YMÉNÉE.

J'y compte.

ÉLISÉE.

Tel est mon désir.

YMÉNÉE.

Sera-t-il temps de frapper?

ÉLISÉE.

Il est encore d'assez bonne heure. Donnons aux gens le temps de s'endormir.

BORÉAS.

Dans les occasions comme celles-ci, quand on

donne trop au temps, on arrive au temps du repentir.

YMÉNÉE.

Tu as raison. Allons, frappe; venez avec moi, et nous verrons.

BORÉAS.

Seigneur, il nous faut un peu changer nos plans : Phébé veut que personne n'entre avec vous.

YMÉNÉE.

Je vais seul.

(Il entre.)

ÉLISÉE.

Que Dieu puisse le garder !

BORÉAS.

Il va plutôt avec le diable.

ÉLISÉE.

Non, il s'est signé en entrant.

BORÉAS.

Tais-toi, corbleu; tu gâtes tout ce que j'arrange.

ÉLISÉE.

De quoi te plains-tu?

BORÉAS.

Lorsque je voulais frapper, pourquoi disais-tu sottement qu'il était de bonne heure? C'est folie que d'attendre le malheur. Si nous avions été surpris pendant qu'il était là, nous étions morts; nous restions déshonorés si nous le quittions, et lui, Dieu sait ce qui lui serait arrivé : au lieu qu'étant seuls, comme nous le sommes, si nous voulons nous en-

fuir, nous pouvons dire un mensonge quelconque. Mon avis est de garder notre peau.

ÉLISÉE.

Laisse tout cela ; songe qu'il est entré.

BORÉAS.

Eh bien! qu'en penses-tu ?

ÉLISÉ.

Toi-même, parle-moi franchement; et, laissant le passé, occupons-nous du présent.

BORÉAS.

Pour moi, je suis si hors de moi-même, que je voudrais n'être jamais né, pour ne pas me trouver à cette peine.

ÉLISÉE.

Tais-toi, mon cher. Il n'est pas encore temps de se plaindre.

BORÉAS.

Puisse-t-il faire mauvais voyage, celui qui me met dans de tels dangers, et me donne tant de soucis! Jamais homme de mon lignage ne sut ce qu'était une épée, un écu, ni un corselet; mais je suis bien le plus fou, moi qui viens ici sans avoir aucune envie de tuer, et avec encore moins de désir d'être tué moi-même.

ÉLISÉE.

Tu es homme de sens, faisons ce que tu voudras.

BORÉAS.

N'attendons pas le combat, allons-nous-en tout de suite, pour n'être pas égorgés ici.

ÉLISÉE.

Et s'il ne nous trouve pas en sortant?

BORÉAS.

Laisse-moi parler; nous saurons que lui dire.

ÉLISÉE.

On peut atteindre à tout; nous n'avons pas besoin de partir encore, mais si nous entendons quelqu'un, zeste.

BORÉAS.

C'est aisé à dire : et quand on ne peut courir....

ÉLISÉE.

Comment?

BORÉAS.

C'est que je ne puis pas. Ces armes sont bien lourdes, et je n'oserais les quitter. D'ailleurs, la peur me coupe les jambes, et lorsqu'elle me tient, je ne puis plus marcher.

ÉLISÉE.

Eh bien, alors, mon cher, jette tes armes, parce que peut-être pour sauver le fer tu perdrais les courroies et ton cuir, et tu verras alors comme tu peux courir sans peine.

BORÉAS.

Oui; si je perdais mes armes, mon maître aurait beau jeu à me traiter de couard et de juif. Si je n'avais quelque bonne excuse à donner, j'aimerais autant me jeter dans la rivière.

ÉLISÉE.

Si tu ne peux les porter, donne-les-moi; tu pour-

ras fuir, et je te rendrai bon compte des tiennes et des miennes.

BORÉAS.

Et mon manteau, que dira-t-on si je le perds?

ÉLISÉE.

Oh! pour la perte du manteau, tu trouveras des excuses de reste. Tu diras, si tu veux, que forcé de mettre l'épée à la main, tu as été obligé de l'abandonner; car les hommes de guerre, pour être plus dispos, jettent leur manteau avant de combattre.

BORÉAS.

Tu as raison. Attends, je vais le doubler comme cela.

(Le marquis et Turpédio entrent l'épée à la main.)

TURPÉDIO.

Qui va là?

(Boréas et Élisée fuient.)

LE MARQUIS.

Qu'ils meurent! qu'ils meurent!.... Où ont-ils été?

TURPÉDIO.

Ils sont passés de ce côté; mais le manteau reste avec moi.

LE MARQUIS.

Par la mort d'un tel [17]! s'ils ne s'étaient pas échappés, ils auraient reçu une bonne leçon.

TURPÉDIO.

Écoutez, seigneur : voici, je crois, ce qui éclaircira vos doutes. Le manteau est de Boréas, un des domestiques d'Yménée.

LE MARQUIS.

Est-il vrai?

TURPÉDIO.

J'en suis sûr.

LE MARQUIS.

Combien étaient-ils?

TURPÉDIO.

Deux seulement, et, d'après le manteau, c'étaient sans doute les deux serviteurs de cet homme.

LE MARQUIS.

Vive Dieu! le traître est sans doute chez moi.

TURPÉDIO.

Si cela est, vite à lui.

LE MARQUIS.

Voyons. Pensons à ce que nous devons faire.

TURPÉDIO.

Frappons; il nous faut entrer tout de suite.

LE MARQUIS.

Sûrement il se cachera s'il nous entend.

TURPÉDIO.

Voulez-vous un moyen plus sûr, pour vous ôter cette inquiétude, et finir cette entreprise? enfoncez la porte d'un coup de pied, nous entrerons d'emblée : n'ayez pas peur d'être aperçu; nous serons en haut, avant qu'ils ne nous aient entendus.

LE MARQUIS.

Allons, nous avons déjà trop tardé : donne-moi ce manteau.

TURPEDIO.

Prenez cette rondache.

LE MARQUIS.

Donne : je t'entends bien.

TURPÉDIO.

Marchons ; et, l'épée à la main, que ce soit aussitôt fait que dit.

LE MARQUIS.

Je t'avertis, s'il tombe sous ta main, et que tu puisses l'atteindre, fais qu'il n'ait plus besoin de médecin ni de chirurgien.

TURPÉDIO.

Entrez vite, et je me charge du reste.

(Le marquis enfonce la porte, et ils entrent.)

FIN DE LA QUATRIÈME JOURNÉE.

JOURNÉE CINQUIÈME.

Salon de la maison du marquis.

LE MARQUIS, PHÉBÉ, TURPÉDIO.

LE MARQUIS, poursuivant Phébé.

Femme mauvaise et traîtresse, où vas-tu?

TURPÉDIO.

De grâce, seigneur!

PHÉBÉ.

Malheureuse que je suis!

LE MARQUIS.

Eh quoi! madame, est-ce pour nous couvrir d'un tel déshonneur que vous avez été gardée avec tant de soin? Confessez-vous à ce page; puisque par votre vie vous souillez notre antique lignage, je vais vous immoler. C'est vous sauver la vie que vous donner la mort.

PHÉBÉ.

Vous êtes mon frère et mon seigneur. Maudit soit mon sort infortuné, et le jour où je suis venue au monde! Me voilà dans vos mains, et je vous demande la mort plutôt que la vie. Je veux mourir, puisque je vois que je naquis si malheureuse, et que le sépulcre va avoir ce qu'Yménée n'a pu posséder.

LE MARQUIS.

A-t-il été blessé?

TURPÉDIO.

Non, sa légèreté l'a sauvé.

PHÉBÉ.

Seigneur, après vous avoir demandé de ne point mettre de cruauté dans la mort que vous allez me donner, je vous supplie aussi, puisque vous m'ôtez la vie, de vouloir bien la lui laisser; car si je savais qu'il dût mourir, j'oublierais mes malheurs pour ne penser qu'aux siens.

LE MARQUIS.

Songez, songez à reconcilier votre âme avec Dieu.

PHÉBÉ.

Ne cherchez point à me tourmenter en augmentant mes terreurs; et dans mes derniers discours, laissez-moi du moins me plaindre. Le cœur se soulage en se rappelant ses malheurs.

LE MARQUIS.

Contez-moi donc de quelle manière s'est passé votre aventure.

PHÉBÉ.

Je le ferai, pour que vous sachiez comment j'en suis venue à mourir de votre main, au lieu de mourir d'amour pour celui qui le mérite si bien. Dorine!

(Dorine entre.)

DORINE.

Me voici, madame.

PHÉBÉ.

Viens, tu fus le témoin de mon bonheur, tu le seras de mes maux.

TURPÉDIO.

Seigneur, c'est une traîtresse.

DORINE.

Et toi, l'ennemi de toute bonté.

LE MARQUIS.

Taisez-vous ! laissez-la dire.

PHÉBÉ.

Oui ; que je dise comment ma destinée m'a conduite à ce point, que moi et mon ami mourons d'un même trépas.

Je vais mourir pour cet amant qui par sa vive tendresse fut mon chéri, mon bien-aimé, mon gentil, mon noble seigneur. Il méritait tant, que ma vie même est bien employée quand je la perds pour lui, et il ne me reste d'autre regret de ma triste jeunesse que de n'avoir pas joui, lorsqu'il m'était possible, du bonheur que je désirais tant. J'expirerai avec ce désir, et mon cœur est déchiré d'une douleur d'amour. Si j'eusse cru Yménée, je mourrais sans regret ; il vivrait sans se plaindre de moi. Bien advienne à qui me maudit, puisque ce qu'il me demandait avec le plus d'instances, ce que je brûlais de lui accorder, je le lui ai toujours refusé ! Malheureuse que je suis, il faut donc que je meure ainsi !

LE MARQUIS.

Au milieu de tous mes ennuis, voudriez-vou

donc me faire croire que vous êtes restée irréprochable, lorsque j'ai vu... ce que je n'aurais pas voulu voir pour votre bien et votre honneur?

PHÉBÉ.

Faites ce qu'il vous plaira, mon frère, avec l'aide de Dieu : je ne me révolte point. Mon père (que Dieu ait reçu en sa gloire) m'a laissée sujette à vous, et vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez; mais puisque, brisée et abattue à vos pieds, vous allez ainsi m'égorger sans gloire pour vous, veuillez encore m'accorder quelques instans d'une vie dont votre main va m'enlever tout le reste. Écoutez-moi, ne me frappez pas sans m'entendre; je n'ai point le désir de vivre quand même vous ne me tueriez pas : c'est une folie que désirer vie sans bonheur.

Je ne me plains pas de mourir, car je suis née mortelle; je me plains du trépas cruel qui m'arrive trop tard. S'il était venu avant que j'eusse connu Yménée, je l'aurais reçu avec joie; mais lorsqu'il me saisit en temps si inopportun, quel sera l'être vivant qui ne plaigne ma mort?

Jamais je n'ai trahi personne; si j'ai tué quelqu'un, je ne sais qui c'est; si j'ai volé, je l'ignore. Mon amour fut raisonnable, et si j'aimai je fis bien, car c'est mon mâri que j'aime (18); et les jeunes filles, lorsqu'elles sont au temps des amours, doivent mourir pour ceux qui se meurent pour elles : une telle fin assure la vie de leur renommée.

Viens donc, ô mort! quand tu voudras; je veux t'attendre avec un semblant joyeux, car un tel trépas doit faire mon plaisir comme il doit attrister

le reste du monde. Que tous les mortels s'affligent de mon malheur comme du plus grand de tous, que les animaux donnent de nouveaux signes de douleur, que les oiseaux perdent leurs chants si doux, que la terre s'émeuve et tremble, que les mers soient agitées, que dans les cieux obscurcis le soleil perde sa lumière et la lune sa blancheur, que les pierres se couvrent de deuil, que les ruisseaux cessent de couler, que les arbres soient stériles, et que tout porte les signes funèbres de mon destin malheureux !

LE MARQUIS.

Taisez-vous, ma sœur; je suis bien assez affligé de votre mort et du destin maudit qui l'a rendue nécessaire ; mais si je m'attendris, vous m'obligerez malgré moi à rendre vos angoisses infinies. Ayez du sens, songez que votre mal est dangereux, et que le chirurgien pitoyable ne réussit jamais dans ses opérations. Que vos douleurs ne vous fassent pas mourir avant que l'on ne vous tue. Si vous redoutez la mort, songez que par notre naissance elle a des droits sur nous tous, et c'est grande folie, dit-on, de craindre ce qu'on ne peut éviter. Je ne sais pourquoi vous chéririez cette vie pleine de douleurs, lorsqu'en la quittant vous entrez dans une meilleure où les chagrins n'ont point d'accès, tandis que dans cette mer d'afflictions où nous sommes plongés, le vieillard et le jeune homme, le pauvre avec sa misère, le riche avec ses soucis, tous avec l'incertitude de l'avenir, sont pleins de douleurs et de peines. Ne craignez pas ce voyage ; laissez ce monde mau-

vais pour passer à la plus noble fin pour laquelle vous fûtes créée. Mais auparavant confessez-vous.

PHÉBÉ, *à genoux.*

Je me confesse que depuis ma naissance je n'ai commis plus grand péché que d'être honnête, que je mérite toutes douleurs pour avoir désolé Ymenée en me mortifiant moi-même ; je confesse que celle-là pêche et gravement se trompe qui empêche que les autres ni elle ne profitent de ces beautés d'un instant que la terre doit consumer ; et devant vous, c'est à Dieu que je m'en accuse.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là la confession dont votre âme a besoin : confessez-vous d'une autre manière.

PHÉBÉ.

Je demande donc pardon à Dieu si mon amour n'a pas été aussi vif que celui de mon amant ; car s'il avait été véritable et aussi passionné qu'il devait l'être, je ne mourrais pas, hélas ! comme je meurs.

LE MARQUIS.

Il me paraît qu'il est temps.

(*Il lève le poignard.*)

(*Yménée entre avec ses domestiques.*)

YMÉNÉE, *retenant le marquis.*

Arrêtez, cavalier.

LE MARQUIS, *se dégageant.*

Que dites-vous ? A moi, page.

TURPÉDIO.

Seigneur.

LE MARQUIS.

Viens à mon côté.

TURPÉDIO. l'épée à la main.

Me voici.

YMÉNÉE.

Point d'emportement, je vous prie. Taisez-vous, et vous ferez mieux, vous pouvez m'en croire.

LE MARQUIS.

Qui donc êtes-vous, cavalier ?

YMÉNÉE.

Celui qui désire le plus l'honneur et la félicité de Phébé. Mon nom est Yménée, et elle sera ma femme puisqu'elle l'est déjà (19).

LE MARQUIS.

Songez, si vous êtes cavalier, que ce serait trop de présomption que de croire que vous puissiez l'obtenir par la violence.

YMÉNÉE.

A Dieu ne plaise! Je ne désire moi-même, avec toute courtoisie, que ce que veut la raison ; et pour que la justice seule décide de mes prétentions, demandons à Phébé quelle est sa volonté, et ensuite si elle dit qu'elle m'accepte pour époux, ainsi que déjà je le suis devant Dieu, alors, vous conformant à la raison, vous aurez cette union pour agréable. Vous savez que vous n'y perdez rien, et que pour le lignage et toutes autres choses Phébé n'a que peu d'avantages sur moi : je puis le dire, parce que vous-même me connaissez.

LE MARQUIS.

Je vois bien que vous êtes égaux, que ce mariage est sortable, et tout le monde le pensera comme moi; mais je dis que vous auriez dû négocier cette union d'une toute autre manière.

YMÉNÉE.

Je sais employer des tiers lorsqu'ils me sont nécessaires; mais prenant une femme pour moi seul, j'ai voulu la connaître et m'en assurer par moi-même.

LE MARQUIS.

Et vous, madame, que faites-vous? Vous ne parlez pas, vous ne dites pas quelles relations existent entre vous.

PHÉBÉ.

Je dis que puisque vous voyez quel mauvais chemin vous avez pris, vous pouvez bien nous dire adieu.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

PHÉBÉ.

Afin de réfléchir à votre aise sur le dessein que vous aviez de me tuer, parce que, sans avis de parens, je m'étais mariée et très-convenablement mariée.

LE MARQUIS.

Remercions Dieu de ce bonheur.

PHÉBÉ.

Amen.

YMÉNÉE.

Je veux, madame, que le passé reste dans l'oubli.

S'il a voulu vous tuer, il a agi comme un honnête homme, et aurait, faisant autrement, terni sa réputation.

LE MARQUIS.

N'en parlons plus, puisque c'est fini. Plaise au divin Messie, ma sœur, que vous jouissiez longtemps de votre époux, et que le bonheur vous accompagne pour avoir su vous marier mieux que vous ne le pensiez !

YMÉNÉE.

Puisqu'il en est ainsi, unissez nos mains; et, si vous voulez, nous serons désormais de bons frères et nous conduirons comme tels.

LE MARQUIS, *à Phébé.*

Le voulez-vous?

PHÉBÉ.

J'en suis ravie.

LE MARQUIS, *leur prenant les mains et les unissant.*

Donnez-moi vos mains.

ÉLISÉE.

Dieu soit loué!

BORÉAS, *à Élisée.*

Oui, car c'est lui qui nous a tirés de la honte où nous étions.

LE MARQUIS.

Voyons à présent ce qu'il sera bien de faire.

YMÉNÉE.

Si vous l'agréez, nous irons chez moi, où mon accueil vous témoignera ma joie; et là, d'après vos désirs, nous fixerons le jour des noces.

ÉLISÉE, s'approchant.

Avant de sortir, nous nous offrons pour serviteurs à madame Phébé, Boréas et moi.

PHÉBÉ.

Je vous accepte pour frères et non pour serviteurs.

BORÉAS.

Nous sommes à vos pieds.

ÉLISÉE.

Nous offrons aussi au seigneur marquis nos désirs de le servir en lui demandant pardon du passé.

TURPÉDIO.

Tout étant arrangé, je me donne pour serviteur dévoué au seigneur Yménée.

PHÉBÉ.

Pour que la fête qui termine nos peines soit complète, marions ma Dorine à l'un de ces jeunes gens.

LE MARQUIS.

Au quel?

PHÉBÉ.

Au plus galant homme.

YMÉNÉE.

Ils croient tous l'être.

PHÉBÉ.

Et ils le sont tous.

LE MARQUIS.

Eh bien! comment les arranger?

PHÉBÉ.

Donnons-lui à choisir; car je crois qu'elle aime Boréas ou Turpédio.

TURPÉDIO.

Pour moi, je ne veux pas d'elle.

DORINE

Que le ciel te confonde!

TURPÉDIO.

Par la mort!...

LE MARQUIS.

Tais-toi, enfant; tu n'es qu'un sot.

PHÉBÉ.

N'en parlons plus, choisis celui que tu voudras.

YMÉNÉE.

Je me charge, madame, de marier Dorine à son goût. Laissons cela pour le moment et partons; il n'est pas convenable que le soleil nous surprenne ici [20].

LE MARQUIS.

Adieu donc.

YMÉNÉE

Non, venez avec moi voir ma maison; nous nous divertirons à chanter en nous en allant.

LE MARQUIS.

Je le ferai volontiers à cause de vous, si ma sœur, votre épouse, veut être de notre compagnie.

PHÉBÉ.

J'y consens.

YMÉNÉE.

Chantons donc pendant le chemin.

LE MARQUIS.

Et que chanterons-nous ?

YMÉNÉE.

La gloire qu'a obtenue mon cœur, lorsque sa passion a triomphé des obstacles.

LE MARQUIS.

Chantons la victoire. Vous êtes vainqueurs; chantez la victoire en amour.

(Ils chantent en chœur.)

Chantons en ce jour
Victoire, victoire,
Victoire en amour.

En proie aux alarmes,
On voyait vos yeux
Ternis par les larmes.
Mais, grâces aux cieux,
Aujourd'hui vos charmes
Sont victorieux.

Chantons en ce jour
Victoire (*ter*) en amour.

FIN DE LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

NOTES

SUR YMÉNÉE.

---

(1) » *Si como santo Thomas*
No la toco en la lanzada. »

(2) Le vol de manteaux était une industrie particulière qui avait un nom spécial , *capear*.

(3) Ces vers roulent sur une équivoque entre les deux sens du mot *badajo* , qui au propre signifie battant de cloche , et au figuré une tête vaine , un écervelé , etc. J'ai remplacé ce jeu de mots par un autre.

(4) Ainsi nommée de ses maisons en pierre de taille.

(5) *Forsa aquella escopetera.*

Forsa n'est point un mot espagnol : j'ai supposé que Naharro l'avait emprunté au latin. *Escopetera* signifie arquebusière, mais il paraît que dans la conversation familière de ce temps il avait un autre sens.

(6) (*Litt.*) « D'abord la *cancion* , ensuite le *villancico.* » Il ne parle pas ici de l'ode , appelée plusieurs années après *cancion* , par les poëtes espagnols, mais d'une coupe de vers nationale qui différait très-peu du *villancico.*

(7) L'observation de Phébé demeure très-juste , quoique j'aie un peu développé dans la traduction ce qui est une vraie énigme dans l'original.

Quien no fuese
Ni mas de una hora viviese.

(8) Dans les opinions superstitieuses reçues en Espagne , cer-

taines personnes avaient des grâces particulières de Dieu pour guérir par attouchement ou autrement plusieurs maladies. Le P. Feyjoo a jugé cette croyance des *saludadores* digne d'une réfutation. (*Théât. Crit.*)

(9) (*Litt.*) « Mes frères. » Ces deux mots étaient consacrés en français au langage de la chaire, je n'ai pu traduire à la lettre; je regrette d'avoir été forcé de m'en écarter, cette expression donnant une idée de la familiarité qu'il y avait alors entre les domestiques et les maîtres.

(10) Proverbe espagnol.

(11) (*Litt.*) « On sait jusqu'où atteint sa lance. »

(12) *Pandero*, tambour de basque. C'est une expression proverbiale.

(13) (*Litt.*) « A un autre chien avec cet os. » Expression proverbiale.

(14) « Encore un proverbe, analogue tantôt à *reprendre du poil de la bête*, tantôt à *être puni par où l'on a péché*; tantôt, comme ici, à : *autant m'en pend à l'oreille*.

(15) (*Litt.*) « Arquebusiere. » *Voyez* note 5.

(16) Formule euphémique de jurement. Les Espagnols disent aussi au lieu de *por vida d Dios*, *por vida de Diez;* au lieu de *voto a san*, *voto a sanes*. C'est ainsi que dans *palsembleu*, *corbleu*, *vertubleu*, on a peine à retrouver les blasphèmes étymologiques de ces expressions.

(17) *Voyez* la note précédente.

(18) Dans toutes les pièces espagnoles, même après la publication du concile de Trente, le lien du mariage est censé contracté toutes les fois qu'il y a eu engagement réciproque par *paroles de présent*.

(19) Même observation.

(20) Ceci n'est ajouté au dialogue passablement inutile qui précède que pour amener la sortie des acteurs en chantant, ce qui était une des données des comédies de Nuharro.

NUMANCE,

TRAGÉDIE,

Par Miguel de CERVANTES SAAVEDRA.

NOTICE

SUR CERVANTES.

Miguel de Cervantes Saavedra naquit en 1547, à Alcala de Henarès, dans la Nouvelle-Castille, d'un père pauvre, mais noble et appartenant à une ancienne famille des Asturies, dont plusieurs branches existent encore. Il se livra de très-bonne heure à la poésie; mais la nécessité le força à chercher ailleurs des moyens plus prompts de fortune. En 1569 il passa en Italie, et entra comme page au service du cardinal Jules Aquaviva. Peu après il s'enrôla dans les troupes que levait sa Sainteté contre les Turcs, et sous les ordres de Marc-Antoine Colonne, il fit la campagne malheureuse de Chypre. Plus heureux l'année suivante, il eut sa part de gloire et de dangers dans l'immortelle bataille de Lépante. Le jeune volontaire y fut atteint d'une balle au bras. Quoique estropié par cette blessure, son zèle ne se ralentit pas. Il était encore au service en 1575, lorsque retournant d'Italie en Espagne, la galère qu'il montait fut prise par le corsaire Arnaute Mami, qui le retint à Alger au nombre de ses esclaves. Il chercha à conquérir sa liberté par les ressources de son génie et de son courage : le projet d'évasion qu'il avait conçu était près de réussir lorsqu'il fut découvert. Il était menacé, ainsi que ceux qu'il avait associés à l'exécution de

ses plans, de la mort la plus affreuse. Le courage avec lequel il se chargea seul de la responsabilité commune, sauva ses camarades, et imposa tellement au barbare qu'il respecta le généreux chef de la conjuration. Cependant, loin d'être abattu, il étendit ses projets, et ne tâchait pas à moins qu'à soulever à la fois tous les esclaves, et à se rendre maître d'Alger. Le dey le trouvant trop dangereux l'acheta à Mami, pour le garder avec plus de soin dans ses propres bagnes. Il fut enfin racheté par les pères de la Merci : sa famille avait fortement contribué à sa rançon.

Cervantes rentra dans sa patrie en 1581, âgé de trente-quatre ans. Il eut recours à ses talens pour subsister; composa des pièces de théâtre, et son roman de *Galatée*, qui parut en 1584. Il se maria peu de temps après, avec Catherine de Salazar y Palacios, d'Esquivias, petit bourg voisin de Tolède. On voit, d'après le contrat de mariage qui existe encore, que sa femme n'était pas très-riche : on a prétendu qu'elle était la Galatée qu'il venait de chanter dans son roman; c'est possible, mais il l'est aussi que ce soit une autre; car dix-huit ans après son mariage, Andrée Cervantes, sa fille naturelle, avait à peu près dix-huit ans.

Quoique les pièces de Cervantes réussissent constamment, à ce qu'il dit lui-même, il chercha encore la fortune dans la carrière des sollicitations. C'était un état en Espagne : Louis del Marmol prend, au frontispice de l'*Histoire de la guerre de Grenade*, le titre d'*andante en la corte*, ou de solliciteur; mais ce métier-là n'était pas fort utile. Cependant les ressources de l'esprit de Cervantes lui fournirent quelques moyens d'existence comme agent d'affaires. Il fut chargé de constater ce que

devaient à leur seigneur, les habitans d'Argamasilla de Alba ; ces paysans irrités trouvèrent plus commode de le mettre en prison que de régler leur compte, et ce fut là qu'il commença son *don Quichotte*, auquel il donna pour patrie ce même village de la Manche, *dont il ne se souciait pas de se rappeler le nom.* Quelque temps après on le retrouve à Valladolid : un jeune homme y fut tué en duel dans la rue où logeait Cervantes; c'était un événement ordinaire dans ce temps-là, et notre auteur ne devait nullement y être compromis; mais la maison qu'il occupait était voisine du lieu de la scène, et dans cette maison logeait une vieille fille qui était *béate* de profession. Elle était aussi bavarde et médisante, ce qui n'est point incompatible, et en conséquence de ses caquets, toute la famille de Cervantes, et toutes celles qui habitaient sous le même toit, furent emprisonnées. Cette troisième captivité de l'auteur de don Quichotte ne dura que peu de jours.

La publication de cet ouvrage immortel assura la gloire de Cervantes, mais n'augmenta pas beaucoup son aisance. Depuis cette époque il vécut à Madrid, secouru par les bienfaits du comte de Lémos et de l'archevêque de Tolède. Il paraît que le premier avait voulu l'emmener à Naples, dont il était vice-roi, mais que les Argensolas, ses favoris, l'en empêchèrent. C'étaient des poëtes, et des poëtes d'un rare talent; mais ils étaient peut-être atteints d'un peu d'envie, ce qui n'est pas non plus incompatible.

A la première partie de *don Quichotte*, imprimée en 1604, succédèrent, en 1612, les *Nouvelles*, le meilleur des ouvrages de l'auteur après le précédent ; en 1614, *le Voyage au Parnasse*, composition faible d'exécution, sorte de revue des poëtes de son temps, imitée quant

au plan d'un médiocre ouvrage sous le même titre, que Caporali avait publié en Italie; en 1615, un recueil de pièces de théâtre; et enfin la même année, la seconde partie de *Don Quichotte*, le seul ouvrage parmi tous ceux qui ont été composés par supplément qui ne soit pas inférieur à celui dont il fait la suite.

Cervantes, quoique déjà malade à cette époque, ne se reposa pas. Il composa un roman, et, à ce qu'il paraît, il y suivit les règles de la poétique de ce genre, qu'il avait données dans *don Quichotte*. Les préceptes étaient bons; mais quoiqu'on reconnaisse toujours la perfection du style de Cervantes, et souvent son talent pour la narration, le frère cadet du héros de la Manche a été déshérité par l'opinion publique. Cet ouvrage ne parut qu'après sa mort; il en avait écrit l'épître dédicatoire après avoir reçu l'extrême-onction, à laquelle il ne survécut que deux jours. Il mourut le 23 avril 1616, vieux, infirme, pauvre, et bien loin d'obtenir de ses contemporains la justice que la postérité lui a rendue.

Lorsque de nombreuses éditions de son roman, et l'approbation universelle de l'Europe eurent ouvert aux Espagnols les yeux sur le mérite de celui qu'ils avaient presque laissé mourir de faim, on a fait d'immenses recherches sur sa vie. La dernière biographie de cet homme illustre comprend un fort volume in-8°. ; elle a été publiée en 1816, sous les auspices de l'académie de Madrid. Il en était arrivé autant à Milton. Ces exemples sont bons à consoler ceux qui ne jouissent pas de leur renommée; mais on ne peut pas blâmer ceux qui, obéissant servilement aux goûts du public, lui sacrifiant leur génie, tâchent de recevoir de leur vivant quelque

à-compte sur les honneurs qui doivent revenir à leur mémoire.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de *don Quichotte*. Nous ne devons considérer Cervantes que comme auteur dramatique.

Comme tout le monde a lu *Don Quichotte*, et qu'il n'est personne qui ne soit bien aise de le relire, nous renvoyons au chap. XLVIII de la première partie, pour y voir l'opinion de Cervantes sur la poétique du théâtre. Il voulait qu'on en gardât les préceptes antiques, mais il excusait ceux qui s'en éloignaient par la nécessité où ils se trouvaient d'écrire au goût de ceux qui les payaient, et il faudrait avoir bien mauvais cœur pour ne pas admettre ce mode de les disculper ; lui-même était tombé dans les défauts qu'il condamnait.

Cervantes était contemporain de Virués. Il ne le nomme cependant pas, non plus que La Cueva, dans le prologue de ses comédies, où il s'annonce comme le successeur de Naharro de Tolède, et le prédécesseur de Lope de Véga. Les vingt ou trente pièces qu'il composa à son retour d'Alger, furent reçues « sans offrande de concombres ni autres projectiles, et arrivèrent à la fin sans sifflets et sans tumulte. » De ces premiers ouvrages, il ne nous reste que *la Numance*, que nous avons traduite ; *les Bains d'Argel*, qu'il publia depuis, en 1615, avec quelques légers changemens ; *la Grande sultane*, qui est aussi dans cette collection, et qui avait été d'abord jouée sous le titre de *la Gran Turquesca*; et peut-être la *Confuse* dont *le Labyrinthe d'amour* semble, d'après son titre, être une seconde édition.

Cervantes s'attribue l'honneur d'avoir le premier, dans *la Bataille navale*, réduit à trois le nombre des jour-

nées. Il est difficile aujourd'hui de déterminer si cette pièce est ou non antérieure à la *Sémiramis* de Virués. Notre auteur s'attribue aussi, et avec moins de fondement encore, l'invention des personnages allégoriques.

Les autres pièces de la collection de 1615 n'ont point été représentées. « Ayant eu autre chose à faire, dit Cervantes dans son prologue, je quittai le théâtre. Revenu à mon premier loisir, je me remis à ce travail; mais pas un directeur ne vint me demander mes pièces, quoique tous connussent leur existence. Je les avais enfouies dans un coffre et condamnées au silence.......; j'appris d'un libraire que le directeur d'un des théâtres autorisés l'avait assuré que ma prose était bonne, mais qu'on ne pouvait rien tirer de mes vers. Je dois l'avouer, ce discours me fit beaucoup de peine; je me piquai: je vendis mes pièces à ce même libraire. Il me les paya raisonnablement. Je touchai mon argent avec suavité, sans avoir à m'occuper des tripotages de coulisses. Je voudrais que mes comédies fussent encore meilleures; mais du moins, mon cher lecteur, tu n'y trouveras point de disparates choquantes; le style et la versification sont ceux qui conviennent à la comédie, etc. »

L'appel interjeté par Cervantes de l'arrêt du directeur a été mis au néant par la postérité. Ces pièces ne sont point sans mérite; dans beaucoup d'endroits on retrouve, sinon l'auteur de *don Quichotte*, du moins celui des *Nouvelles*; mais dans la plupart il n'y a ni action, ni nœud, ni dénoûment : les événemens se suivent; mais on y cherche en vain la liaison qui les unit.

Le Vaillant Espagnol est un cavalier de la garnison d'Oran qui s'échappe pour se battre avec un More de Mars-al-Quivir. Il reste quelque temps dans cette der-

nière place, et la défend même dans un assaut que lui donnent les chrétiens. Il finit par se marier avec une amante qui lui arrive d'Espagne au dénoûment, après qu'il a été amoureux d'une autre pendant toute la durée de l'action.

La Grande sultane, dona Catalina d'Oviedo, est captive dans le sérail. L'eunuque chargé d'elle, chrétien dans le cœur, ne veut pas la présenter au sultan. Cependant il y est forcé : le monarque devient amoureux de l'Espagnole, et lui fait les déclarations les plus tendres, par exemple : « Je suis ta circonférence, tu es mon centre. » Dona Catalina ne sait si elle doit se soumettre à ses volontés; son gouverneur l'engage à céder à la nécessité, en conservant son âme chrétienne et pure, de façon « que le sultan puisse profiter de la laine sans tuer le mouton. » La nouvelle favorite fait ses conditions, et veut conserver sa foi. Le sultan lui répond : « Suis-je chargé de ton âme? suis-je Dieu pour pouvoir changer tes pensées? Vis comme tu voudras, mais vis pour moi. Celle que j'appelle à donner des lois au monde doit garder la loi qui lui plaît. » C'est très-raisonnable pour un despote, pour un musulman, surtout quand un Espagnol lui sert de secrétaire. Il est vrai que Cervantes n'était que du tiers-ordre de Saint-François, et n'avait pas, comme Lope de Véga, l'honneur d'être familier de l'inquisition.

Un tailleur entre dans le sérail pour prendre mesure d'habits à la sultane : cela n'est pas trop dans les mœurs turques; mais il le fallait pour l'auteur. Le tailleur est le père de dona Catalina. Il veut tuer sa fille, mais il n'en fait rien parce qu'il n'a point d'armes. Il finit par s'apaiser, d'autant que le sultan le comble de richesses.

Ceci est un peu plus dans les mœurs européennes. Le dénoûment de la pièce consiste dans l'annonce que la sultane est grosse de trois mois, ce qui fixe la durée de l'action. A côté de celle-ci Cervantes en a placé deux autres qui n'y tiennent nullement : Dans l'une un jeune Hongrois s'est déguisé en fille pour rejoindre sa maîtresse, enfermée dans le harem de sa hautesse. Le héros de la seconde est un bouffon espagnol qui, pour se concilier la faveur d'un cadi en colère, lui promet d'enseigner le turc à un éléphant, et commence par lui donner des leçons de la langue basque.

Il y a aussi quatre actions différentes et isolées dans les bagnes d'Alger. Celle du captif délivré par une jeune More, qui forme un des plus agréables épisodes de *don Quichotte* ; celle d'une famille espagnole, dont les divers membres sont séparés par leurs maîtres ; celle d'un renégat qui conduit les Mores dans un village, et fait esclaves son oncle et ses cousins ; enfin celle de deux jeunes époux qui sont employés, le mari par son maître à séduire sa femme, la femme par sa maîtresse à séduire son mari. Ils sont délivrés au dénoûment.

Pedro de Urdemalas, tour à tour page, bohémien, comédien, ne donne son nom à la pièce sous ce titre que parce qu'il est témoin de la reconnaissance d'une jeune bohémienne qui se trouve nièce de la reine.

Dans le *Labyrinthe d'amour* il y a trois intrigues, mais du moins elles sont liées ensemble, et si bien enchevêtrées qu'il serait trop long d'en faire l'analyse.

L'idée de *la Comedia entretenida*, la comédie en suspens, a du moins le mérite de la nouveauté. Marcelle d'Armendariz, sur des réponses équivoques de son frère Antonio, croit qu'il brûle pour elle d'un amour inces-

tueux. Les spectateurs apprennent plus tard, et Marcelle ensuite, que c'est Marcelle Osorio qui est l'objet de sa passion.

Un étudiant, Cardenio, amoureux de Marcelle, se présente chez elle sous le nom de Sylvestre d'Armendariz, Péruvien, à qui elle est promise. Marcelle reçoit ses vœux avec plaisir ; mais on attend les dispenses de Rome, et le mariage est retardé.

Survient encore un don Ambrosio, amoureux d'une Marcelle, qui prend Cardenio pour son rival ; il le provoque ; mais avant d'en venir aux mains on s'explique : c'est de la maîtresse et non de la sœur d'Antonio qu'il est épris.

Arrive enfin le véritable Sylvestre, qui n'a pas de peine à éconduire son Sosie ; mais la cour de Rome refuse les dispenses ; de sorte que de trois ou quatre amans, Marcelle n'en a pas un, que son frère est supplanté auprès de sa belle, et que la soubrette, à qui trois valets ont fait la cour, est rebutée par tous les trois, et forcée de rester fille.

Dans *l'Heureux débauché*, on trouve, sinon l'unité d'action, au moins celle du héros. C'est un domestique de l'inquisiteur de Tolède, joueur, débauché, duelliste, mais qui dit son rosaire tous les jours. Il se fait moine à la fin de la première journée ; au second acte on le voit être un saint religieux au Mexique, et il y meurt au troisième devenu prieur de son couvent.

Il paraît que Cervantes non-seulement ne suivait pas les règles qu'il avait établies, mais qu'il cherchait même à les combattre par le raisonnement. Voici un fragment de la première scène de la seconde journée de l'*Heu-*

reux débauché, les personnages sont la Curiosité et la Comédie.

LA CURIOSITÉ.

Comédie!

LA COMÉDIE.

Que me veux-tu, Curiosité?

LA CURIOSITÉ.

Te demander pourquoi tu abandonnes tes antiques costumes, le cothurne dans les sujets graves, le brodequin dans ceux qui sont plus humbles; pourquoi tu as réduit à trois les cinq actes qui autrefois embellissaient ton théâtre? Maintenant je te vois ici, dans un moment tu seras en Flandre; tu changes sans raison les usages relatifs aux temps et aux lieux; je te vois et je ne puis te reconnaître: prouve-moi que tu es encore toi-même, car tu sais que je t'aime beaucoup.

LA COMÉDIE.

Le temps change toutes choses, il perfectionne les arts, et ce n'est pas une petite difficulté ni une faible gloire, qu'ajouter à ce qui fut inventé jadis. Je fus bonne autrefois et je le suis encore, quoique je me sois écartée de ces graves préceptes que m'avaient laissés dans leurs admirables ouvrages, Sénèque, Térence, Plaute et les auteurs Grecs que tu connais. J'en ai aussi conservé partie, parce qu'ainsi l'a voulu l'usage qui ne se soumet à aucune règle. Je représente toujours mille choses diverses; mais comme je mets en action ce qui autrefois était l'objet d'une narration, il faut que je change de place, parce que les événemens se passent en divers lieux, et que je suis forcée de les suivre. Tu dois regarder le théâtre comme une carte de géographie où

il n'y a pas trois doigts de distance entre Londres et Rome, entre Valladolid et Gand. Qu'importe à l'auditeur que je passe en un instant d'Allemagne dans la Guinée, sans cependant quitter ces planches ; sa pensée est aussi légère que moi ; et vers quelque lieu que me porte mon vol, elle peut m'accompagner sans crainte de se perdre et sans risquer de se fatiguer. J'étais tout à l'heure à Séville, et tu vas me voir au Mexique, etc. »

Nasarre, éditeur de la seconde édition des comédies de Cervantes, a prétendu que cet écrivain avait composé ses pièces pour ridiculiser celles de ses contemporains, comme il avait fait don Quichotte pour se moquer des romans de chevalerie. Nasarre a été seul de son avis ; il n'est pas le seul qui ait prêté à Cervantes les idées auxquelles il n'a jamais pensé, et un auteur célèbre a cru, ou fait semblant de croire, qu'il avait proposé don Quichotte comme le meilleur, le plus aimable et le moins fou des hommes. Cervantes a bien assez de son esprit ; et quelque riche qu'on soit sous ce rapport, on peut se dispenser de lui en prêter.

NOTICE

SUR

NUMANCE.

Le sujet de cette pièce est historique ; nous n'avons pas cru nécessaire de rapporter les autorités. On sait que Scipion bloqua cette ville, et que les Numantins, préférant la mort à l'esclavage, s'entretuèrent tous après avoir mis le feu à leurs richesses.

Il n'est pas de sujet moins dramatique, car il est bien difficile de faire sympathiser des individus avec les malheurs d'une république entière. Aussi cette pièce ne pouvait-elle consister qu'en épisodes, ce ne pouvait être qu'une tragédie à tiroir; mais dans plusieurs de ces scènes détachées Cervantes a eu d'heureuses inspirations. L'amitié des deux jeunes gens, le désespoir de la mère, qui voit mourir son fils d'inanition; le discours du dernier des Numantins avant de se précipiter, sont des morceaux recommandables.

La pièce est presque toute entière en octaves de grands vers; c'est le mètre de la poésie épique, et le sujet était vraiment plus épique que tragique.

Le style est pur, mais un peu redondant, la versification était pour Cervantes un travail, et un travail ingrat. Ce n'est que dans sa prose qu'on peut le juger comme écrivain.

On sera peut-être étonné de voir Jugurtha, qui ne fit pas cette campagne, remplacer dans cette pièce Lælius; mais cette inexactitude n'est rien auprès des anachronismes qu'on se permettait alors.

Les personnages allégoriques ne prennent point de part à l'action. Il paraît que Cervantes les avait conçus comme devant remplacer le chœur des anciens. Le prologue et l'épilogue de Tarare donnent une idée de cet emploi.

Le lieu de la scène est à Numance et dans le camp sous cette ville. La durée de l'action est de quelques semaines, entre les deux scènes du premier acte.

ESMÉNARD.

NUMANCE.

PERSONNAGES.

SCIPION, consul romain.
JUGURTHA, roi de Numidie, allié des Romains.

QUINTUS FABIUS,	officiers romains.
CAIUS MARIUS,	
THÉOGÈNES,	chefs des Numantins.
CORABIN,	

MARQUINO, négromant.

MILVIO,	soldats numantins.
MORANDRE,	
LÉONCE,	

LIRA, jeune fille		de Numance.
VIRIATE,	enfans	
SERVIUS,		

UN FRÈRE DE LIRA.
LA FEMME ET LES ENFANS DE THÉOGÈNES.
CHEFS ET SOLDATS NUMANTINS.
SOLDATS ROMAINS.

L'ESPAGNE,	personnages allégoriques.
LE FLEUVE DUERO,	
LA RENOMMÉE, etc.	

NUMANCE.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camp romain devant Numance.

SCIPION, JUGURTHA.

SCIPION.

Quelle tâche pénible m'impose le sénat! J'en suis accablé ; cette guerre si longue, si extraordinaire, a déjà coûté la vie à tant de Romains! Qui n'en redouterait l'issue? qui ne doit trembler au moment de la recommencer?

JUGURTHA.

Qui? Ce n'est pas toi, Scipion. Ta bonne fortune, ta valeur t'amènent la victoire. Le triomphe de cette guerre t'est réservé.

SCIPION.

Le courage réglé par la prudence vient à bout de toutes les difficultés, il aplanirait les montagnes; mais l'aveugle bravoure qui ne calcule rien, rencontre des obstacles sur le terrain le plus uni. Au reste, il ne s'agit point ici de réprimer des ardeurs

trop impétueuses. Plongée dans l'ivresse des voluptés, l'armée a perdu tous ses souvenirs, elle n'aspire plus à la gloire. Je veux, avant tout, rétablir la discipline militaire, et changer l'esprit du soldat ; quand il sera redevenu ce qu'il doit être, l'ennemi ne sera plus à craindre. Marius !

(Marius entre.)

MARIUS.

Seigneur.

SCIPION.

Qu'un ordre général convoque les troupes, qu'elles soient à l'instant rassemblées, je veux parler à nos guerriers.

MARIUS.

A l'instant.

SCIPION.

Pars ! Il faut que chacun apprenne mes nouveaux desseins et rougisse de sa conduite passée.

(Marius sort.)

JUGURTHA.

Chaque soldat t'aime et te craint tout à la fois. Le bruit de ton nom ira bientôt d'un pôle à l'autre. Dès que la trompette sonnera le combat, ils feront, pour te plaire, des choses qui effaceront les récits héroïques des temps fabuleux.

SCIPION.

Songeons d'abord à bannir cette mollesse funeste qui s'en est emparée, sans cela tout sentiment de gloire est éteint. Le vice seul nous fait ici une guerre plus dangereuse que les gens du pays.

(Au fond du théâtre on entend le tambour et cette proclamation :)

« Le général ordonne que tous les soldats se ren-
» dent en armes sur la place publique et que nul
» ne manque à cette revue, sous peine d'être rayé
» sur-le-champ des contrôles de l'armée. »

JUGURTHA.

Nul doute, seigneur ; le soldat doit être soumis au frein de la discipline. Il faut l'arrêter d'une main ferme quand il veut se précipiter dans le désordre ; qu'importe en effet des milliers d'escadrons et de drapeaux de diverses couleurs, agités dans les airs? Il n'y a point de force là où il n'y a ni règle ni justice.

(En cet instant doit entrer le plus grand nombre de soldats possible, Caïus Marius à leur tête; ils sont armés à la romaine sans arquebuses. Scipion monte sur un tertre placé à cet effet sur le théâtre, et se tournant vers les soldats, dit :)

SCIPION.

A cet air martial, à cette brillante tenue, amis, je crois bien reconnaître des Romains, c'est-à-dire des Romains vigoureux et braves. Mais ces mains blanches et délicates, ces visages fleuris semblent annoncer des enfans de la Batavie, ou nourris des laitages de la Bretagne. C'est votre négligence à remplir vos devoirs qui relève le courage des Numantins, et vous fait perdre ici votre ancienne réputation. Les murs de cette bicoque, encore debout, comme une roche inébranlable, attestent l'impuissance de vos efforts, et que vous n'avez plus que le nom de Romains. Croyez-vous avoir beaucoup fait? Tandis que le monde entier tremble à ce

nom seul, vous l'avez rendu méprisable en Espagne. Et d'où vient cette lâcheté? de la mollesse, cette mortelle ennemie de tout sentiment énergique. La douce Vénus et le dieu de la guerre n'habitent jamais longtemps sous le même toit. Vénus ne cherche que le plaisir ; Mars ne songe qu'aux combats, n'écoute que sa fureur belliqueuse. Laissons aujourd'hui la déesse des amans, que son fils s'éloigne de nos camps ; celui qui n'aime que les plaisirs et les jeux ne saurait se plaire sous la tente. Pensez-vous que le belier tout seul renversera les murs de Numance, et que la multitude suffise pour gagner les batailles? Si la prudence qui sait tout prévoir n'est pas unie à la valeur, que peuvent les nombreux escadrons, les chariots surchargés de tout l'attirail de la guerre ? Un petit nombre de soldats soumis aux lois de la discipline est sûr de la victoire, et n'en brille qu'avec plus d'éclat. Mais si la mollesse s'introduit dans les rangs, quelque nombreux que soient les bataillons, cette nuée de monde est bientôt dissipée par une troupe courageuse et bien dirigée une poignée d'Espagnols enfermés dans Numance vous arrête devant les murs d'une chétive place Voilà seize ans et plus qu'ils se vantent de soutenir cette guerre et d'avoir vaincu des milliers de Romains. C'est vous, soldats, qui vous êtes vaincus vous-mêmes : livrés uniquement aux plaisirs efféminés de Bacchus et de l'Amour, vos main ne savent plus manier l'épée. Ah! rougissez d voir ce faible reste du peuple espagnol lutte contre la puissance de Rome ; plus ils sont réduit aux abois, plus leur audace semble s'accroître

Que les infâmes prostituées sortent du camp : elles vous ont réduits à l'état où vous êtes. Que désormais une seule coupe serve à l'usage de tous ; que ces lits voluptueux souillés par la prostitution soient à l'instant remplacés par des fascines et qu'on apprenne à coucher sur la dure. Je ne veux plus d'autres parfums que la fumée de la poix bouillante dans les ateliers militaires, plus de ces mets recherchés qui ne font qu'irriter la gourmandise ; l'efféminé qui se livre à la sensualité ne peut plus supporter le poids de la cuirasse. Renonçons à toute espèce de luxe et de jouissances, tant qu'un seul Espagnol respirera dans la ville rebelle. Soldats, ne trouvez pas mes ordres trop rigoureux, bientôt vous verrez qu'ils étaient nécessaires, et vous aurez atteint le but auquel vous devez aspirer. Je sais combien il vous sera difficile de dépouiller des habitudes enracinées ; mais si vous ne faites un effort sur vous-mêmes, la guerre n'a plus de terme et votre honte est certaine. Ce n'est point en couchant sur la plume, en s'adonnant aux délices de la table, qu'on s'endurcit aux nobles travaux de la guerre. Il faut un autre genre de vie, des bras autrement exercés. Chacun se fait ici sa destinée, la fortune n'y doit entrer pour rien ; la mollesse conduit à l'avilissement; c'est par une activité soutenue qu'on arrive aux honneurs suprêmes. Non, je ne veux pas en douter, vous ferez voir que vous êtes Romains, et je compte déjà pour peu de chose ces remparts défendus par des barbares. Je vous en donne ma parole sacrée, si vous employez dignement votre vigueur et votre courage, vous recevrez de ma

main des récompenses sans bornes; ma bouche ne tarira plus sur vos louanges.

(Les soldats se regardent les uns les autres, et prient Marius de répondre au nom de tous.)

MARIUS.

Illustre général, tu lis dans les yeux de ces braves guerriers l'effet qu'ont produit tes paroles; ces fronts décolorés, ces joues enflammées t'annoncent les divers sentimens dont ils sont agités. Honteux de se voir réduits à un tel excès d'humiliation, et convaincus de la justice de tes reproches, effrayés des fautes qu'il ont commises, et des excès dont leur propre conscience les accuse, ils auraient préféré la mort à la honte de se voir dans cet état. Mais l'espoir de trouver bientôt l'occasion de témoigner leur repentir leur fait supporter la rigueur avec laquelle tu les a traités. Dès ce moment le moindre d'entre eux est prêt à sacrifier joyeusement pour toi, ses biens et même sa vie. Accepte l'hommage de leur dévouement; daigne aussi ne pas oublier qu'ils sont Romains, et que leur courage naturel n'a jamais pu s'éteindre entièrement chez eux. Et vous, levez la main avec moi, si vous approuvez ce que je viens de dire.

LES SOLDATS.

Nous le jurons!

SCIPION.

Ma confiance renaît toute entière; votre serment en est le gage, votre valeur va s'en accroître, et vous allez commencer une vie nouvelle. Que le vent n'emporte point vos promesses, confir-

mez-les la pique à la main ; je compte sur votre changement, comme vous devez compter sur ma parole.

(*Un soldat entre.*)

LE SOLDAT.

Général, deux Numantins se présentent avec un sauf-conduit : ils sont chargés d'une ambassade auprès de toi.

SCIPION.

Pourquoi tardent-ils à paraître?

LE SOLDAT.

Ils attendent tes ordres.

SCIPION.

S'ils sont ambassadeurs, ils peuvent venir.

LE SOLDAT.

Ce sont en effet des ambassadeurs.

SCIPION.

Qu'ils entrent. (*Le soldat sort.*) Que l'ennemi vienne avec l'intention de tromper ou de dire la vérité, il est toujours utile de l'entendre. Le mensonge n'est jamais si bien ourdi qu'il soit tout-à-fait impossible d'en découvrir la fausseté ; à la guerre surtout, cette maxime est confirmée par l'expérience.

(*Deux ambassadeurs numantins entrent.*)

PREMIER AMBASSADEUR.

Seigneur, si tu nous le permets, nous exposerons notre message, soit ici, soit ailleurs et à toi seul.

SCIPION.

Parlez : partout et toujours je suis prêt à donner audience.

PREMIER AMBASSADEUR.

Je profite du sauf-conduit que tu as daigné nous accorder, et je vais t'expliquer l'objet de notre mission.

Illustre général : Citoyen de Numance, elle m'envoie auprès de toi, le plus grand de tous les Romains qui existent sur la terre; je viens solliciter ton amitié, et te prier de me donner la main comme le gage de la réconciliation qui mettra fin à cette longue guerre, si cruelle pour les uns et les autres. Numance déclare qu'elle n'aurait jamais voulu s'écarter de ce qu'elle doit au sénat, si elle n'y eût été forcée par l'intolérable orgueil et les violences des deux consuls. Leur insatiable avarice nous imposait un joug si onéreux, qu'il fallut bien chercher à s'en délivrer ainsi que de ceux qui le faisaient peser sur notre tête. Pendant tout le temps qu'a duré cette lutte, il n'est que trop vrai que nous n'avons eu affaire à aucun général romain avec lequel il fût possible de traiter. Mais aujourd'hui que le ciel a voulu que notre vaisseau pût enfin trouver le chemin du port, nous abaissons les voiles de la guerre, et nous nous soumettons à telles conditions que tu voudras nous dicter. Ne crois pas, Scipion, que la crainte nous force à demander humblement la paix; une assez longue épreuve a fait voir que Numance ne manque ni de force ni de courage. Ta vertu seule et ta valeur nous ont inspiré cette ré-

solution. De tous les avantages que nous ne pouvions espérer, le plus grand pour nous serait d'obtenir ton amitié, d'être soumis à tes lois.

Tel est l'objet de notre message..... Daigne nous faire savoir ta réponse.

SCIPION.

Ce repentir vient trop tard : l'offre de votre amitié ne me satisfait pas; déployez de nouveau votre valeur : je veux essayer la mienne, dont j'attends ma gloire et la chute de Numance. Après tant d'années d'insultes, vous demandez la paix : cette réparation ne me suffit pas; recommencez la guerre, lancez de nouveau vos braves guerriers.

SECOND AMBASSADEUR.

Scipion, une fausse confiance nous égare souvent. Songe bien à ce que tu fais : tes mépris ranimeront notre courage. Puisque tu refuses la paix, demandée avec tant de bonne foi, désormais notre cause en sera plus juste. Avant que tu mettes le pied dans notre ville, tu verras ce que la fureur et l'indignation peuvent inspirer à ceux qui, dépouillant toute inimitié, t'offraient leur soumission, et t'auraient fidèlement servi.

SCIPION.

N'avez-vous plus rien à me dire?

PREMIER AMBASSADEUR.

Non; mais il nous reste à faire; et puisque tu le veux, puisque, par une conduite peu digne de ta générosité, tu repousses notre amitié, tu verras ce dont nous sommes capables, lorsque de ton côté tu

déploîras tes forces contre nous. Tel est calme dans une discussion qui a pour but d'établir la paix, qui prend une autre attitude quand il s'agit d'enfoncer les rangs de son ennemi.

SCIPION.

Il est vrai : c'est pour vous prouver que je sais également suivre une négociation pacifique et faire mon devoir dans le combat que je ne veux point accepter votre amitié : votre pays n'aura jamais la mienne. Vous pouvez retourner sur-le-champ vers vos concitoyens.

PREMIER AMBASSADEUR.

C'est là ton dernier mot?

SCIPION.

Je l'ai dit.

SECOND AMBASSADEUR.

Eh bien, aux armes! Le cœur des Numantins ne respire que la guerre.

(Les ambassadeurs se retirent.)

FABIUS, aux ambassadeurs.

Notre négligence passée vous fait parler avec tant d'audace, mais le temps est venu; notre triomphe et votre ruine s'approchent.

SCIPION.

La forfanterie ne sied pas à des cœurs généreux; point de vaines menaces, Fabius; moins de paroles, et garde ta valeur pour le moment du combat; toutefois je pense bien que nous n'en viendrons pas aux mains avec eux. Je veux chercher à les vaincre d'une manière qui me coûte moins. Je saurai ra-

battre cette fierté, je saurai enchaîner leur furie; je vais les entourer d'un fossé profond et les condamner à une insupportable famine. Le sang romain ne rougira plus ce sol, il est assez abreuvé de celui que le fer espagnol a fait couler dans cette guerre si longue et si cruelle. Que nos bras s'emploient dès aujourd'hui à remuer la terre, et que nos guerriers, au lieu d'être couverts du sang des Numantins, soient seulement couverts de poussière. Les chefs doivent donner l'exemple : que le décurion partage les travaux du simple soldat. Moi-même j'y veux mettre la main le premier; imitez moi, et chacun connaîtra bientôt l'avantage commun que nous allons en retirer.

FABIUS.

Mon frère, nous sommes tous convaincus de la sagesse de tes conseils. Il y aurait de la folie à lutter contre la fureur désespérée de ces malheureux. Il vaut mieux les enfermer dans leur enceinte, et arrêter le torrent à sa source même. La ville entière peut aisément être entourée d'un fossé, excepté du côté que baigne le fleuve.

SCIPION.

Allons; et que cet exploit d'un genre nouveau ne soit pas différé. Si le ciel daigne nous favoriser, l'Espagne toute entière est soumise à la république. Il ne reste plus qu'à subjuguer cette ville orgueilleuse.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UNE JEUNE FILLE couronnée de tours, qui représente l'Espagne.

L'ESPAGNE.

Beau ciel, si pur et si doux, toi dont l'heureuse influence enrichit la plus grande partie de mon territoire, et le rend un objet d'envie pour les autres peuples, sois touché de mon affliction. Puisque c'est à toi que les malheureux adressent leurs prières, aide-moi dans la cruelle infortune qui accable l'Espagne abandonnée de tous.

N'as-tu pas vu jadis mes membres dévorés par le feu, et mes flancs entr'ouverts laisser pénétrer les rayons du soleil jusque dans l'obscurité des enfers? De combien de tyrans mes richesses ont assouvi l'avidité! Les Phéniciens et les Grecs ont envahi mes provinces, parce que tu l'as voulu ainsi, ou parce que mes fautes avaient mérité ce cruel châtiment. Serai-je donc l'éternelle esclave des nations étrangères, et le signe de la liberté ne doit-il pas du moins un instant orner mes drapeaux? Ah! sans doute, j'ai provoqué ta rigueur, j'ai mérité ce que je souffre. Mes enfans désunis se déchirent entre eux. Ils n'ont jamais su employer leur courage dans l'intérêt commun; au contraire, plus l'union leur est nécessaire, moins ils savent s'entendre. Ainsi leurs querelles intestines invitent les barbares à venir s'emparer de mes trésors et me livrent à leurs ou-

trages. Le peuple de Numance est le seul qui ait osé tirer l'épée, et qui, au prix de son sang généreux, ose défendre encore sa liberté chérie. Hélas! je vois le terme qui s'approche; son heure dernière arrive; elle va périr, mais non sa gloire, qui, semblable au phénix, renaîtra de ses cendres. Ces Romains si nombreux, et si timides toutefois, cherchant tous les moyens de vaincre, refusent d'en venir aux mains avec une poignée de braves guerriers! Oh! si leurs espérances étaient vaines! oh! si cette faible enceinte de Numance pouvait déjouer leurs efforts! Mais l'ennemi l'a cernée; il ne va plus appliquer le belier à ses remparts chancelans; mais, par un art perfide, et avec une effrayante promptitude, un fossé profond entoure la ville depuis la plaine jusques au sommet des collines, et le côté seul qu'arrose le Douro est libre de cette chaîne d'un genre nouveau. Rejetés, enfermés dans leur ville, les infortunés Numantins ne peuvent plus en sortir, et n'ont pas même l'espoir de repousser un assaut, quoique, se voyant privés de l'honneur de combattre, ils ne cessent d'invoquer à grands cris la guerre ou la mort.

Puisque le côté seul que baigne le fleuve est celui qui offre quelque moyen de secourir le Numantin captif, avant que des machines meurtrières ou des tours menaçantes s'élèvent au milieu de ses eaux, je veux conjurer le dieu de favoriser mon peuple.

« Aimable fleuve, toi qui, dans ta course tortueuse, fertilise une partie de mes provinces, puisses-tu voir toujours un sable d'or rendre tes eaux non moins célèbres que celles du Tage délicieux!

Puissent les nymphes légères qui folâtrent dans les bosquets et sur l'émail des prairies voisines accourir à ta voix, et te prodiguer leurs douces faveurs, si tu daignes prêter l'oreille à mes tristes gémissemens!... Laisse un instant tes plaisirs, et que rien n'arrête ta course. Venge-moi de ces farouches Romains par un débordement continuel, ou le peuple numantin est perdu sans retour.

(Le Douro et trois enfans, qui représentent les trois petites rivières qui se jettent dans le Douro, entrent)

LE DOURO.

Mère chérie, tes plaintes avaient déjà retenti jusques à moi; si j'ai tardé à paraître, c'est qu'il m'est impossible d'y porter remède : les destins en ont ordonné; le jour fatal de Numance s'approche; rien ne peut détourner ce malheur. *Orvion*, *Minuesa*, *Estera*, m'ont prêté leur appui. Mes eaux couvrent les bords, mais leur rapidité n'arrête point les Romains, qui, me traitant comme un faible ruisseau, m'accablent sous le poids de tours et de tranchées insurmontables. Cependant, puisque le sort de son peuple est irrévocablement fixé par le destin, une consolation lui reste au moins dans son infortune : jamais la nuit de l'oubli ne couvrira l'éclat de ses brillans exploits, qui seront admirés et à peine crus d'âge en âge.

Et ce Romain farouche, qui foule aujourd'hui ton sol avec tant d'arrogance, qui ne cesse de t'opprimer et de t'insulter de mille manières, le temps viendra (le Ciel en a révélé la connaissance à Protée) où ce Romain lui-même sera opprimé à son tour par ceux qu'il outrage aujourd'hui. Je vois au

fond des régions éloignées, des peuples qui habiteront la délicieuse Espagne, après avoir comblé tes vœux en imposant le joug aux maîtres de l'Italie. Ce sont les Goths, qui, remplissant la terre de leur renommée, viendront se jeter dans tes bras, en s'illustrant par de nouveaux exploits. Attila vengera tes injures. Ces Romains si fiers seront asservis à ses lois, et ce Vatican superbe sera semé de décombres. Tes valeureux enfans, et d'autres étrangers avec eux, forceront aussi le pilote du vaisseau de l'Église à prendre la fuite, et le glaive espagnol menacera la gorge du Romain, qui ne devra la vie qu'à la générosité du héros d'Albe; ce héros voudra bien consentir à la retraite de son armée, moins forte par le nombre que par sa valeur éclatante. Et lorsque enfin le véritable créateur de la terre et des cieux sera généralement reconnu, celui qui doit être le vice-roi de la Divinité dans le monde chrétien accordera à tes princes un surnom glorieux et digne de leur piété. La royale dynastie des Goths portera le titre de *Majesté Catholique*. Celui de tes monarques qui comblera tous tes vœux en élevant le nom espagnol au-dessus de tous les noms, que de grandes choses je vois dans l'avenir qui seront son ouvrage! le monde entier lui est soumis : c'est Philippe II, auquel nul autre ne peut être comparé. Sous son heureux empire, trois royaumes, jusques alors divisés, seront unis sous la même couronne; pour l'honneur et le bien de l'Espagne, l'illustre contrée de la Lusitanie, un moment détachée de la noble Castille, sera rendue à son ancien état. Quelle envie et quel respect, ô chère Espagne, te porte-

ront les nations étrangères, dans le sang desquelles tu tremperas maintes fois ta glorieuse épée, et qui verront tes drapeaux victorieux flotter sur leurs villes soumises! Que ce brillant avenir te console du malheur qui t'arrache aujourd'hui des larmes si amères! Rien ne peut changer l'arrêt du destin: celui de ta Numance est prononcé.

L'ESPAGNE.

O Douro! tes paroles ont en partie calmé la douleur que j'éprouve. Je crois que tu ne m'as point trompée.

LE DOURO

Tu peux compter sur la vérité de mes prédictions. Adieu, chère Espagne; mes nymphes m'appellent.

L'ESPAGNE.

Que le ciel conserve tes eaux bienfaisantes!

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Place publique de Numance.

THÉOGÈNES, CORABIN, QUATRE CHEFS NUMANTINS, MARQUINO.

THÉOGÈNES.

Illustres guerriers, des signes funestes nous menacent des plus grands malheurs, nos forces et nos ressources nous sont enlevées peu à peu. Le destin s'est déclaré contre nous. Les Romains nous ont renfermés dans nos murs et nous font une guerre d'astuce et de perfidie. Il n'est pas même possible de se venger et de mourir sur leurs cadavres. Il nous faudrait avoir des ailes pour sortir de cette enceinte; ceux que nous avons si souvent vaincus reviennent à la charge; mais ils ne sont plus seuls; des Espagnols se sont unis avec eux pour nous égorger. Que les dieux punissent cette infamie! que la foudre extermine les déserteurs qui servent l'étranger contre leur pays!...... Voyons, s'il est encore un remède à nos maux. Ce long et pénible siége ne peut avoir d'autre résultat que notre mort prochaine. Un fossé

profond nous défend de tenter le sort des armes. Mais l'audace et le désespoir ont plus d'une fois triomphé de tous les obstacles.

CORABIN.

Plût au grand Jupiter que nos jeunes guerriers tout seuls pussent au moins se mesurer librement avec les Romains sur le champ de bataille! ils braveraient la mort pour sauver la patrie. Réduits à la honte d'être renfermés comme des femmes, montrons à l'ennemi tout ce que nous sommes capables de faire. Défions-le à un combat singulier : fatigué comme nous de cet interminable siége, il y consentira peut-être pour en finir. S'il trompe notre désir, une dernière ressource nous reste encore, à la vérité, plus douteuse. Sortons tous ensemble à la faveur de la nuit. Comblons ce fossé, renversons les retranchemens qui nous séparent du camp des Romains; allons nous joindre à nos amis du dehors.

PREMIER CHEF NUMANTIN.

Soit en franchissant le fossé, soit en nous jetant dans les bras de la mort, il faut sortir de l'état où nous sommes. La vie n'est à regretter que lorsqu'on la perd dans toute sa force; mais quand on n'existe plus que pour souffrir, la mort est le meilleur de tous les remèdes, surtout si on peut la trouver au champ de l'honneur.

SECOND CHEF NUMANTIN.

Peut-on mourir avec plus de gloire qu'en se précipitant sur le fer des Romains, et leur faisant sentir en même temps la force de notre bras! Que les lâches

restent dans la ville : pour moi, je veux périr au fond du fossé ou sur le champ de bataille.

TROISIÈME CHEF NUMANTIN.

Cette insupportable famine qui nous dévore, me force à me ranger à votre avis, quelque téméraire qu'il soit; la mort nous sauvera de la honte : que celui qui ne veut pas succomber à la faim, se précipite avec moi dans le fossé et s'ouvre ensuite un passage avec son épée.

QUATRIÈME CHEF NUMANTIN.

Avant d'exécuter cette résolution désespérée, je voudrais que, du haut des remparts, il fût demandé à notre cruel ennemi s'il veut accorder le combat entre l'un de ses guerriers et celui qui sortira de Numance. La mort de l'un ou de l'autre déciderait cette longue querelle. La fierté des Romains n'osera refuser ce défi. S'ils l'acceptent, je ne doute plus de la fin de nos maux. Voilà le brave Corabin dont la valeur est un gage assuré de la victoire; lui seul triomphera de trois de nos ennemis les plus courageux. Il serait néanmoins convenable que Marquino, le plus habile de nos augures, consultât en même temps le ciel pour savoir quel signe nous menace ou nous favorise, et si nous devons sortir vainqueurs ou vaincus de cette longue lutte. Offrons aussi à Jupiter un sacrifice solennel. Le maître des dieux peut récompenser amplement notre zèle. Songeons également à guérir la plaie profonde du vice qui s'est introduit dans nos mœurs, et peut-être la fortune qui nous poursuit deviendra favorable à nos vœux. Celui qui veut mourir en a toujours le

temps; nous en aurons toujours assez pour périr comme de braves guerriers. Mais ne perdons pas les momens : approuvez ce que je viens de dire, ou sinon proposez un autre avis qui réunisse tous les suffrages et pare à tous les inconvénient.

MARQUINO.

J'approuve ton avis : offrons des sacrifices expiatoires, et présentons le cartel aux Romains. Je vais employer toutes les ressources de mon art, et j'évoquerai du fond des enfers celui qui nous révélera le bien ou le mal à venir.

THÉOGÈNES.

Je m'offre dès à présent au combat, s'il est accepté, et si vous croyez que mon bras peut inspirer quelque confiance.

CORABIN.

Ta valeur est digne des plus hautes entreprises : on peut t'en confier de plus difficiles, parce que tu es le brave des braves; mais en te cédant avec justice la première place d'honneur, moi qui en tout me mets au dernier rang, je veux du moins être le héraut qui portera le défi.

PREMIER CHEF NUMANTIN.

Et moi, conformément aux vœux de tout le peuple, je vais m'occuper des sacrifices, qui sont toujours agréables à Jupiter, si la pureté des cœurs les accompagne.

SECOND CHEF NUMANTIN.

Allons exécuter sur-le-champ ce qui vient d'être résolu, avant que le fléau de la famine nous ait réduits à la dernière extrémité.

TROISIÈME CHEF NUMANTIN.

Si le ciel a déjà prononcé la cruelle sentence contre nous, puisse-t-il la révoquer en voyant notre pieux repentir!

(Ils sortent.)

(Morandre et Léonce entrent.)

LÉONCE.

Ami, dis donc, où vas-tu?

MORANDRE.

Je ne le sais pas moi-même : comment pourrais-je te l'apprendre?

LÉONCE.

Ton fol amour t'a fait perdre le jugement.

MORANDRE.

Au contraire, il m'a rendu plus raisonnable et plus sérieux.

LÉONCE.

Cela est reconnu, celui qui sert l'amour souffre assez pour n'être pas gai.

MORANDRE.

Il y a malice ou finesse dans ce que tu dis.

LÉONCE.

Tu as compris ma finesse, et moi je conçois ta simplicité.

MORANDRE.

Est-ce une simplicité d'aimer?

LÉONCE.

Oui, selon la circonstance, la manière, selon l'objet de cet amour, si tout cela n'est pas tel que la raison ne puisse y trouver à redire....

MORANDRE.

Veux-tu prescrire des règles à l'amour?

LÉONCE.

La raison peut les prescrire.

MORANDRE.

Ces règles seront raisonnables, mais non pas très-sûres.

LÉONCE.

L'amour connaît peu la raison.

MORANDRE.

L'amour ne lui est pas contraire, quoiqu'il s'en écarte un peu.

LÉONCE.

N'est-il donc pas contre toute raison que toi, qui es un si brave soldat, tu te laisses emporter par l'amour dans une circonstance telle que celle où nous sommes? Lorsque tu devrais invoquer les fureurs du dieu de la guerre, tu perds ton temps avec celui qui n'inspire que la mollesse. Tu vois la patrie aux abois, entourée d'ennemis, et ton fol amour te la fait oublier.

MORANDRE.

Je brûle de colère en t'entendant parler avec s peu de sens. L'amour a-t-il jamais fait des lâches Ai-je abandonné mon poste une seule fois pour aller voir celle que j'aime? Suis-je mollement couch dans mon lit quand mon capitaine veille? M'as-tu vu manquer à mon devoir pour me livrer à de plaisirs répréhensibles ou parce que je suis amou

reux ? Et si tu n'as aucun de ces reproches à me faire, pourquoi blâmes-tu mon amour ? Je fuis toute conversation, diras-tu ? Mais consulte ton propre cœur, et vois si j'ai raison. Tu sais depuis combien de temps j'adore Lira ; tu sais qu'enfin mes vœux allaient être comblés : sa main venait de m'être promise par son père. Nos cœurs étaient satisfaits. C'est en ce moment qu'est survenue cette affreuse guerre, qui a tout à coup suspendu mon bonheur. Notre mariage est ajourné jusques à ce qu'elle soit terminée ; car ce temps-ci n'est pas celui des fêtes et des noces. Quelle espérance me reste-t-il ? Nous sommes à la merci du glaive des ennemis ; tourmentés par la famine, sans aucun moyen d'y remédier ; réduits à un petit nombre, renfermés et séparés des Romains par le fossé et les retranchemens tels que tu les vois. Ainsi le vent emporte nos espérances : triste, affligé, je ne sais pas même où je vais.

LÉONCE.

Calme-toi, Morandre, ranime ton courage. Peut-être des voies cachées nous préparent un meilleur avenir. Le grand Jupiter nous fournira quelque moyen de salut. Tu posséderas un jour ton épouse, et les feux de ton amour seront satisfaits. Numance cherche aujourd'hui à se rendre propice le maître des dieux par un sacrifice. Voici déjà le peuple, la victime, les parfums. O Jupiter, aie pitié de nous !

(Deux pontifes numantins. Ils amènent un belier couronné de lierre, de feuilles d'olivier et de diverses fleurs ; des pages, avec la serviette au bras, apportent des réchauds, des parfums, et tout ce qui est nécessaire pour le sacrifice.)

PREMIER PONTIFE.

Je viens de voir sur notre chemin des signes funestes. Mes cheveux blancs se dressent sur ma tête.

SECOND PONTIFE.

Si je ne me trompe dans mes présages, malheureux peuple de Numance! la fin de cette guerre nous sera fatale.

PREMIER PONTIFE.

Remplissons à l'instant notre devoir, les augures nous pressent.

SECOND PONTIFE.

Amis, approchez cette table, le vin, l'eau, l'encens, et éloignez-vous un peu. Offrez au Ciel le repentir de vos fautes : le sacrifice le plus agréable aux dieux est celui d'une âme pure et d'une piété sincère.

PREMIER PONTIFE.

N'allumez point le feu par terre, voilà le réchaud : ainsi le veut la religion sacrée.

SECOND PONTIFE.

Lavez vos mains et votre poitrine.

PREMIER PONTIFE.

Donnez-moi l'eau. Le feu ne s'allume point!

SECOND PONTIFE.

O Jupiter! que veut la fortune cruelle? Comment le feu ne s'allume-t-il pas?

UN PAGE.

Il semble que la flamme va s'élever.

PREMIER PONTIFE.

Flamme douteuse, vacillante, disparais ; ta vue me brise le cœur. Voyez-vous la fumée se diriger du côté du midi, et cette pâle lueur se tourner du côté de l'orient ? Affreux présage, signe certain des malheurs qui vont nous accabler.

SECOND PONTIFE.

Si les Romains obtiennent la victoire, leur triomphe s'en ira en fumée ; notre gloire et notre mort brilleront comme une flamme étincelante.

PREMIER PONTIFE.

Le feu sacré doit être arrosé de vin ; donnez, et que je brûle aussi l'encens.

SECOND PONTIFE.

O Jupiter, convertis en notre faveur les signes contraires au peuple de Numance !

PREMIER PONTIFE.

De même que le feu force l'encens à s'évaporer, ô Jupiter ! fais que la puissance et la gloire de l'ennemi se dissipent en fumée. Tu le peux, et je l'espère de toi.

SECOND PONTIFE.

Que les dieux paralysent ses forces, comme nous paralysons celles de la victime ! Que les Romains soient traités comme elle va l'être !

PREMIER PONTIFE.

Les présages nous sont contraires. Comment pourrons-nous rassurer ce peuple infortuné sur le mal dont il est menacé ?

(Bruit de tonnerre derrière le théâtre ; des feux artificiels sont lancés sur la scène.)

SECOND PONTIFE.

Entends-tu le bruit de la foudre? as-tu vu le feu qui a sillonné les airs? tu l'avais prédit.

PREMIER PONTIFE.

La frayeur s'empare de moi! Quels signes menaçans je vois de tous côtés! Regarde ces aigles qui combattent contre d'autres oiseaux et tracent un cercle autour d'eux.

SECOND PONTIFE.

Ils cherchent uniquement à les envelopper; ils les entourent avec un art perfide.

PREMIER PONTIFE.

Que cette ruse est vile, aigles avides et triomphans! Ah! Numance touche à sa fin.

SECOND PONTIFE.

Aigles qui nous annoncez tant de maux, éloignez-vous; le présage n'est que trop connu: nos heures sont comptées.

PREMIER PONTIFE.

Cependant je veux sacrifier cette pure victime: elle peut apaiser le dieu de la nuit. O Pluton, à qui le règne des enfers échut en partage avec l'empire de l'obscure demeure, puisse la fille de Cérès répondre à ton ardent amour! Favorise le peuple numantin, qui implore ta protection; détourne les maux qui le menacent; ferme le passage aux trois horribles sœurs, et empêche-les de nous nuire. Que leurs cruelles intentions soient déjouées, et que le vent les emporte avec lui! Je vais tremper le fer dans le sang innocent de la victime. Ma main, ma

pensée, sont pures comme elle. Ainsi puisse la terre de Numance s'abreuver du sang des Romains, et leur servir de sépulture! (*Un démon paraît, saisit le belier, l'emporte, et, revenant sur le théâtre, renverse le feu sacré et tout l'appareil du sacrifice.*) Qui vient de m'enlever la victime? Où sommes-nous, grands dieux! Quels sont ces épouvantables prodiges? N'êtes-vous point encore apaisés par les gémissemens du peuple et les pieux cantiques que nous vous adressons.

SECOND PONTIFE.

Au contraire, il semble que les dieux s'en irritent davantage, s'il faut en croire les présages que nous voyons. Tous nos efforts sont vains, notre zèle importune, et l'ennemi doit jouir de notre malheur.

UN NUMANTIN.

Enfin les dieux ont prononcé l'arrêt qui nous condamne. Notre fin misérable est décidée : la clémence suprême nous abandonne.

UN AUTRE NUMANTIN.

Il ne nous reste plus qu'à nous livrer à notre douleur. La postérité recueillera nos gémissemens; elle parlera de notre courage. Et toi, Marquino, emploie les dernières ressources de ton art; tâche de connaître toute la rigueur de l'avenir qui nous attend. Déjà les jeux ont cessé pour Numance, et tous les yeux y versent des larmes.

(Ils sortent.)

MORANDRE.

Eh bien, Léonce, qu'en dis-tu? Verrai-je la fin

de mes maux, d'après les heureux présages que le ciel nous envoie? Dois-je espérer la fin de mes peines après cette guerre? Ah! ce sera sans doute quand la terre m'aura reçu dans son sein.

LÉONCE.

Morandre, le brave guerrier méprise les augures, il n'attend sa fortune que de sa valeur; de vaines apparences ne l'intimident point : son bras est son étoile, il n'est soumis à d'autre influence qu'à celle de son courage. Mais si tu crois à tous ces vains prestiges, il reste encore d'autres épreuves : Marquino les fera; il épuisera les secrets de son art, et saura le résultat final, bon ou mauvais, de notre maladie. Le voilà qui vient : quel étrange costume!

MORANDRE.

Celui qui fréquente le diable ne peut manquer d'être laid. Le suivrons-nous?

LÉONCE.

Je crois que nous le devons, pour lui offrir nos services en cas de besoin.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Lieu de sépulture des Numantins.

MARQUINO entre en robe noire, ample et traînante, de longs cheveux noirs tombant, pieds nus; il porte à la ceinture trois fioles remplies l'une d'eau rousse, l'autre couleur de safran, la troisième d'eau pure. Il tient d'une main une lance dont le bois est peint en noir, et de l'autre main un livre : MILVIO est avec lui. LÉONCE et MORANDRE les suivent et se placent au fond du théâtre.

MARQUINO.

Où dis-tu que fut enterré le pauvre jeune homme?

MILVIO.

Ici; voici la place.

MARQUINO.

Ne te trompes-tu pas sur le lieu où tu l'as déposé?

MILVIO

Non, je l'ai marqué avec cette pierre : c'est ici. Tous ceux qui l'accompagnaient fondaient en larmes.

MARQUINO.

De quoi mourut-il?

MILVIO.

De mauvais régime : c'est la faim qui l'a fait mourir. Ce fléau sorti de l'enfer...

MARQUINO.

Enfin, tu dis qu'aucune blessure n'a causé sa mort, ni cancer, ni ulcère?... Je te le demande, parce qu'il importe au succès de mon art que le corps soit entier, bien organisé, dans son état naturel.

MILVIO.

Il n'y a que trois heures que je l'ai déposé dans son dernier asile, en l'enterrant ici : il est mort de faim, je t'assure.

MARQUINO.

C'est bien ; la circonstance est favorable, tous les signes me l'indiquent, pour évoquer les esprits malins de la région des ténèbres. Prête l'oreille à mes paroles.

Farouche Pluton! toi qui fus appelé à régner dans la sombre demeure, entouré de ministres malfaisans, fais, quoiqu'il puisse t'en coûter, que mes desseins soient accomplis. Je t'invoque, dans cette occasion funeste ; ne tarde point à me satisfaire, et n'attends pas que je te presse davantage.

Je veux que le corps enterré ici soit rendu à la vie, quoique l'impitoyable Caron retienne son âme sur l'autre rivage; fût-elle cachée et opprimée dans le fond de la triple gorge du redoutable Cerbère, je veux que cette âme revienne un instant à la lumière du jour : bientôt elle retournera dans votre obscure demeure ; et, puisqu'elle va revenir au monde, qu'elle arrive instruite du résultat prochain de la guerre actuelle ; qu'elle m'en révèle toutes les particularités. Cette révélation doit être claire, pré-

cise... Renvoie-la donc! Qu'attends-tu? faut-il que je parle avec plus de force? Quoi! misérables, vous n'avez pas encore soulevé la pierre. Dites, ministres perfides, qui vous arrête? Comment ne m'avez-vous pas déjà donné des preuves d'obéissance à mes ordres? votre hésitation vous sera funeste; attendez-vous que j'emploie des charmes qui amollissent à l'instant vos cœurs de fer? Allons, vite canaille sans foi, préparez-vous à souffrir; vous savez que mes paroles peuvent redoubler vos tourmens et votre rage. Dis-moi, perfide époux de celle qui pendant six mois de l'année se félicite d'être loin de toi, et dont la conduite te déshonore, dis, pourquoi tardes-tu à répondre à ma voix? Ce fer, trempé dans une eau limpide, qui tombant du ciel dans le mois de mai, n'a point touché la terre, ce fer frappera la pierre sépulcrale, et la force du charme ne sera pas long-temps douteuse. (*Il trempe le fer de sa lance dans l'eau de la fiole, et frappe ensuite la pierre. Il sort des feux, etc.*) Ah! misérables! vous commencez à l'éprouver, il semble que vous êtes tourmentés. Quel est ce bruit? Allons, infâmes, vous venez enfin, malgré vous! Soulevez cette pierre, et montrez-moi le corps qu'elle couvre. Vous tardez, vous fuyez! vous ne m'obéissez pas sur-le-champ! vous bravez mes menaces! je ne vous en ferai plus. Cette eau noire du Styx va me faire justice de votre lenteur. Cette eau, puisée dans le fleuve fatal, au milieu de la nuit ténébreuse, à la vertu de laquelle nul pouvoir ne résiste, cette eau va vous punir...... Je vous conjure, je vous presse, je vous ordonne d'obéir à l'instant à ma vo-

lonté. (*Il jette de l'eau sur la fosse, et la pierre se soulève.*) O malheureux jeune homme! lève-toi, viens revoir la clarté du jour. Laisse cette région, où l'on ne saurait goûter un instant de joie et de repos; raconte-moi, tu le peux, ce que tu as appris dans le sein de l'éternité, ce que tu es autorisé à me dire, et plus encore, s'il convient et si tu le peux. (*Le corps se lève, enveloppé d'un linceul; on voit sa tête découverte, son visage cadavéreux; il se redresse lentement, et se laisse presque aussitôt tomber sur le théâtre, où il reste étendu sans mouvement.*) Qu'est-ce donc? tu ne parles point? tu n'es pas ressuscité? as-tu donc repris goût à la mort? Ah! je ferai ensorte que la douleur te ranime, et que tu trouves ton compte à m'obéir.... Tu es notre compatriote, ne refuse pas de parler, de me répondre; si tu t'obstines à te taire, je saurai bien t'en punir et te forcer à mouvoir ta langue. (*Il jette de l'eau jaune, et frappe le cadavre avec un fouet.*) Esprits pervers, en est-ce assez? Attendez, l'eau enchantée que je vais mettre en usage achèvera l'œuvre commencée. Je serai satisfait, malgré tous vos efforts. Cette chair fût-elle réduite en poussière, sous les coups de ce fouet, elle redeviendra vivante, quoique pour un léger intsant: telle sera la force de mes charmes. (*Le corps se remue.*) Ame rebelle! rentre donc dans le corps que tu venais de quitter.

LE MORT.

Marquino, que ta rigueur s'apaise: c'est bien assez de tout ce que je souffre dans la région obscure, sans que tu viennes encore ajouter à mes maux. Tu

te trompes, si tu crois qu'il me soit agréable de retourner à cette courte et triste vie que tu me rends, et qui va bientôt m'échapper encore. Au contraire, tu me causes une affreuse douleur; la mort va bientôt triompher de nouveau de mon existence. C'est une seconde victoire pour l'ennemi qui me tourmente. Je le vois avec tous les autres esprits infernaux qui sont condamnés à t'obéir. Je l'entends rugir autour de moi, impatient de me saisir aussitôt que je t'aurai instruit de la fin lamentable de Numance, destinée à périr de la main même de ses propres enfans. Les Romains ne vaincront pas Numance, qui non plus n'obtiendra pas la victoire sur ses ennemis. Il n'y aura point de paix. Une rage égale animera les deux partis; le fer de ses propres enfans égorgera Numance, et lui donnera une vie immortelle. (*Il se rejette dans la fosse en disant :*) Adieu, Marquino; les destins ne permettent pas que je t'en dise davantage; et quoique mes paroles te semblent contradictoires, tout ce que je te dis sera véritable.

MARQUINO.

O présage fatal! signes funestes! si tel doit être le sort de Numance, plutôt que d'en être le témoin, j'aime mieux m'enfermer aussi dans cette sépulture.

(Il se poignarde et se précipite dans la fosse.)

MORANDA.

As-tu vu, Léonce? n'ai-je pas raison de te dire qu'il n'y a plus pour moi d'espérance de bonheur? Toutes les voies nous sont fermées; sinon, regarde Marquino, le mort et cette fosse.

LÉONCE.

Ce sont là des illusions, des chimères, des sorcelleries, des inventions de l'enfer. Ne prouve pas ton ignorance, en ajoutant foi à ces vains prestiges. Va, les morts se soucient fort peu de ce qui intéresse les vivans.

MILVIO.

Oh ! non : Marquino n'eût pas fait une pareille folie s'il n'eût été bien certain de notre malheur. Avertissons le peuple de ce qui s'est passé ; mais qui osera lui porter une semblable nouvelle ?

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camp romain, devant Numance.

SCIPION, JUGURTHA, CAIUS MARIUS.

SCIPION.

Je suis satisfait de voir l'événement répondre à mes vœux. Cette nation orgueilleuse est domptée sans qu'il ait été nécessaire d'employer la force; il n'a fallu qu'y mettre de la prudence. Je saisis l'occasion lorsqu'elle se présente, parce qu'elle est fugitive; et si on la laisse échapper, tout est perdu, la vie et la réputation. Vous regardiez comme une folie de vouloir enfermer les Numantins; vous prétendiez qu'il était peu digne de la valeur romaine de les vaincre d'une manière inusitée. Je sais tout ce qu'on a dit, mais les vieux soldats sauront apprécier un triomphe qui n'aura pas coûté de sang. Quoi de plus glorieux en effet, à la guerre, que de battre et dompter l'ennemi sans tirer l'épée du fourreau? La victoire perd de son prix si elle est achetée par le sang de nos amis.

(On entend une trompette qui sonne du côté des murs de Numance.)

QUINTUS FABIUS.

Écoute! le son de la trompette retentit du côté de Numance; je crois qu'ils ont quelque chose à te faire savoir; mais le mur s'oppose à leur sortie. Corabin est monté sur un créneau, et fait signe; il demande à parlementer.... Approchons.

SCIPION.

Allons.

MARIUS.

Arrêtons-nous; nous les entendrons d'ici.

CORABIN, sur le haut de la muraille, un drapeau blanc au bout de sa lance.

Romains! Romains! consentirez-vous à m'entendre?

MARIUS.

Oui; quand même tu parlerais moins haut, nous sommes prêts à t'écouter.

CORABIN.

Dites au général qu'il s'avance près du fossé; nous lui envoyons un message.

SCIPION.

Tu peux parler : je suis Scipion.

CORABIN.

Écoute. Numance t'invite à réfléchir sur la longueur de cette guerre funeste qui nous divise depuis tant d'années; il est un moyen de mettre un terme à ces calamités. Scipion, consulte ta prudence accoutumée : Veux-tu finir cette guerre par un combat singulier et prompt? un soldat numantin est prêt à combattre en champ clos avec le plus brav

de tes soldats, pour terminer une lutte aussi obstinée ; et si le destin fatal veut que l'un d'eux perde la vie, si c'est le nôtre, Numance se soumet à tes lois ; si c'est le tien, la guerre est finie. Nous t'offrons des otages à ta satisfaction, pour garantie du traité. Je sais que tu vas accepter le défi, parce que tu es sûr de tes guerriers, et tu crois que le moindre d'entre eux est capable de lutter avec avantage contre le plus vaillant de Numance : ainsi tu ne peux qu'y gagner. Réponds. Si tu le veux, ne tardons pas à faire l'épreuve.

SCIPION.

C'est une dérision ; tu ne parles pas sérieusement : il y aurait de la folie à consentir à ce que tu proposes. Ayez plutôt recours aux humbles prières, si vous voulez vous soustraire au fil tranchant de nos épées. Lorsqu'une bête féroce est enfermée dans sa cage, il est possible de dompter sa fierté sauvage ; il ne faut que du temps pour en venir à bout : celui qui consentirait à la laisser sortir aurait perdu le jugement. Vous êtes des bêtes féroces : je vous tiens dans la cage ; c'est là que je veux vous dompter. Numance tombera sous mes coups, malgré tous vos efforts, et il ne m'en coûtera pas un soldat. Que celui d'entre vous qui passe pour le plus audacieux franchisse ce fossé et ces retranchemens ! Si vous trouvez que je montre peu de courage, cette honte passagère ne durera pas : la victoire me fera bientôt rendre plus de justice.

(Il s'en va avec les siens.)

CORABIN.

Tu ne m'écoutes pas !... tu te caches ! tu ne veux

pas d'un combat loyal. Quelle gloire usurpée! quelle manière de soutenir cette haute réputation! Tu fais la réponse d'un lâche. Romains! vous n'êtes que des misérables; vous comptez sur la supériorité du nombre, et non sur votre valeur dans les combats. Perfides, cruels, ingrats, brouillons, vils adultères, ambitieux, insatiables tyrans, fameux par vos lâches astuces, quelle gloire digne de vous, de nous égorger ainsi, après nous avoir lié les mains!... En champ clos, au milieu de la plaine, opposez un de vos escadrons, une de vos compagnies à une égale troupe des nôtres, là où rien n'empêche de combattre à outrance, sans retranchemens, sans fossés, qui enchaînent la valeur; là où il ne soit pas possible de reculer, où le glaive soit libre et n'ait pas un instant de repos. Opposez votre superbe armée à cette poignée de Numantins exténués... Mais vous ne savez vaincre qu'à force de ruses; mais vous ne vous exposez pas aux chances que le courage seul peut déterminer. Héros timides, sous la peau du lion, louez, préconisez vos triomphes; j'espère encore que le maître des dieux vous fera succomber sous les efforts de Numance.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Place publique de Numance.

THÉOGÈNES, CORABIN ET AUTRES NUMANTINS.

THÉOGÈNES.

Amis, notre situation est telle que la mort sera un bonheur pour nous. Vous avez vu les tristes présages qui ont accompagné le sacrifice, et Marquino englouti dans la fosse ; le combat singulier a été dédaigné ; que nous reste-t-il à faire ? Rien qu'à hâter le dernier moment qui nous délivrera de tous nos maux ; déployons toute la force d'âme des enfans de Numance ; exécutons dès cette nuit ce que nous avons résolu ; renversons le mur élevé par les Romains. Sortons tous et courons au-devant de la mort : il faut la trouver sur le champ de bataille, et non mourir ici comme des lâches. Cet exploit n'est autre que de choisir une mort différente ; mais elle est également certaine....

CORABIN.

Je me range à cet avis ; je veux mourir en renversant ce mur, et mon bras seul y suffira ; mais un doute m'afflige ; si nos femmes viennent à savoir nos projets, il sera impossible de rien faire. Dernièrement, lorsque nous formâmes la résolution de sortir de la ville sans elles, chacun de nous à cheval, et sans autre ressource que celle de son courage,

elles en eurent connaissance, et aussitôt les freins de tous nos coursiers furent enlevés. Notre sortie ne put avoir lieu : cette fois-ci leurs larmes n'auront pas moins de pouvoir.....

MORANDRE.

Elles savent déjà tout, on n'entend que des gémissemens de tous côtés. Elles disent que dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, à la vie et à la mort, elles veulent accompagner leurs époux, quelque répugnance qu'on ait à le leur permettre. (*Lira et plusieurs femmes entrent; quelques-unes portent leurs enfans dans leurs bras ou leur donnent la main.*) Les voici; elles viennent vous conjurer de ne point les abandonner à leur douleur; elles vous attendriront, vous dont le cœur est d'acier. Voyez vos tristes enfans qu'elles portent dans leurs bras; voyez avec quel amour elles leur prodiguent les derniers embrassemens.

PREMIÈRE FEMME.

Chers époux, si au milieu de tous les maux que Numance a soufferts, et qui seraient moins affreux s'ils eussent mis fin à notre existence; si, au milieu de tous les sacrifices, nous n'avons cessé de nous montrer dignes de vous, comme vous avez été dignes de vos épouses, pourquoi dans cette extrémité funeste où la colère du ciel nous a réduits, nous refusez-vous une dernière preuve de votre amour? Nous le savons, et tout nous l'annonce, que vous allez vous précipiter sur le glaive des Romains, moins redoutable pour vous que le fléau de la famine qui nous presse, et auquel il est impossible

de se dérober. Vous voulez mourir en combattant, et nous laisser, abandonnées aux outrages, à la mort qui nous menace. Ah! plutôt plongez votre épée dans notre sein. Cette mort nous sera moins cruelle que la honte d'être livrées à la brutalité de nos ennemis. Pour moi, mon parti est pris; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mourir à côté de mon époux. Que celles que la mort n'épouvante pas suivent mon exemple et prouvent qu'elles sont dévouées à l'objet de leur tendresse, quelle que soit sa bonne ou mauvaise fortune.

UNE AUTRE FEMME.

Quoi! braves guerriers, vous hésitez encore? Voulez-vous nous abandonner, abandonner les vierges de Numance à la fureur des soldats romains, et vos enfans à l'esclavage? ne vaut-il pas mieux les égorger de vos propres mains? Voulez-vous satisfaire l'avidité des Romains, et leur laisser de pareils trophées? Ainsi des mains étrangères détruiront nos remparts, et les Romains jouiront des noces qui attendaient nos jeunes guerriers? Quelle erreur de vous éloigner ainsi! Vous laissez la bergerie sans défense et sans pasteur. Emmenez-nous avec vous; nous préférons à la vie l'honneur de mourir à vos côtés; mais ne vous hâtez pas d'aller au-devant de la mort; la famine vous en épargne à chaque instant le soin.

AUTRE FEMME.

Et vous, innocentes créatures, pauvres enfans, vous gardez le silence? Vos pleurs nous avertissent de ne point vous abandonner. N'est-ce point assez que

la faim vous fasse mourir péniblement, sans avoir à craindre encore la cruauté des Romains? Dites à ces guerriers que vous naquîtes libres, de pères libres, et que vous suçâtes la liberté avec le lait de vos mères. Dites-leur que puisque le sort nous accable de sa rigueur, vous voulez qu'ils vous donnent la mort, comme ils vous donnèrent la vie. O remparts de Numance, parlez et répétez mille fois si vous le pouvez : Numance! liberté! Ces temples, ces antiques demeures de nos aïeux, vos enfans et vos femmes, vous demandent grâce. Ames d'airain, attendrissez-vous; illustres Numantins, ne craignez pas de montrer que votre cœur est sensible. Loin de remédier à vos maux en essayant de renverser ce mur fatal, vous ne faites que hâter un désastre inévitable.

LIRA.

Les jeunes vierges comptent sur votre appui. Elles vous confient le soin de leur innocence; elles attendent de vous leur consolation; ne laissez pas de si nobles dépouilles aux Romains, à ces loups affamés et cruels. C'est un acte de désespoir que vous allez exécuter. Vous y trouverez beaucoup de gloire, mais une mort prompte; et, même en supposant que votre entreprise eût quelque succès, quelle ville d'Espagne osera vous accueillir? Si vous faites cette sortie, vous comblez les vœux des Romains, et Numance aura cessé d'exister. Ils déjoueront ce généreux effort, car que peuvent trois mille contre quatre-vingt mille? Quand les retranchemens vous seraient livrés sans combattre, vous n'en succomberiez pas

moins et sans pouvoir vous défendre. Attendons plutôt l'effet des volontés du ciel, qu'il nous soit favorable ou contraire, qu'il nous conserve la vie, ou qu'il nous précipite au tombeau.

THÉOGÈNES.

Femmes infortunées, essuyez vos yeux baignés de larmes, et croyez que notre tendresse n'est que trop sensible à vos douleurs. Que nos maux s'augmentent, ou que le ciel daigne les adoucir, nous ne vous abandonnerons jamais, nous vous servirons, nous sommes à vous à la vie et à la mort. Oui, nous avions résolu de tenter le passage des retranchemens de l'ennemi, moins avec le désir de nous sauver qu'avec l'espoir de mourir. Mais vous avez pénétré notre secret, nous renonçons à cette folle entreprise. Chères amies, notre vie vous appartient, désormais elle est inséparable de la vôtre. Que l'ennemi toutefois n'obtienne pas sur nous une victoire qui flatterait son orgueil; qu'il serve seulement de témoin pour attester à jamais notre gloire, et si tous partagent mon avis, notre renommée s'étendra jusques à la postérité la plus reculée. — Il faut qu'il ne reste rien de Numance dont l'ennemi puisse profiter. Élevons un bûcher au milieu de la place publique. Depuis le plus riche jusques au plus pauvre des citoyens, commençons par y jeter tous nos trésors. Que la flamme dévore tout; et vous consentirez aisément à ce sacrifice, quand vous en saurez le glorieux motif. — Pour apaiser un instant la faim qui nous dévore, qu'on coupe en morceaux les prisonniers romains;

et sans aucune distinction, que cette chair soit partagée entre nous tous; cet horrible repas, justifié par une horrible nécessité, sera célèbre dans l'avenir. — Amis, qu'en pensez-vous? adoptez-vous ma pensée?

CORABIN.

Moi, j'en suis content; n'en différons pas l'exécution : la résolution est aussi extraordinaire qu'elle est glorieuse.

THÉOGÈNES.

Après l'exécution, j'achèverai de dire toute ma pensée. Allons nous-mêmes allumer ce bûcher dévorant.

UNE FEMME.

Et nous, dès cet instant, nous offrons volontiers nos bijoux, nos parures; nous vous donnons aussi notre vie, comme nous vous avons dès long-temps donné notre cœur.

LIRA.

Courons, volons, et que le feu consume tous ces trophées qui pourraient assouvir l'insatiable cupidité des Romains.

(Ils sortent tous, excepté Morandre et Lira.)

MORANDRE saisit Lira par le bras, et lui dit :

Ne t'en va pas si vite, laisse-moi jouir un instant du seul bien qui puisse me rendre heureux au moment où je meurs; laisse-moi contempler un instant cette beauté dont le sort me condamne à regretter à jamais l'heureuse possession. O Lira, objet de mes plus douces pensées, toi dont l'image sans cesse pré-

sente à mon cœur me console de toutes mes peines, qu'as-tu, que veux-tu?

LIRA.

Je songe au terme prochain de nos innocentes amours. Mais ce n'est point ce siége fatal qui mettra fin à notre existence, je mourrai avant que la guerre soit finie.

MORANDRE.

Que dis-tu, bien de mon âme?

LIRA.

Je succombe, je meurs de faiblesse. Dieux, quel espoir d'un doux hyménée! je n'ai pas une heure de vie. Mon frère a succombé hier à la faim; ma triste mère vient d'expirer. Un faible reste de vigueur m'a soutenue jusqu'à ce moment; mais je sens mes forces qui m'abandonnent.

MORANDRE.

Chère âme de ma vie, essuie tes larmes; c'est à moi de pleurer en voyant l'état où tu es réduite. Non, tu ne mourras point tant qu'il me restera un souffle de vie : je franchirai le fossé, le terrible retranchement; je braverai tous les genres de mort pour conserver tes jours; j'arracherai le pain de la bouche des Romains pour venir te l'offrir; je soutiendrai ta vie en faisant le sacrifice de la mienne : l'état où je te vois est mille fois plus douloureux pour moi que la mort la plus cruelle. Oui, je te rapporterai ce que j'enlèverai à l'ennemi, si la vigueur de ce bras est encore ce qu'elle était, si elle ne trahit pas mon courage.

LIRA.

L'amour te fait parler ainsi, Morandre; mais crois-tu que j'accepterais un secours acheté si cher? Tous tes efforts ne sauraient m'apporter de quoi soutenir long-temps mon existence; tu te perdrais et ne me sauverais pas. Ton bras vigoureux peut encore servir la patrie; elle a plus besoin de toi que d'une faible et malheureuse vierge. Cher amour, bannis cette pensée; je ne veux point prolonger ma triste existence aux dépens de la tienne : tu ne retarderais ma mort que de quelques instans. La famine, l'impitoyable famine n'épargnera personne.

MORANDRE.

Lira, tu ne me persuaderas point : ma volonté, ma destinée, m'entraînent. Demande seulement aux dieux qu'ils protégent mon entreprise.

LIRA.

O doux ami! ne me quitte pas; il me semble déjà voir le glaive ennemi trempé de ton sang. Renonce à cette témérité, cher Morandre : la sortie est dangereuse, le retour est encore plus dangereux. Je cherche à te retenir, parce que je n'espère rien de ton dévouement, et j'en ai tout à craindre... Enfin, si mes pleurs ne te touchent pas, si tu veux partir, reçois ce dernier gage de mon amour : mon cœur est avec toi.

MORANDRE.

Que le ciel te protége! Éloigne-toi; voici Léonce.

(Léonce paraît.)

LÉONCE.

L'engagement est terrible, Morandre; mais l'amour enflamme le courage, et le tien n'avait pas besoin de cet aiguillon. Je redoute l'inclémence de la destinée. J'ai tout entendu : l'affreuse situation de Lira t'a inspiré la résolution de l'en tirer en te précipitant au milieu des Romains. Permets que je t'accompagne; ton ami veut partager les dangers et l'honneur d'une si noble entreprise.

MORANDRE.

O noble et courageuse amitié, fidèle dans toutes les situations heureuses ou malheureuses de la vie! Cher Léonce, conserve-toi, demeure ici; je ne veux point que tu sacrifies pour moi ta brillante jeunesse. J'irai seul : j'espère en revenir seul chargé des précieuses conquêtes que je veux déposer aux pieds de celle que j'aime.

LÉONCE.

Tu connais mon cœur; nous sommes inséparables dans la bonne comme dans la mauvaise fortune : la crainte de la mort, ni celle d'aucun autre mal s'il en existe, ne peuvent me séparer de toi. Je veux t'accompagner, je veux revenir avec toi, si le ciel n'a pas décrété que je doive périr en défendant ta vie.

MORANDRE.

Oh! reste ici, reste, mon généreux ami; si je meurs dans cette entreprise, tes soins consoleront ma pauvre mère, ils adouciront les regrets de l'épouse que mon cœur avait choisie.

LÉONCE.

Y songes-tu, Morandre? Si j'avais le malheur de te perdre, me resterait-il assez de force d'âme, assez de calme, pour offrir des consolations à ta mère désolée, à ton infortunée épouse? Ta mort entraîne nécessairement la mienne : je veux partager tes périls... Vois comment il faut s'y préparer, et ne me parle plus de rester ici.

MORANDRE.

Puisque mes prières sont inutiles, allons. A la faveur du silence de la nuit, élançons-nous sur l'ennemi; soyons armés à la légère : la fortune seule nous sauvera, plutôt que les cottes de mailles dont nous serions couverts. Ne songeons qu'à trouver et à rapporter tous les vivres qui tomberont sous notre main.

(Ils sortent avec Lira.)

(Deux Numantins entrent.)

PREMIER NUMANTIN.

O mon cher frère, c'est assez écouter ta douleur, préparons-nous à mourir, faisons le sacrifice de cette misérable vie.

SECOND NUMANTIN.

Nos peines touchent à la fin. Le dernier jour de Numance est arrivé : je vois les tristes préparatifs qui l'annoncent. Il faut quitter cette douce patrie; et ce n'est point la fin des combats qui hâte nos derniers momens, c'est nous qui renonçons volontairement à une existence pénible et douloureuse. Nous avons nous-mêmes prononcé notre sentence; elle

est cruelle, mais glorieuse. La flamme des vastes bûchers s'élève jusqu'au ciel ; tous nos concitoyens viennent l'alimenter en y jetant tout ce qu'ils possèdent : la riche perle de l'Orient, les vases d'or richement travaillés, le diamant, le rubis, la pourpre, le brocard, tout est la proie du feu dévorant. Trésors qui auraient pu assouvir l'avarice de nos insatiables ennemis! (*On voit des hommes chargés d'effets précieux qui traversent le fond du théâtre.*) Regarde, vois cet affreux spectacle. Avec quel empressement tout Numance accourt à ce noble sacrifice! quel emploi de tant de richesses ! Elles furent acquises au prix de tant de soins ! leurs tristes possesseurs n'en ont pas joui ; en un seul instant, elles ont été réduites en cendres.

PREMIER NUMANTIN.

Encore si nos maux finissaient avec elles, notre résignation supporterait cette épreuve ; mais je crois qu'il est aussi décidé que nous devons tous mourir en même temps avant que le fer de l'étranger arrive jusqu'à nous. Nous sommes nos propres bourreaux ; nous épargnons cette peine aux Romains. Il est résolu que tous doivent périr à la fois, les femmes, les enfans, les vieillards, puisque la famine devait incessamment les moissonner l'un après l'autre. Mais vois-tu, mon frère, paraître celle qui fut naguère l'objet de mon amour, amour, hélas ! aussi excessif que la douleur dont elle est accablée dans ce moment ?

(Une femme avec deux enfans : elle porte l'un dans ses bras, et tient l'autre d'une main.)

LA MÈRE.

Oh! quel supplice! quelle longue et pénible agonie!

L'ENFANT.

Ma mère, quelqu'un me donnerait-il du pain pour ceci?

LA MÈRE.

Ni pain, ni autre chose que tu puisses manger.

L'ENFANT.

Il faut donc mourir de faim? Ma mère, un petit morceau de pain, et je ne demanderai plus rien.

LA MÈRE.

O mon enfant! tu me déchires le cœur.

L'ENFANT.

Pourquoi me refusez-vous, ma mère?

LA MÈRE.

Mon enfant, je ne sais où le prendre.

L'ENFANT.

Achète-le, ma mère, ou moi-même je l'achèterai. Si je trouve quelqu'un qui veuille, je lui donne tous ces effets pour un morceau de pain.

LA MÈRE.

Malheureux! pourquoi presses-tu mon sein? Au lieu de lait, tu ne peux sucer que du sang; mes faibles bras ne peuvent plus te porter. O mes pauvres enfans, avec quoi vous nourrirai-je? Je ne puis vous offrir que la chair de votre mère... O fléau terrible! je succombe. Guerre, guerre fatale!

L'ENFANT.

Ma mère, je n'en puis plus; marchons : peut-être en marchant nous sentirons moins la faim.

LA MÈRE.

Mon fils, nous voici près de l'endroit où nous jetterons dans le feu tout ce poids qui nous embarrasse.

(Ils sortent.)

FIN DE LA TROISIÈME JOURNÉE.

JOURNÉE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camp des Romains.

SCIPION, JUGURTHA, CAIUS MARIUS.

SCIPION.

Qu'est-ce donc, guerriers? quelle est cette alerte? sont-ce quelques insensés, quelques furieux qui viennent chercher la mort? y a-t-il quelque mouvement séditieux qui excite cette rumeur? Je crains moins l'ennemi que nos propres soldats.

FABIUS, entrant l'épée nue à la main.

Général, ce n'est plus rien : on connaît la cause de cette rumeur. Il en a coûté la vie à quelques-uns de nos meilleurs guerriers. Deux Numantins (il faut rendre justice à leur bravoure) ont franchi le fossé et le retranchement, et sont venus attaquer le camp. Après avoir culbuté les premiers postes, ils se sont précipités sur nos piques avec une telle furie, qu'il a fallu ouvrir les rangs et les laisser passer. Ils ont pénétré jusques à la tente de Fabricius; en un moment, six de nos plus braves soldats ont mordu la poussière. La foudre est moins rapide, la

comète en feu sillonne les cieux avec moins de vitesse, que ces deux furieux l'espace qui les séparait de nous. Ils ont traversé nos bataillons; leur trace a été partout marquée de sang romain; Fabricius a été frappé au cœur, Horatius a la tête fendue, Olmide n'a plus qu'un bras, et sa blessure est mortelle. L'agilité du brave Estacius ne l'a point sauvé; au contraire, voulant se jeter au-devant des Numantins, il a trouvé la mort. Ces deux furieux volaient d'une tente à l'autre, jusques à ce qu'ils ont trouvé un peu de biscuit dont ils se sont emparés. Alors ils sont revenus sur leurs pas, montrant toujours la même audace. L'un d'eux a pu regagner la ville, l'autre est tombé percé de mille coups. Je crois que la faim seule leur avait inspiré une action aussi désespérée.

SCIPION.

Si, renfermés comme ils le sont, et à moitié rendus par la faim, ils montrent encore cette audace, que ne feraient-ils pas libres et dans toute leur vigueur? Indomptables Numantins, vous finirez par être domptés. L'art saura triompher de cette fureur aveugle.

(Scipion sort avec sa suite.)

SCÈNE II.

Place publique de Numance.

On bat la générale dans la ville. MORANDRE arrive baigné de sang. Il porte sous le bras une corbeille dans laquelle on voit quelques morceaux de biscuit ensanglantés.

MORANDRE.

Quoi, tu ne viens pas, Léonce? O mon ami, qu'es-tu devenu? et comment me suis-je sauvé sans toi? Hélas! tu es resté sur le champ de bataille! Ce n'est pas toi qui m'as abandonné, c'est moi qui ai délaissé mon ami! Le sang dont ce biscuit est baigné me dit assez combien il nous coûte! Et la blessure qui t'a ôté la vie m'a épargné! La cruelle fortune n'a point voulu que j'eusse le bonheur de mourir dans une si belle occasion! Que je suis malheureux, et que ton sort est digne d'envie! C'est toi qui as mérité la palme, noble héros de l'amitié! Ah! j'irai bientôt te rejoindre et me justifier. Mon désespoir ne me laissera vivre que jusqu'au moment où j'aurai remis à ma chère Lira ce pain de douleur; ce pain gagné sur l'ennemi, sans doute, mais acheté au prix du sang de deux amis dignes d'un autre sort.

LIRA, portant des effets destinés au bûcher.

Que vois-je?

MORANDRE.

Ce que bientôt tes yeux ne verront plus, tant

mes malheurs sont au comble. Tiens, j'ai tenu ma parole; tu ne mourras point tant qu'il me reste un souffle de vie. Je te l'avais promis, tu peux satisfaire ta faim, et moi je vais mourir.

LIRA.

Que dis-tu, cher objet de mon amour?

MORANDRE.

Que tu repousses la faim tandis que je rends le dernier soupir. Enfin, mon sang mêlé avec ce pain d'amertume t'offre un dernier et déplorable aliment. Quatre-vingt mille Romains gardaient ce que je t'apporte. Il en a coûté, pour l'avoir, la vie de deux amis qui ne respiraient que l'un pour l'autre. Et pour que tu saches si j'étais digne de ton amour, apprends toute la vérité : je me meurs, et Léonce n'est plus. Reçois ici mon dernier hommage, reçois-le avec amour; ton cœur doit en être satisfait. Un amour sincère et fidèle est la nourriture de l'âme; tu régnas en tout temps sur la mienne; elle fut toujours à toi; reçois aussi mon corps expirant.

(Il tombe.)

LIRA.

Morandre! mon bien-aimé! qu'as-tu? Eh quoi! ta force t'abandonne! Ah! malheureuse que je suis, il a cessé de respirer! mon époux est mort! Oh! fut-il jamais une infortune égale à la mienne! O mon amant, toi, si brave dans les combats, si tendre auprès de ton amie! toi, ô mon époux, quelle funeste sortie! Tu voulus conserver mes jours, et tu m'as donné la mort! Ce pain, arrosé de sang versé pour moi, n'est qu'un affreux poison; je ne le por-

terai à ma bouche que pour baiser le sang dont il est couvert.

(Un jeune frère de Lira entre.)

LE FRÈRE DE LIRA.

Chère sœur, mon père vient de mourir; ma mère est mourante ainsi que moi. Mais tu as du pain? Hélas! il est trop tard; je n'ai plus la force de manger. La faim m'a tellement affaibli que je ne pourrais pas même avaler de l'eau. Garde ton pain, ma sœur; pour comble de maux, ce n'est plus la nourriture qui me manque, c'est la vie qui m'abandonne.

(Il tombe.)

LIRA.

Tu meurs aussi, cher enfant! Il n'est plus! Heureux le mal qui vient seul! Fortune, pourquoi te plais-tu à multiplier mes peines! En un seul instant orpheline et veuve! O cruels Romains! votre glaive entasse les morts autour de moi! voilà mon frère et mon époux! auquel des deux donnerai-je mes premiers soins : l'un et l'autre m'étaient si chers! Cher époux, excellent frère, ah! je vous aimerai également; je vais bientôt vous rejoindre l'un et l'autre; je vous imiterai tous les deux; le fer et la faim me délivreront de la vie. Ce pain n'approchera point de mes lèvres, et ce fer entrera dans mon cœur. La mort est la consolation de celui qui souffre. Qu'attends-je donc? je tremble! mon bras n'a-t-il plus de vigueur? Cher frère, cher époux, attendez-moi, je vous suis.

(Il entre une femme qui fuit, et derrière elle un soldat avec un poignard à la main.)

LA FEMME.

Puissant Jupiter, secourez-moi.

LE SOLDAT.

Tu as beau courir, tu vas mourir de ma main.

(La femme disparaît dans le fond du théâtre.)

LIRA, au soldat.

Soldat, c'est moi que ton bras doit frapper; tourne contre moi cette épée. Laisse la vie à celle qui paraît l'aimer; ôte-moi la mienne qui m'est odieuse.

LE SOLDAT.

Le sénat l'ordonne; toutes les femmes de Numance doivent mourir; mais quel sera le furieux qui osera percer le sein d'une aussi belle personne? Ah! je ne suis point assez aveugle pour commettre une pareille barbarie. Qu'un autre soit chargé de ce crime; moi je naquis pour tomber à vos pieds et vous adorer.

LIRA.

Cette pitié, brave guerrier, j'en atteste le ciel, cette pitié m'est cruelle. Je te regarderais comme un ami si tu voulais percer d'une main ferme ce cœur déjà navré de peine, si tu me délivrais d'une vie pleine d'amertume. Mais puisque tu veux absolument me témoigner une sensibilité qui ne fait que prolonger mes souffrances, donne-m'en une preuve; aide-moi à rendre les derniers devoirs à mon malheureux époux; aide-moi à le déposer dans le dernier asile, ainsi que mon frère, que tu vois mort à côté de lui. Mon époux sacrifia sa

vie pour sauver la mienne : c'est la faim qui a fait périr mon frère.

LE SOLDAT.

Je suis prêt ; mais ne peux-tu me raconter en chemin les circonstances qui ont précédé la fin de l'un et de l'autre ?

LIRA.

Ami, je n'ai plus la force de parler.

LE SOLDAT.

Comment ! es-tu donc si faible ? es-tu si mal ? Tâche de soulever le corps de ton frère, qui sera moins lourd ; je porterai ton époux, ma charge sera plus pesante.

(Ils sortent.)

(Une matrone, armée d'un bouclier, d'une lance ; elle représente la Guerre. Elle a pour suite la Maladie, qui marche avec des béquilles, et la tête entourée de Bandes de linge ; la Famine, vêtue d'une étoffe de couleur jaune.)

LA GUERRE.

Exécutrices de mes volontés rigoureuses, fléaux ennemis de la vie et de la santé ; vous sur qui la prière, le pouvoir, les priviléges du rang et de la naissance n'ont aucun empire, vous connaissez mes intentions ; je n'ai pas besoin de vous dire que je veux être obéie sur-le-champ. La force irrésistible du destin, dont les arrêts sont irrévocables, m'oblige à être l'alliée des Romains. Ils triompheront pendant quelque temps, et l'Espagnol subira la loi du vainqueur ; mais le temps viendra où, retirant mes faveurs à ceux que j'en avais comblés, je renverserai le superbe, et j'aiderai le faible ; je suis la puissante déesse dont le nom fait trembler toutes les mères ; celui qui me maudit ferait mieux

de craindre ma puissance. Je sais que la valeur espagnole doit briller un jour dans tous les pays qu'éclaire le soleil, à cette heureuse époque où les Ferdinand, les Charles, les Philippe monteront sur le trône.

LA MALADIE.

Si la Famine, notre fidèle compagne, n'avait déjà pris soin d'exterminer le peuple numantin, c'est moi qui exécuterais tes ordres, et le Romain obtiendrait une conquête encore plus facile, et de plus riches dépouilles que celles qu'il attend : mais notre sœur exerce tout son pouvoir sur ce peuple, de telle manière qu'il ne reste plus de ressource ni d'espoir à ces malheureux; et d'un autre côté la rigeur de l'épée s'est tellement appesantie sur eux, que la famine et la maladie n'ont presque plus rien à faire. La rage et la fureur, qui sont tes compagnes aussi, se sont enfin emparées d'eux, au point qu'ils brûlent de répandre leur propre sang, comme si c'était celui des Romains.... La mort, l'incendie, voilà la paix qu'ils veulent. Ils meurent avec joie; et pour dérober ce triomphe à leurs ennemis, ils s'ôtent la vie de leurs propres mains.

LA FAMINE.

Regardez, voilà la flamme qui s'élève au-dessus des toits de la ville; écoutez les gémissemens qui s'élèvent de tous les côtés, les cris lamentables de ces belles femmes, dont le feu consume les membres délicats; leurs pères, leurs amis, leurs amans, voient cet affreux spectacle sans être émus. Telles que des brebis tout à coup attaquées par des loups

ravissans, s'enfuient çà et là, pour sauver leur innocente vie, les femmes, les enfans de Numance cherchent à se dérober au fer homicide qui les menace; elles courent de rue en rue. O misérable destinée! hélas! elles ne font que prolonger un instant leur vie irrévocablement condamnée. L'époux furieux perce le sein de la jeune épouse qu'il adore! O rage inouïe! le fils n'est point ému en voyant les pleurs de sa mère! Le père, égaré par un affreux sentiment de pitié, s'estime heureux d'égorger le fils auquel il a donné le jour, et qui faisait toute sa joie. Toutes les places publiques, les rues, les maisons sont inondées de sang; on ne voit partout que des morts; le fer tue, le feu dévore, l'arrêt impitoyable s'exécute avec une aveugle férocité.

Bientôt ces créneaux menaçans, ces palais, ces temples seront convertis en poussière. Voyez Théogènes, qui va plonger son épée dans le cœur de sa femme et de ses jeunes enfans; et aussitôt, indigné de leur survivre, il cherchera pour lui un genre de mort qui en entraînera bien d'autres avec lui.

LA GUERRE.

Allons, que chacun déploie ici sa fureur. Il faut que mes volontés s'exécutent.

(Elles sortent.)

(Théogènes, ses deux fils, sa fille et sa femme entrent.)

THÉOGÈNES.

Quand l'amour paternel n'arrête point mon bras désespéré, voyez, mes enfans, jusqu'où m'égare l'enthousiasme d'une action glorieuse. Quelle affreuse douleur me préparait le destin, qui me con-

damne à être votre bourreau! Mais, du moins, mes chers enfans ne seront point esclaves des Romains; vous ne servirez point à leur triomphe; leur espoir superbe sera trompé. Un chemin facile nous est ouvert; le ciel propice nous montre la liberté dans les bras de la mort. Et toi, ma douce compagne, l'œil avide du soldat romain ne jouira point de tes charmes; sa main impure ne souillera pas ton noble sein; ce fer t'évitera cet opprobre, et abrégera son agonie; oui, son affreuse espérance sera trompée. Ils ne triompheront que des cendres de Numance. C'est moi, femme adorée, qui donnai le premier ce conseil, de mourir tous plutôt que de tomber au pouvoir de ces odieux Romains; et mes fils et moi nous ne devons pas mourir les derniers.

LA FEMME.

Seigneur, s'il existait quelque autre moyen d'échapper à cette ignominie, juste ciel! avec quelle joie je te presserais d'en faire usage! Mais, puisqu'il n'y a plus qu'à mourir, que ce triomphe soit le tien, et non celui du glaive perfide de l'étranger. Conduis-nous au temple de Diane, ô mon époux! et là, choisis le fer, le cordon, ou le bûcher.

THÉOGÈNES.

Allons, ma triste destinée m'appelle.

L'ENFANT.

Ma mère, tu pleures! Où allons-nous? je n'ai pas la force de marcher : arrêtons-nous. J'aimerais mieux manger quelque chose; la faim me tourmente.

LA MÈRE.

Viens dans mes bras, mon enfant; ton repas sera la mort.

(Ils sortent.)

(Deux enfans, Viriate et Servius entrent.)

VIRIATE.

Où veux-tu fuir?

SERVIUS.

Où tu voudras.

VIRIATE.

Marche : courage ; veux-tu mourir ici ? Ne vois-tu pas qu'on nous poursuit ? mille épées en veulent à notre vie.

SERVIUS.

Il est impossible d'échapper. Que faire ?

VIRIATE.

Je vais me cacher dans une tour de mon père.

SERVIUS.

Va, mon ami, je me sens trop faible ; je ne puis te suivre.

VIRIATE.

Quoi! tu ne viens pas?

SERVIUS.

Impossible.

VIRIATE.

Si tu ne viens pas, la famine, le fer ou la peur vont t'achever ici. Je me sauve d'un double danger, l'épée et le feu conjurés contre notre existence.

(Il sort.)

(Théogènes entre une épée ensanglantée dans chaque main. Servius s'enfuit en le voyant.)

THÉOGÈNES.

O sang de mes propres entrailles, sang de mes enfans que je viens d'immoler! Main courageuse et cruelle, si prompte à te tourner contre moi-même; fortune qui as juré notre perte; cieux sourds à toute pitié, excitez-moi à trouver une mort prompte et glorieuse qui termine tant de souffrances. Vaillans guerriers de Numance, supposez que je suis un Romain; vengez votre honte dans mon sang; enfoncez jusqu'à la poignée votre épée dans mon cœur. (*Il jette une de ses deux épées.*) Ma fureur vous offre celle-ci. Mourir en combattant c'est tromper la rigueur de la mort; et que celui qui triomphera de l'autre soit chargé de lui rendre un dernier et pieux service, en jetant son corps dans le bûcher. Venez; que tardez-vous? venez m'arracher la vie. Dépouillez tout sentiment d'amitié; déployez toute la fureur d'un ennemi.

UN NUMANTIN.

A qui en veux-tu, brave Théogènes? Quel est ce nouveau genre de mort? Pourquoi provoques-tu de nouvelles horreurs?

THÉOGÈNES.

Brave Numantin, si la peur n'affaiblit pas la vigueur de ton bras, prends cette épée; arrachons-nous la vie l'un à l'autre, comme deux ennemis implacables; dans mon désespoir, ce genre de mort est le seul que j'accepte avec plaisir.

LE NUMANTIN.

Et moi aussi. Puisque le sort en est jeté, courons

auprès du bûcher fatal ; là le vainqueur jettera le vaincu dans les flammes.

THÉOGÈNES.

C'est bien dit : marchons ; il me tarde de mourir de cette manière. Le fer ou le feu, l'un ou l'autre assurent notre gloire.

(Ils sortent.)

FIN DE LA QUATRIÈME JOURNÉE.

JOURNÉE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camp des Romains.

SCIPION, JUGURTHA, QUINTUS FABIUS, CAIUS MARIUS, ERMILIUS, Soldats romains.

SCIPION.

Si je ne me trompe, ce bruit, ces gémissemens, ces flammes qui s'élèvent au milieu de la ville, annoncent que nos ennemis désespérés ont tourné leur fureur contre eux-mêmes. La muraille est déserte; la voix des sentinelles ne se fait plus entendre, un silence profond règne partout; on dirait que les fiers Numantins goûtent les douceurs d'une paix profonde.

MARIUS.

Nous allons sortir du doute; si tu le permets, je vais escalader le mur, quel que soit le danger; je veux voir ce qui se passe chez nos ennemis.

SCIPION.

Applique une échelle, Marius, et tiens ta parole.

MARIUS.

Qu'on apporte une échelle ; et toi, Ermilius, fais-moi donner mon bouclier, et mon casque ombragé d'un panache blanc ; je jure d'y perdre la vie, ou de tirer le camp de cette incertitude.

ERMILIUS.

Voici ton casque et ton bouclier. Olympius, apporte l'échelle.

MARIUS.

Invoquez le grand Jupiter en ma faveur ; je vais accomplir ma promesse.

SCIPION.

Ploie les genoux, Marius ; ne te dresse que peu à peu, et couvre ta tête. Courage, tu es au niveau du rempart. Que vois-tu ?

MARIUS.

O dieux ! que vois-je ?

JUGURTHA.

Qu'est-ce donc ? De quoi t'étonnes-tu ?

MARIUS.

De voir une mer de sang, et les rues jonchées de cadavres.

SCIPION.

Tout est mort !

MARIUS.

Je ne vois que des morts.

SCIPION.

Avance-toi, et regarde partout. (*Marius entre*

dans la ville.) Toi, Jugurtha, suis-le, ou plutôt suivons-le tous.

JUGURTHA.

Non : cette témérité ne sied point à la dignité dont tu es revêtu. Calme ton impatience : Marius ou moi nous allons venir te rendre compte. Tenez-moi bien cette échelle..... O juste ciel! quel affreux spectacle s'offre à ma vue! quel événement extraordinaire! le sol est inondé de sang qui fume encore.... Partout mes regards n'aperçoivent que des cadavres.

(Il entre dans la ville.)

FABIUS.

Sans doute les Numantins transportés de fureur, ne voyant plus de moyens de salut, ont mieux aimé mourir de leurs propres mains pour ne pas laisser ce triomphe à des mains qu'ils abhorrent.

SCIPION.

Pourvu qu'il en restât un seul vivant, Rome m'accorderait le triomphe de cette nation barbare, qui fut la mortelle ennemie du nom romain; nation constante dans sa haine, toujours prête à braver les plus grands dangers, de laquelle nul Romain ne pourra jamais dire qu'un seul individu ait reculé devant lui. Leur valeur indomptable me força à employer l'artifice pour les renfermer comme des bêtes féroces, et obtenir par l'adresse une victoire que je n'aurais jamais obtenue par la force des armes. (*Marius redescend.*) Mais voici Marius.

MARIUS.

Illustre général, c'est en vain que nous avons

prodigué nos efforts ; toute notre diligence n'a point atteint le but ; toutes les espérances de victoire, fondées sur ton habileté, se sont évanouies en fumée. La fin déplorable de l'invincible Numance est digne d'éternelle mémoire. Mieux partagés que toi, malgré leur infortune, ils t'ont ravi l'honneur du triomphe en mourant avec une constance sublime. Tous nos desseins sont frustrés. Leur dévoûment a été plus grand que toute la puissance romaine. Ce peuple désespéré s'est délivré d'une existence pénible en y mettant lui-même un terme. Numance n'est plus qu'un lac de sang, rempli de morts qui ont été leurs propres homicides. Ils se sont ainsi dérobés à la honte de l'esclavage ; leur courage ne s'est point démenti. Au milieu de la place publique s'élève un vaste et terrible bûcher alimenté de leurs cadavres et de toutes leurs richesses. Je l'ai vu ; je suis arrivé au moment où le furieux Théogènes, impatient de mourir, et maudissant la cruelle fortune, s'élançait au milieu des flammes. Il a proféré ces dernières paroles : « O Renommée, occupe désormais » tes cent voix à chanter cet exploit dont tu es le » témoin. Venez, Romains, venez saisir les dé» pouilles de Numance ; vous n'y trouverez plus » que des cendres et de la fumée...... Telle sera » votre conquête. »

J'ai parcouru rapidement une grande partie de la ville, sans trouver un seul Numantin vivant pour te l'amener ; il nous eût dit comment cette étonnante résolution a été prise, exécutée, pour que tout ce peuple disparût à la fois.

SCIPION.

M'ont-ils donc cru avide de sang, bouffi d'orgueil, sourd à tout sentiment de justice? N'est-il pas dans mon caractère d'user de clémence envers les vaincus, comme il convient à celui qui veut être digne de la victoire? O Numantins, vous me connaissiez mal : mon cœur aime à vaincre et à pardonner.

FABIUS.

Jugurtha t'en dira davantage; il arrive tout agité.

JUGURTHA.

Général, ta valeur n'a plus rien à faire ici. Porte ailleurs les talens extraordinaires que tu possèdes: Numance n'est plus. Tout est mort; un seul être vivant, je crois, reste encore pour t'assurer le triomphe. J'ai vu tout à l'heure un enfant au sommet de cette tour; il a l'air effrayé; ses vêtemens annoncent une classe distinguée.

SCIPION.

Si cela est vrai, j'en ai assez pour obtenir le triomphe qui est l'objet de tous mes vœux. Approchons nous; tâchons d'avoir cet enfant vivant. C'est là ce qui importe.

(Viriate paraît sur le haut d'une tour.)

VIRIATE.

D'où venez-vous, que cherchez-vous, Romains? Si vous voulez entrer dans Numance, vous pouvez le faire sans aucun obstacle; mais je vous préviens que j'ai en mon pouvoir les clefs de cette ville mal gardée, et qui a cessé d'exister.

SCIPION.

Ce sont ces clefs que je te demande, jeune homme; et je veux aussi que tu éprouves par toi-même si mon cœur est sensible et généreux.

VIRIATE.

Cruel, cette clémence est bien tardive; elle n'a plus ici d'objet, et je veux, moi aussi, subir la sentence qui a mis fin aux maux de ma patrie et de tous les miens.

FABIUS.

Jeune homme, par quel aveuglement serais-tu l'ennemi de ta brillante jeunesse et de ta propre vie?

SCIPION.

Calme-toi, jeune homme, et ne crains pas de soumettre ton courage à une puissance glorieuse et supérieure à la tienne. Je te promets, je te jure que tu seras toujours ton maître, que tu n'en auras jamais d'autre : comblé de biens et de faveurs, je préviendrai tous tes désirs, si tu te rends à moi volontairement.

VIRIATE.

Toute la fureur de ceux qui viennent de mourir dans cette ville convertie en cendres, toute l'horreur qu'ils eurent de l'esclavage, toute leur haine contre vous, leur invincible répugnance à traiter avec vous, voilà ce qu'ils m'ont légué, voilà ce que je porte dans mon cœur. Je suis l'héritier universel des sentimens de Numance. Voyez si c'est folie de compter sur ma soumission. Patrie adorée, patrie infortunée, ne crains pas que je balance un instant

sur ce que je dois faire! c'est dans ton sein que je suis né; ni menaces ni promesses ne peuvent rien sur moi; que le ciel, que la terre, que les destins m'abandonnent, que l'univers entier se conjure contre moi, je paierai ma dette envers ma patrie. L'exemple de son dévouement me servira de règle. Si la crainte d'une mort affreuse m'a fait pour un instant chercher cet asile, l'ambition d'imiter mes concitoyens m'inspirera des sentimens plus généreux. Je vais expier une faiblesse honteuse, une erreur pardonnable à mon âge; je saurai mourir avec gloire. Braves Numantins, n'en doutez pas, vos vœux seront remplis. Les perfides Romains ne triompheront que de nos cendres, leur épée ne m'intimide point, leurs promesses ne sauraient me tenter. Arrêtez-vous, Romains, ne cherchez point à escalader ces murs; quel que soit votre pouvoir, je brave tous vos efforts; voyez quelle est ma résolution et si je suis fidèle à ma chère patrie.

(Il se précipite de la tour.)

SCIPION.

O valeur admirable, et digne d'un vieux et intrépide guerrier. Quelle gloire non-seulement pour Numance, mais pour toute l'Espagne! Jeune enfant, ta vertu héroïque a détruit ma dernière espérance et mes droits. Ta chute élève à jamais ta renommée et flétrit ma victoire. Je voudrais que Numance fût encore dans tout son éclat, seulement pour que tu vécusses; toi seul tu as remporté le prix de cette longue et mémorable lutte. Noble enfant, jouis de cet honneur et de la gloire que le ciel te destine. En te précipitant du haut de cette tour, tu as ren-

versé celui qui aspirait à s'élever ; c'est moi qui suis vaincu.

(Il sort avec les Romains.)

SCÈNE II.

On entend la trompette de la Renommée.

LA RENOMMÉE.

Que ma voix sonore retentisse parmi toutes les nations ! Que mes récits gravent dans tous les cœurs la mémoire d'un exploit aussi magnanime ! Romains, levez vos fronts humiliés, emportez ce corps qui, à peine sorti de l'enfance, a pu vous enlever le triomphe dont vous eussiez été si fiers !

Moi qui suis l'indiscrète Renommée, tant que les astres radieux rouleront dans l'espace céleste et verseront leurs bienfaits sur la terre, je ne cesserai de publier d'un pôle à l'autre l'héroïque, l'incomparable vertu de Numance. Ce qu'elle fait aujourd'hui n'est encore qu'un indice de ce que feront un jour les enfans de l'Espagne, aux yeux des générations à venir. Ils seront dignes de leurs aïeux. Ni la faux menacante de la mort, ni le temps qui entraîne tout dans sa course légère, ne m'empêcheront de redire sans cesse la valeur, la sublime résignation de Numance, vaste sujet d'inspirations pour les favoris des muses pendant une longue suite de siècles ! Et puisque le soin d'en rappeler le souvenir m'est désormais confié, suspendons ici le cours de cette mémorable histoire.

FIN DE LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

LA JEUNESSE DU CID,

PREMIÈRE ET SECONDE PARTIES,

PAR GUILLEM DE CASTRO.

NOTICE

SUR

GUILLEM DE CASTRO,

SON THÉATRE,

ET LES POÈTES VALENCIENS.

Don Guillem (ou Guillaume) de Castro est assez connu comme auteur en Espagne par ses ouvrages, dans le reste de l'Europe par la sublime imitation que Corneille a faite du meilleur de tous. Mais, considéré comme particulier, nous avons très-peu de renseignemens sur sa vie. Il était de Valence. Le biographe Nicolas Antonio, Lope de Vega, l'affirment, et deux de ses pièces sont insérées dans le premier volume de la Collection des auteurs valenciens, imprimé dans cette ville en 1608. On ignore l'époque de sa naissance et de sa mort; on sait seulement qu'il devait avoir commencé sa carrière poétique vers les premières années du dix-septième siècle, d'après la date du premier volume déjà cité; qu'il avait déjà une grande réputation en 1615, époque à laquelle Cervantes parle de lui comme d'un des meilleurs auteurs de son temps; qu'en 1620, Lope

de Vega lui adressa la dédicace des *Creneaux de Toro*, où l'on voit qu'il avait déjà composé ses deux pièces du *Cid*; qu'en 1622 il concourut avec les autres poëtes espagnols à la joute littéraire ouverte par la ville de Madrid, à l'occasion de la canonisation de saint Isidore; qu'en 1623 et 1625, il publia deux volumes de comédies, qu'il est à peu près impossible de trouver, et sur l'existence desquels nous n'avons d'autre assurance que celle de Nicolas Antonio. Il paraît encore qu'il vivait en 1630, époque où Lope de Vega faisait son éloge dans le *Laurier d'Apollon*; et je présume qu'il mourut peu après; car son nom ne se trouve pas parmi ceux des auteurs qui rendirent un dernier hommage au grand poëte que je viens de nommer.

Nous savons encore qu'il était noble, car il mettait le *don* avant son nom; et à Valence, comme en Catalogne et à Murcie, la noblesse était moins populaire que dans la Castille; enfin il était capitaine du *Grao* ou port de Valence, ce qui pourrait faire soupçonner que dans sa jeunesse il avait été militaire ou marin. On peut supposer qu'il est né de 1570 à 1580.

Il avait composé deux volumes de comédies, c'est-à-dire environ vingt-quatre, suivant l'usage des imprimeurs de ce temps-là. On trouve le *Caballero Bobo*, et l'*Amor constante* dans la collection dont j'ai parlé plus haut; j'ai lu dans d'autres recueils: *Alla van Leyes*, *el Nieto de su padre*, le *Piedad en la justicia*. On a réimprimé plusieurs fois les deux parties de *La Jeunesse du Cid*. Lord Holland parle de deux autres, *el perfecto Caballero*, et *las Maravillas de Babylonia*. Nous savons qu'il a encore écrit deux comédies sur l'histoire de Don Quichotte, et Corneille cite quelques vers d'une

autre pièce intitulée *Engañarse, engañarndo* (1). J'ignore jusqu'au titre des autres.

La Huerta, qui avait tant d'envie de rabaisser Corneille, qu'il voulait diminuer même la gloire de son modèle, ce qui était très-maladroit, prétend que Guillem de Castro n'est qu'un auteur du troisième ordre tout au plus parmi les dramaturges espagnols. Je crois en effet que dans la comédie de *Cape et d'épée*, dans les pièces d'invention, il est peut-être inférieur à Moreto, Roxas, Guevara, Solis; mais en revanche aucun de ces auteurs n'a rien produit de comparable à la première partie de *La Jeunesse du Cid*, et à quelques fragmens de la seconde. Cependant ses autres pièces ne sont pas dépourvues de mérite; on y rencontre en général les qualités par lesquelles l'avait distingué Cervantes : la suavité et la douceur du style; et, au milieu des situations intéressantes mais quelquefois bizarres et forcées qu'il entasse péniblement, on reconnaît aisément le génie qui inspira les rôles du Cid, de Chimène et d'Arias Gonzalve, aux traits de caractère que montrent ses personnages.

Une de ces pièces a pour titre un ancien proverbe espagnol, maintenant tombé tout-à-fait en désuétude, *Allà van leyes dondo quieren reyes;* où veulent les rois, là vont les lois. C'est notre maxime, *si veut le roi*, *si veut la loi;* mais au moins celle-ci peut-elle prendre un sens raisonnable. Cet ouvrage est l'histoire du mariage de Ferdinand, roi de Portugal, avec Léonor de Menesès qu'il

---

(1) Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne lui-même.

(LA FONTAINE.)

épousa : son mari, Lorenzo d'Acugna, à qui il l'avait enlevée, était encore vivant ; cela annonce un grand fond d'humanité dans ce prince, vu que les mœurs du temps, du moins d'après le témoignage des auteurs dramatiques, exigeaient qu'il tuât le mari avant d'épouser sa femme. La situation de l'époux, qui n'a pas même la satisfaction d'être trompé, et qui est combattu entre l'amour et la jalousie d'une part, et la loyauté, la fidélité qu'il doit à son souverain de l'autre, l'embarras de Léonor qui cède alternativement à sa première affection, et à l'orgueil de porter le diadème ; les sentimens de tendresse maternelle qui viennent redoubler son anxiété; mais surtout la naïve et tyrannique stupidité de ce roi, qui croit de toute sa foi que les femmes et l'honneur de ses sujets sont véritablement sa propriété, tout cela est indiqué avec beaucoup de force, souvent développé avec talent, mais plus souvent encore détaillé avec trop d'esprit.

Je n'ai point lu *Les Merveilles de Babylone ;* mais il paraît, d'après lord Holland, que Castro s'était attaché, avec une exactitude méritoire, à la lettre de l'Écriture. Le despote de l'Assyrie y achève de devenir une brute dans le sens physique de ce mot. On le voit avec ses cornes et son poil et les sabots de ses pieds, manger l'herbe et ruminer sur le théâtre. Cette circonstance a tellement révolté le savant critique, qu'il ne nous donne pas d'autres renseignemens sur la marche du drame, et les parties remarquables qu'il peut avoir.

Guillem de Castro avait besoin d'être soutenu, ou, pour mieux dire, contenu par l'histoire. Ses pièces d'imagination sont moins bonnes, parce qu'il s'abandonnait trop à sa facilité d'invention.

Plusieurs poëtes espagnols, Lope de Vega dans *el Hijo de los leones*, *el animal de Ungria*, et d'autres pièces; Caldéron dans *La Vie est un songe*, ont peint un jeune homme qui, élevé dans une solitude absolue, se trouve tout à coup dans la société. Tel est aussi le sujet d'*el Nieto de su padre*, le Fils de son aïeul. Boémond, roi d'Espagne, je ne sais quand, a eu un fils de sa fille Téosinde sans la connaître, vingt ans avant l'époque où la pièce commence. Il a ordonné la mort de cet enfant, lequel, comme de raison, a été sauvé par un vieux courtisan qui l'a élevé dans une caverne. Cet enfant devenu grand est un prodige de grâces, d'esprit et de valeur, et, ce qui se voit tous les jours dans les romans, sauve son père et aïeul, épouse une princesse du sang, et hérite par double droit de légitimité, du trône de Boémond, nonobstant la bâtardise de sa mère et sa naissance incestueuse. Cette fable dégoûtante n'est pas ce qu'il y a de bon dans la pièce. Mais la peinture des premiers sentimens de l'amour lorsque le sauvage Abide voit Arméside, sa première jalousie, son enthousiasme à la vue d'une épée, fournissent des scènes pleines de grâce, et où l'on reconnaît cette suavité que Cervantes admirait dans notre poëte.

C'est par un mérite semblable que se recommandent quelques scènes de *L'Amour constant*. Zelaure, frère d'un roi de Hongrie, oublié par les historiographes de ce pays, s'est marié en secret avec une princesse Nizida. Peu de temps après il a été mis en prison par son frère; quinze ans se sont passés et la pièce commence. Nizida a eu un fils qu'elle fait élever en cachette. Le roi rend la liberté à Zelaure, mais les deux époux n'en sont pas plus heureux. Le roi est amoureux de Nizida; il

finit par la faire mourir ainsi que son mari. Il est forcé par une insurrection de céder sa couronne à son neveu, nouvellement arrivé des champs, et à qui il donne sa fille.

Les scènes entre Zelaure et Nizida sont extrêmement agréables : il y a du mérite dans celle où elle est obligée de choisir entre la vie de son père et celle de son époux. Le dévouement de la reine, qui pousse l'amour conjugal jusqu'à prier Nizida d'avoir de la complaisance pour son vieux mari, est peint avec plus de délicatesse qu'on ne le croirait possible, vu la position des personnages. Pour le roi, il est féroce, débauché, emporté, et plus qu'à moitié stupide, comme les peint toujours Guillem de Castro, qui avait bien étudié l'effet du pouvoir absolu sur ceux qui ont le malheur de le posséder.

C'est encore en Hongrie qu'est la scène du *Caballero Bobo*, qui n'est ni fou, ni niais, ni imbécile, significations ordinaires de *bobo*. Le chevalier Dantée, fils d'un parent du roi, vit retiré à la campagne ; il est misanthrope et sauvage, l'amour le rend un homme accompli. Quant au plan, il est par trop compliqué pour que j'en fasse l'analyse. Ressemblances, changemens de noms, tout est employé pour enchevêtrer l'intrigue. Tout cela amène des morts, des duels et des supplices, une guerre civile. Au dénoûment, Dantée et le prince de Hongrie ont chacun le poignard levé sur le sein de sa sœur. Les deux pères arrivent pour les arrêter, et un double mariage termine péniblement une intrigue péniblement ourdie. Le meilleur morceau de cette pièce est une scène de Dantée avec ses frères, presque semblable pour la situation et les expressions à celle de don Diègue avec ses fils dans *La Jeunesse du Cid.*

La scène de *La pitié dans la justice* est encore en Hongrie ; les excès d'un tyran imbécile remplissent le premier acte. Enfin il se convertit parce qu'une puce entre dans son oreille et lui cause des douleurs affreuses.

Son fils, qui n'a pas eu la puce à l'oreille, est resté mauvais sujet. Il va arrêter un seigneur dans son château, et menace sa femme de le tuer si elle ne cède à ses désirs. La femme y consent, ce qui n'empêche pas le prince de tuer le mari.

Au troisième acte, sur les plaintes de la veuve, le prince est en prison. Prêt à être condamné, le peuple se soulève en sa faveur, et le roi, pour ne manquer ni à la bonté ni à la justice, lui cède sa place, comme dans le *Venceslas* de Roxas et de Rotrou.

Lord Holland ne parle pas du *Parfait chevalier* : les deux parties du *Don Quichotte* seraient intéressantes à connaître. Rien n'est d'un comique meilleur et plus vrai que le roman de Cervantes ; mais tous les auteurs dramatiques qui ont tenté jusqu'à ce jour de le mettre sur la scène y ont échoué. Il aurait été surtout curieux de voir comment Castro, qui n'a peint que des sentimens tendres ou héroïques, aurait pu se plier à la bouffonnerie. Il n'a mis de rôle plaisant dans aucune de ses pièces, sauf un pasteur qui dit une trentaine de vers dans la première partie du *Cid*, et deux paysans dans *el Nieto de su padre*, encore ceux-ci sont-ils naïfs et non pas bouffons.

Valence, comme nous l'avons déjà vu, est la première ville d'Espagne qui ait possédé un édifice destiné aux représentations scéniques. Il n'est pas étonnant que

les auteurs dramatiques y ait été nombreux, lorsque le génie littéraire de la nation se portait avec tant de vivacité vers ce genre de compositions. Les principaux poëtes valenciens, contemporains de Lope de Vega, sont avec Guillem de Castro, dont je viens de parler, le chanoine Tarrega, Gaspard Aguilar, Beneyto, Boyl, Richard de Turia, etc.

Tarrega est celui dont il existe le plus de pièces : son dialogue est facile; mais, toujours occupé de compliquer ses plans pour multiplier les coups de théâtre, il ne peut rien donner au développement des caractères. Il a tenté d'écrire le drame historique; mais dans le *Siége de Rhodes*, dans la *Prise et la captivité du roi François premier*, il n'a peint que de petites épisodes, et a toujours laissé en accessoires les événemens principaux.

Gaspard Aguilar est au-dessus de lui. Cervantes cite, comme une des bonnes comédies de son temps, *el Mercader amante*, et elle mérite en partie ses éloges. La vieille ruse de comédie d'un riche qui feint d'être pauvre pour éprouver deux femmes entre lesquelles il balance, forme le nœud de la pièce; mais ce qui la distingue d'une foule d'autres bâties sur la même idée, c'est qu'après que Bélisaire a fait passer tous ses biens sous le nom de son commis, il a des raisons très-vraisemblables et très-bien amenées pour croire que celui-ci veut conserver sa fortune, et lui enlever la maîtresse qui lui est restée fidèle, malgré son malheur prétendu. Cette position amène des scènes de haut comique qui sont traitées avec talent.

La Fuerça del interes n'est rien moins qu'une pièce morale. Mais l'auteur a montré de l'adresse en

amenant successivement tous les personnages à faire des fautes plus ou moins graves par la *force de l'intérêt*.

Dans *Le Malheur sans espérance* tout est sacrifié au désir d'amener une assez belle scène, celle où une demoiselle, crue esclave et maltraitée par sa maîtresse, qui est jalouse d'elle, la menace de se précipiter par la fenêtre avec le fils de la jeune femme qu'elle tient dans ses bras. Le coup de théâtre de la fin où, au moment du combat en champ clos entre son frère et son ancien amant, elle vient, en présence du roi Ferdinand, expliquer et pacifier tout, devait être d'un grand effet à la représentation.

L'action de cette pièce dure plus d'un an, et se passe tantôt à Saragosse, tantôt à Valence. Les écrivains de cette dernière ville n'étaient pas dans d'autres principes que ceux du reste de la péninsule; et l'un d'eux, Ricardo de Turia, dans la préface du second volume de leur collection, après avoir cherché dans les modèles grecs, même dans Sophocle, des autorités pour le mélange des genres, ajoute: « Sans chercher à défendre la comédie, ou, pour mieux dire, la tragi-comédie espagnole par des raisons métaphysiques, sans me servir de l'exemple des autres poëtes, je crois pouvoir, en argumentant seulement *ab effectu*, démontrer que j'ai raison de l'approuver. Lors même que les Espagnols auraient été les inventeurs de cette sorte de poëme, elle n'en serait pas moins digne de louange en prenant pour base une maxime qu'on ne peut ni nier ni contester: c'est que ceux qui écrivent ne le font que dans le but de satisfaire ceux pour qui ils écrivent. »

Quant au style, les poëtes valenciens paraissent avoir

beaucoup plus cherché le brillant que le naturel; leurs pièces fourmillent de *concetti*; et Aguilar, le premier après Guillem de Castro, a quelquefois, comme Gongora, beaucoup plus d'esprit qu'il n'en faut pour être compris.

NOTICE

SUR LES DEUX PARTIES

DE LA JEUNESSE DU CID.

Le titre, *Las mocedades del Cid*, signifie à la la lettre, *les traits de jeunesse* de ce héros. Ce titre convient assez bien à la première des pièces que Castro a composées, mais nullement à la seconde où le Cid est déjà un personnage grave et, « par son âge comme sa renommée, le premier des seigneurs de Castille. » D'ailleurs, quoiqu'il paraisse fort avantageusement dans la pièce et que le poëte lui ait conservé son noble caractère, il ne prend presque point de part à l'action ou aux actions qui en sont le sujet.

Je ne discuterai pas ici quel est le degré de foi historique qu'on peut ajouter aux faits adoptés par l'auteur. Il est assez indifférent à nos lecteurs d'apprendre que le mariage du Cid avec la fille du comte Orgaz ou Gormaz est au moins très-douteux, et que la Chimène dont

il eut donne Elvire et donne Sol, était fille d'une cousine d'Alfonse et sœur de Bermude, roi de Léon; il l'épousa en 1074. Guillem de Castro a pris son récit dans les romances; j'ai traduit en conséquence, comme documens historiques, quelques-unes de celles qui sont relatives à ces événemens. La plupart de ces poésies sont très-anciennes, quoiqu'elles ne soient pas contemporaines du héros qu'elles célèbrent. Malgré les corrections successives qu'elles ont subies en passant de bouche en bouche, il est aisé de reconnaître au style qu'elles appartiennent au quatorzième siècle.

Lord Holland les croit pour la plupart modernes, parce qu'elles sont écrites en rimes assonantes, et qu'il pense d'après Luxan que cette espèce de poésie n'a été inventée que sur la fin du seizième siècle. Cependant dans le *Cancionero general*, imprimé pour la première fois vers 1520, on trouve des gloses de poëtes du siècle précédent sur des romances en rimes assonantes, qui, par la différence du langage, paraissent de beaucoup antérieures à cette époque. Je citerai, *Fonte frida, fonte frida; Quando mayo era por mayo; Rosa fresca, rosa fresca;*

Yo mera mora morayna; dans cette dernière on voit les assonantes en A et E, comme *enganarme*, *sabe*, être employées avec les assonantes en A long, comme *catar* et *brial.* On retrouve cette irrégularité dans plusieurs de celles du *Cid;* enfin une romance de don Juan Manuel, mort en 1362, est composée suivant les mêmes règles.

Cette épopée du *Cid* est d'un grand nombre de mains différentes; les mêmes sujets ont été traités plusieurs fois. J'ai lu cent vingt-huit des romances qui la composent; cent deux dans l'*Historia del Cid*, dix-neuf dans le *Romancero general*, six dans le *Cancionero de romances* et une autre dans un *Cancionero* dont j'ai oublié le titre. Castro a puisé à toutes ces sources.

Quant à l'action de la pièce, je me contenterai de dire que celle de la première journée commence vers l'an 1040, si le duel de Rodrigue est de sa première jeunesse et antérieur au siége de Coïmbre, et vers l'an 1052, suivant Mariana; que le premier acte dure un jour, que la durée du second qui suit immédiatement est de trois mois. Il faut un peu moins de temps pour le troisième qui ne commence

que dix-huit mois, tout au moins, après la fin du second. La différence serait bien plus grande si on prenait la date historique de la mort de la reine donne Sanche qui ne mourut qu'après 1060. La bataille de Golpelara ou du Carrion, qui commence la deuxième partie, est de 1070; pour ne pas mettre d'intervalle, l'auteur a représenté la guerre où fut fait prisonnier don Ramire, comme antérieure à cette action; Mariana et d'autres historiens la placent après. Le couronnement d'Alfonse, qui finit cette deuxième partie, est de 1073.

Dans un essai sur la comparaison de la première partie avec les romances originales, l'imition faite par Corneille, et celle du Diamante, j'aurai l'occasion de parler de la conduite de cet ouvrage et des caractères des personnages.

Quant à la seconde partie, il y a tout au moins deux actions bien indépendantes; on pourrait même en compter trois, mais la délivrance de Zamora est une conséquence de la mort de don Sanche; au lieu que les amours et le couronnement de don Alfonse ne s'y rattachent qu'indirectement. On pourrait supprimer les trois scènes qui sont relatives à cet

événement (une par journée), et terminer la tragédie par le jugement qui déclare Zamora innocente, qu'elle n'en serait pas moins complète.

Malgré cet énorme défaut, la pièce est pleine d'intérêt. L'apparition de l'ombre de don Fernand (qui devrait former la péripétie de la première journée) est d'un effet très-dramatique, ce qui est très-rare dans ces sortes de coups de théâtre que prodiguaient les contemporains de notre poëte. La mort du roi est aussi un morceau très-remarquable; mais c'est surtout l'admirable scène du combat, au troisième acte, dans laquelle, à mon avis, brille le plus le talent de l'auteur. Choqué sans doute d'une inconvenance, que Castro n'aurait pas dû transporter des romances sur la scène, lord Holland juge cet ouvrage avec une sévérité excessive, lorsqu'il dit que peu de passages s'élèvent au-dessus du médiocre, et qu'elle abonde en événemens invraisemblables et mal liés. J'ai déjà parlé de ce dernier défaut; pour l'invraisemblance des faits, ils étaient admis comme historiques.

Le système espagnol se prête plus que le

nôtre au développement des caractères; mais, malgré cet avantage, on ne peut méconnaître un grand talent dans la manière dont notre auteur a tracé les siens. La violence du roi don Sanche et ce mélange de faiblesse qui est si souvent compagne de l'emportement; la constante fierté du Cid, sa constante fidélité jointe à sa noble indépendance; sa magnanimité envers don Diègue de Lara; les dispositions uniquement militaires de celui-ci; l'amour paternel et le patriotisme d'Arias Gonzalve, annoncent cet esprit d'observation, cette profondeur de réflexion qui caractérisent le grand auteur dramatique. L'infante est plus faiblement peinte; mais elle ne pouvait avoir un rôle brillant qu'en lui donnant la même couleur qu'aux autres personnages. La froide impassibilité des juges du camp, qui regardent un combat à outrance du même œil qu'un assaut au fleuret, est aussi digne de remarque; mais on doit surtout apprécier l'art avec lequel Guillem de Castro, sans affaiblir l'horreur du crime de Bellide, sait le rendre presqu'intéressant en le peignant sous le poids d'une impulsion divine qui le contraint d'agir malgré sa lâcheté.

Le style des deux pièces est harmonieux et brillant. La seconde plus que la première offre de ces *concetti* recherchés, qu'on est fâché de trouver au milieu de sentimens naturels exprimés noblement.

Les deux parties presqu'entières sont écrites en redondilles ou quintilles, sauf les anciennes romances qui sont insérées textuellement sous leur forme primitive. On y trouve aussi des endécasyllabes libres, rimés et même en octaves. Dans la première partie, le premier monologue du Cid forme des stances à refrain, et la scène entre Chimène et lui, après la mort du comte, est écrite aussi sur un mètre emprunté à l'ancienne poésie lyrique.

On doit observer encore que dans cette première partie les personnages se servent alternativement du *tu* et du *vous ;* dans la seconde, le tutoiement est universel. En revanche, dans celle-ci, le titre de *don* est constamment employé, tandis que dans l'autre les rois seuls en sont honorés.

J'ai vu souvent jouer à Madrid la première partie, sauf de légères suppressions ; je ne sache pas qu'il y ait d'autre traduction du *Cid* de Cor-

neille que la pièce du Diamante (*El honrador de su padre*), et je crois qu'on ne la joue plus. Il paraît que lord Holland a été mal informé, lorsqu'il a prêté aux Espagnols une telle indifférence pour un des chefs-d'œuvre de leur théâtre.

A. La Beaumelle.

EXTRAITS

DES ROMANCES DU CID.

« Diègue Laïnez pensait à l'affront fait à sa race, déjà noble, ancienne et riche avant Ignigo et Abarca (1); et, voyant que la vigueur lui manquait pour sa vengeance qu'il ne peut prendre lui-même à cause de son grand âge, il est au lit sans sommeil, et sans appétit à la table, il n'ose lever les yeux ni sortir de sa maison, ni parler à ses amis; il s'en éloigne au contraire, craignant de les offenser par le contact d'un infâme. Étant ainsi combattu de sentimens honorables, il fit une expérience dont le résultat lui fut favorable.

» Il fait appeler ses fils l'un après l'autre, et, sans leur dire une parole, il prend dans ses mains leurs mains tendres et généreuses, et son sang glacé dans ses veines, empruntant des forces à l'honneur malgré l'âge et ses cheveux blancs, il les serre de manière qu'ils lui disent : Seigneur, grâce ! laisse-nous; que veux-tu faire? laisse-nous, car tu nous tues. Quand vient le tour de Rodrigue, le vieillard n'avait presque plus d'espoir; mais le jeune homme les yeux en feu, comme une tigresse d'Hircanie, plein de fureur et d'audace, à son père répondit : A la male heure, mon père, vous me serrez de la sorte; lâchez-moi, à la male heure. Si vous n'étiez pas mon père, vous me paieriez cet outrage, et moi-même de mes mains j'arracherais vos entrailles en me servant de mes doigts au lieu de poignard ou de dague.

» Le vieillard, pleurant de joie, lui répond : Fils de mon âme, tes ennuis chassent les miens, ton indignation me ravit. Cette fureur, mon Rodrigue, montre-la, en réclamant mon honneur déjà perdu, si ta main ne le regagne. Il lui conte son affront, il lui donne sa bénédiction et l'épée avec laquelle il frappa le comte, pour son premier exploit. »

(*Historia del Cid*, Romance I, page 6.)

---

(1) Don Sanche Abarca, roi de Navarre.

« Le Cid était tout pensif en songeant à sa jeunesse ; il devait tuer le comte afin de venger son père ; mais il connaissait le pouvoir de son vaillant adversaire, qui comptait dans la montagne mille amis asturiens. Il voyait que dans les Cortès de Fernand, roi de Léon, son vote était le premier, et qu'à la guerre son bras était le meilleur. Mais tout lui semble être peu lorsqu'il songe à son offense, la première qu'on ait faite au sang de Laïn Calvo. Il demande justice au ciel, un champ de bataille à la terre, au vieillard sa bénédiction, à l'honneur de la force et du courage : il oublie sa jeunesse, il sait qu'un noble, dès sa naissance, est obligé à mourir pour défendre son honneur.

» Il détache une vieille épée du grand castillan Mudarra, dès long-temps couverte de rouille, à cause de la mort de son maître, et, se confiant en elle pour le dégager de son obligation, il lui parle ainsi :

(Guillem de Castro a inséré, dans sa pièce, la fin de cette romance en changeant un peu l'ordre des rimes. (Journées 1, scène 2.)

» Il n'est point d'un homme sage, ni d'un infançon comme il faut, d'insulter un gentilhomme qui est plus estimé que vous. Ce n'est point sur un vieillard qu'un homme puissant et noble doit essayer la fureur d'une jeunesse féroce. C'est une chose mal faite qu'un riche-homme de Léon frappe un vieillard sur la joue frappe un noble sur le corps. Songez que Diègue Laïnez est successeur de Laïn Calvo, et que ceux qui sont de bonne race ne supportent point de torts. Comment avez-vous osé vous attaquer à cet homme? M'ayant pour fils, Dieu seul, et nul autre ne pouvait attenter à lui. Vous avez couvert sa face du nuage du déshonneur ; je dissiperai ce nuage, car ma force est celle du soleil. Pour laver de telles taches, il faut du sang, le sang du malfaiteur : Comte, ce sera le vôtre puisque votre emportement vous priva de la raison : vous avez frappé mon père devant le roi vous lui avez fait injure, et c'est moi qui suis son fils. Vous avez mal agi, Comte, je vous défie comme traître, et ne pensez pas que vous me fassiez peur. Diegue Laïnez m'a fait, je suis pur comme de l'or fin, j'éprouverai mon courage sur vous et votre méchanceté. Je sais bien que dans l'escrime vous avez une grande

adresse, mais elle ne vous servira pas contre mon épée. Voilà ce que dit au comte glorieux le bon Cid *Campeador* (1) qui, depuis, par ses batailles, acquit ce brillant surnom. Il lui donna la mort, lui coupa la tête, et vint ensuite joyeux s'agenouiller devant son père.

(*Ibidem*. Romance III, page 7, verso.)

« A sa table, sans manger, est assis le bon Diègue ; il pense à son infortune, et de tristes larmes coulent de ses yeux. Son esprit est absorbé de la crainte qui l'inquiète, et de la fureur qui l'agite. Voilà que Rodrigue arrive, tenant à la main, par les cheveux, la tête sanglante encore de son terrible adversaire. Il tire son père par le bras, de ses ennuis le réveille, et plein de contentement parle de cette manière :

» Voilà la mauvais herbe qui vous rendait amer tout ce que vous mangiez. Mon père, levez les yeux ; votre gloire est assurée : elle était morte, elle revit et va vous ressusciter. La tache qu'elle avait est effacée. Le bras de votre ennemi n'est plus un bras, sa langue n'est plus une langue. Je vous ai vengé, seigneur, la réussite était certaine, la justice protége toujours celui qui s'arme pour elle.

» Le vieillard croit rêver. Ah ! non, il ne rêve pas, mais ses regards troublés par les larmes lui présentent mille images confuses. Enfin il lève les yeux et reconnaît sous la livrée de la mort la tête de son ennemi. — Rodrigue, fils de mon âme, recouvre cette tête, de peur que, comme celle de Meduse, elle ne me change en pierre, de peur que mon cœur ne succombe au plaisir avant d'avoir pu reconnaître ce que je te dois. Infâme comte glorieux, le ciel me venge de toi ; et la justice a donné des forces à mon Rodrigue. Assieds-toi, mange mon fils ; viens, prends ma place, celui qui me porte une telle tête doit être à la tête de ma table. »

(*Ibidem*. Romance IV, page 9, recto.)

« A Burgos est le bon roi, il est assis pour manger, lorsque Chimène Gormaz ses plaintes vient lui porter ; elle est cou-

(1) Batailleur.

verte de deuil de la tête jusqu'aux pieds; devant le grand roi Fernand, elle s'est agenouillée : Ma mère est morte, seigneur, et moi je vis offensée.

(Le reste du discours de Chimène est copié dans la première scène de la troisième journée. Mais au lieu de la réponse de D. Diègue, elle finit ainsi :)

» En entendant ces paroles, le roi se met à penser. Si je fais prendre ou tuer le Cid, mon peuple peut se soulever; si je ne fais justice, Dieu peut me la demander. Je vais lui faire une lettre pour qu'il vienne près de moi. A peine le roi l'a dit, que la lettre est en chemin; le messager qui la porte la remet à son vieux père : Sitôt qu'il le sut, le Cid fut grandement irrité : Vous avez de mauvaises habitudes, mon père, je ne puis vous les ôter, mais une lettre que le roi m'envoie, vous deviez me la montrer. — Ce n'est rien, mon fils, le roi veut que vous alliez à Burgos, restez ici, j'irai pour vous. — A Dieu ne plaise ni à la Vierge Marie ! partout où vous irez, je dois vous précéder. »

(*Ibidem.* Romance VII, page 13, recto.)

« En Castille les rois mores entrent avec un grand bruit; ils sont cinq, et leurs soldats en nombre presque infini ; ils sont passés près de Burgos, et c'est de là qu'ils ont pris le chemin des monts d'Oca. Tout cède à ces ennemis, ils ont conquis Belforado et Santo-Domingo aussi. Dans Nagera, dans Logrogno, leur fureur a tout détruit : ils emmènent des troupeaux et force chrétiens captifs, enfans, vieillards, hommes, femmes, et des grands et des petits. Comblés d'aise et de richesses ils rentrent dans leur pays, sans que le roi ni personne contre eux ait osé sortir. Dans son château de Bivar, lorsque Rodrigue l'apprit, quoique n'ayant pas encore ses vingt ans bien accomplis, il monta sur Babieca, rassembla quelques amis, et la gent du voisinage vint se réunir à lui. Aux monts d'Oca il vit les Mores, les atteignit, les vainquit, dispersa toutes leurs troupes et fit leurs cinq rois captifs ; il leur reprit le butin qu'ils avaient déjà conquis, et partagea ses richesses à ceux qui l'avaient suivi. Il mena ses prisonniers dans un château bien muni, les confiant

à sa mère, mais bientôt les fit sortir, parce qu'à lui rendre hommage chacun des rois se soumit. De Rodrigue de Bivar le nom fut par eux béni ; ils vantèrent sa noblesse, et, rentrés dans leur pays, ils payèrent chaque année leurs tributs à leur grand Cid.

(*Ibidem.* Romance VIII, page 14, recto.)

« Le bon roi s'était assis sur sa chaise de parade, et jugeait de ses sujets les méfaits et les querelles. Justicier et généreux, d'une main il récompense, et de l'autre il sait punir. Le pouvoir des rois s'affermit par les peines et les grâces. En longs vêtemens de deuil quarante nobles s'avancent.

(Le reste de la Romance IX a été à peu près copié par Castro dans la scène 1re. de la 2e. journée. Il n'y a fait que quelques légers changemens; voici comment elle se termine.)

» C'est bien assez, belle demoiselle, répond le grand Fernand, vos plaintes attendriraient des cœurs d'acier et de marbre. Si je garde don Rodrigue, je le conserve pour vous. Il viendra un jour où il changera vos larmes en plaisir. Sur cela un message de donne Urraque arrive, et le roi, prenant Chimène par le bras, ils entrèrent ensemble chez l'infante. »

(*Ibidem.* Romance IX, page 15.)

» De Rodrigue de Bivar chacun vantait les hauts faits. Il avait vaincu cinq rois, cinq rois mores le servaient et lui payaient un tribut comme vassaux et sujets. A Burgos était le roi, que Fernand on appelait ; à ses pieds vint se jeter notre Chimène Gormaz. — Je ne viens point cette fois vous parler de mes regrets. Si le Cid tua mon père, en brave homme il se battait; je veux aujourd'hui, seigneur, vous demander un bienfait. C'est ce même don Rodrigue que pour époux je voudrais ; je serais bien mariée et sa main m'honorerait. Je suis sûre que son bien fera toujours des progrès, qu'un jour il sera plus riche qu'aucun parmi vos sujets. Seigneur, une telle grâce à votre prou tournerait ; ce serait œuvre pieuse, car je lui pardonnerais le meurtre de mon bon père, et cela dégagerait votre sévère justice de châtier ce méfait.

» Le roi trouva très-plausible ce que Chimène voulait : il écrivit à Rodrigue, lui disant qu'il l'attendait dans la cité de Plaisance, et que l'affaire importait. Dès qu'il eut vu le message, soudain Rodrigue fut prêt, il monta sur Babienca, cinq cents guerriers le suivaient ; ils étaient tous gentilshommes, les braves qui le servaient.

» Le roi, qui de tout son cœur l'aimait et le chérissait, vint lui-même à sa rencontre, et là, lui dit en secret : Chimène, fille du comte, pour époux vous demandait ; elle renonce à sa plainte, si vous goûtez ce projet ; acceptez, je vous en prie, un grand plaisir j'en aurai. Je vous donnerai des villes et des champs et des forêts. Rodrigue lui répondit : Seigneur, cet hymen me plaît ainsi que toute autre chose que ton cœur désirerait. Le roi le remercia, le mariage fut fait. »

(*Ibidem.* Romance X, page 16, verso.)

La XIe. romance est le récit des noces, et la description des habits et des ornemens des époux. Elle se termine ainsi :

« Ils arrivèrent ensemble, et quand les deux fiancés se donnèrent l'un à l'autre et la main et le baiser ; le Cid regarda Chimène, et lui dit, d'un air troublé : Femme, j'ai tué ton père, ne l'ai point assassiné ; je le frappai corps à corps, l'honneur l'avait exigé ; ce jour, je te donne un homme pour l'homme que j'ai tué, désormais et pour la vie je suis à ta volonté. Au lieu de ton brave père, un brave époux t'est donné. On trouva bien ces paroles ; l'esprit du Cid fut vanté ; ainsi du fameux Rodrigue la noce fut achevée. »

(*Ibid.* Romance XI, page 18, recto.)

La XIIe. romance contient la narration de la visite de Saint-Lazare sous la forme d'un lépreux, que Guillem de Castro a encadrée dans sa tragédie d'une manière un peu forcée. Il n'a rien emprunté textuellement à cette pièce.

Dans la XVe. romance, le Cid étant à Zamora avec le roi, reçoit les tributs des rois mores ses vassaux. Après le détail des présens,

« Le Cid leur dit : Mes amis, vous faites mal votre message.

Je ne suis seigneur de rien ; où se trouve Ferdinand, tout est à lui, rien à moi, je suis son moindre vassal. Le roi eut grande obligation au brave Cid de son humilité, et dit aux messagers : Redites à vos maîtres que si leur seigneur n'est pas roi, il s'assied à côté des rois, etc. »

Notre auteur a emprunté quelques idées de ce passage dans la scène dernière de la seconde journée.

Le récit que fait le Cid au roi Don Sanche est pris textuellement de la romance *El rey Fernando en la cama* (Cancio. de rom., pag. 146, verso.) Castro a seulement retranché les trois distiques suivans :

« Et je livrerais mon corps, comme il m'en prendrait envie, aux Mores pour de l'argent, aux bons Castillans gratis, faisant prier pour votre âme, du produit de mes profits. »

La romance XXIII, page 41, est le récit de la bataille de Carrion. Il paraît qu'elle dura deux jours : le premier, les Léonais eurent l'avantage ; le Cid conseille cependant de les attaquer.

« Le roi trouve très-bon le conseil du Cid, il se jette sur ses adversaires ; on se bat, on se tue, on fait des prisonniers, tout le monde est en désordre. Le roi Alfonse fut pris dans un temple sacré ; lorsque les Léonais virent leur roi captif, ils redoublèrent d'efforts, et prirent à leur tour le roi don Sanche. Quatorze chevaliers l'emmenaient avec bonne garde lorsque le Cid le voyant courut vers eux et leur dit : Chevaliers, relâchez de bon gré mon roi, et je vous rendrai votre Alfonse, à qui vous voulez obéir. Les Léonais lui répondirent : Ruy-Diaz, allez en paix, sans quoi vous partagerez la captivité du roi votre seigneur que nous emmenons. Le Cid s'irrita de ces paroles, il les combattit tous et délivra son seigneur. Il vainquit treize chevaliers, le quatorzième s'échappa, et l'on conduisit à Burgos le roi Alfonse prisonnier. »

Romance XXIV. Don Sanche envoie le Cid à l'infante, pour qu'elle lui cède la ville de Zamora, moyennant de riches compensations. Il y va effectivement. (Romances XXV et XXVI.) La porte lui est refusée ; il est prêt à la briser, lorsque l'infante paraît sur une tour, et lui dit : Loin d'ici, loin d'ici, Rodrigue ; loin d'ici, orgueilleux Castillan ; tu devrais te souvenir, etc.

Guillem de Castro a inséré la plus grande partie du discours de l'infante dans la scène II de la seconde Journée, seconde partie. Mais la réponse que l'auteur tragique prête au Cid, quoique gâtée par une trop grande recherche d'allusions, paraîtra probablement plus satisfaisante que celle que contient la romance.

« En entendant ces paroles, Rodrigue fut un peu troublé. Voici la réponse qu'il fit : Si cela vous paraît convenable, madame, nous pouvons bien écarter cet obstacle (c'est-à-dire, tuer sa femme). L'infante répliqua avec un œil tranquille : A Dieu ne plaise que l'on commette un tel crime pour moi! mon âme en répondrait. Rodrigue s'en retonrna sur-le-champ, en disant : Loin d'ici, soldats, tant à pied qu'à cheval ; de cette tour moins élevée, on m'a lancé un trait qui, encore qu'il ne fût point garni de fer, m'a percé jusques au cœur, et je n'y aurai point d'autre remède que de souffrir toujours davantage. »

Suivant la Romance XXVII, au contraire, le Cid entre à Zamora et exécute sa mission ; l'infante est intimidée, mais Arias Gonzalve relève son courage.

« Je vous en supplie, princesse, ne pleurez point : dans l'heure de la peine, la réflexion vaut mieux que les larmes : parlez à vos vassaux de ce que le roi demande, et, s'ils le trouvent bon, rendez sur-le-champ la ville au roi. S'ils sont d'un avis contraire, mourons tous dans ces murs comme l'ordonne l'honneur. L'Infante trouve convenable de suivre son conseil. Ses vassaux ne voulurent pas se rendre. Ils assurèrent qu'ils mourraient plutôt tous en défendant Zamora, que de le remettre à Don Sanche.

» Le Cid revint rapporter cette réponse au roi, qui lui répondit aussitôt : C'est vous, Cid, qui conseillâtes à ces gens de se défendre, parce que dans cette ville on éleva votre enfance. Des sentimens de mon père si je n'avais souvenance, à l'instant sujet ingrat, j'ordonnerais de vous pendre. Mais partez et dans neuf jours soyez hors de mes domaines et des terres de Castille.

» Le bon Cid partit pour ses terres, et allait avec ses vassaux vers Tolède où s'était réfugié le roi Alfonse. Les comtes et les riches-hommes dirent au roi qu'il ne devait point perdre un

homme d'autant de courage que le cid Ruy-Diaz, dont le crédit était puissant. Le roi parla à Diègue Ordognès, lui ordonna de dire au Cid qu'il revînt auprès de lui, qu'il le tiendrait pour bon vassal et le ferait le plus grand de sa cour. Ordognès suivit Rodrigue, lui rendit compte de son message. Le Cid alors prit conseil de ceux qu'il avait près de lui, il leur demanda leurs avis sur son retour; tous pensèrent que, le roi s'étant disculpé, Ruy-Diaz devait déférer à ses désirs. Le Cid revint avec eux; le roi, apprenant son retour, va au-devant de lui avec cinquante hommes, etc. »

(*Ibidem*. Romance XXVII, page 52.)

La Romance XXVIII est relative à un duel entre deux Zamorans et deux comtes de l'armée du roi. Les premiers sont vainqueurs. On ne les nomme pas; mais c'était don Arias Gonzalve, et un de ses fils, comme on le voit par la romance *Antes los nobles y vulgo* (Romance gén., F. 238, R.)

« Qu'ils viennent deux hommes contre nous si l'on veut, qu'ils viennent trois si l'on veut, qu'ils viennent quatre si l'on veut, qu'ils viennent cinq, et s'il veut, vienne le diable, pourvu que le roi ni le Cid ne sortent point pour combattre, car don Sanche est notre roi et le Cid notre frère.

» Dolfos sort de Zamora, courant en toute hâte pour fuir les enfans du bon vieillard Arias Gonzalve. Il se réfugie dans la tente du roi.—Que Dieu te conserve, ô roi!—Sois bien arrivé, Bellide. — Sire, je suis ton sujet, je veux suivre ton parti; et parce que j'ai conseillé à ce vieux Arias Gonzalve de te rendre notre ville puisqu'on te l'avait ravie, il a voulu me tuer; si bien que, fuyant sa rage, je suis venu, roi puissant, pour me soumettre à tes ordres, afin de te bien servir comme doit faire un gentilhomme. En dépit d'Arias Gonzalve, je te remettrai Zamora, et par une fausse porte je t'y ferai pénétrer.

» Le bon Arias, toujours loyal, avertit le roi du haut du mur, en lui disant ces paroles : Je te dis à toi, bon roi, comme à tous tes chevaliers, que de ces murs est sorti Dolfos, traître renommé; s'il commet quelque méfait, qu'il ne nous soit pas

imputé (1). Bellide, qui tenait le roi par la main, entendit ce que disait Arias. — Grand roi, ne le croyez pas, ce qu'il a dit contre moi. Il veut m'éloigner de vous pour pouvoir garder la ville, parce qu'il sait que je puis vous en procurer l'entrée. Lors lui répondit le roi plein de confiance en lui : Je le vois bien, cher Bellide, cher Dolfos, mon bon vassal ; allons, allons au plus vîte reconnaître cette porte. — Allons sur-le-champ, seigneur; mais seuls et sans compagnie, éloignez-vous de ce camp.

» Le bon roi cependant s'était écarté pour faire ce à quoi tout le monde est forcé ; il avait remis son javelot à Bellide qui, aussitôt qu'il le vit tourné et sans défiance, s'affermit sur les étriers et lui lança le javelot qui, entré par les épaules, sortit par la poitrine. Le roi tomba sur-le-champ mortellement blessé. Don Rodrigue de Bivar le vit tomber et s'élança sur son cheval avec tant d'empressement, qu'il ne se chaussa pas d'éperons. Le traître s'en allait fuyant; le Castillan le poursuivait. Si Bellide était sorti en courant, il revenait plus pressé encore. Rodrigue était près de le joindre lorsque Dolfos se trouva en sûreté. Le petit-fils de Laïn Calvo se maudissait lui-même : Maudit soit le cavalier qui chevauche comme je l'ai fait, si j'eusse eu des éperons j'eusse atteint ce scélérat.

» Tous vont voir le roi, couché et blessé à mort. Tous veulent le flatter, nul ne lui dit la vérité, sauf le comte de Cabra, bon et ancien chevalier. — Vous êtes mon roi, je suis votre vassal, je dois vous dire de penser à vous. Je vous l'avoue avec franchise, pensez à votre âme, n'ayez plus d'espérance sur votre corps ; recommandez-vous à Dieu. — Qu'il vous bénisse, honnête comte, qui me donnez de tels conseils. En disant ces paroles, il rendit son âme à Dieu. »

(*Ibidem.* Romance XXIX, page 61.)

---

(1) « Gare, gare, roi don Sanche! ne dis point que je me tais : tiens-toi pour bien averti. Un déloyal est sorti de la ville de Zamora ; c'est Bellide Dolfos, fils de Dolfos Bellide. Il a fait quatre trahisons, celle-ci sera la cinquième : son père fut un grand traître, mais le fils l'est encore plus. »

(*Cancion. de Rom.*, *folio* 147, *recto.*)

Romance XXX, regrets de Rodrigue sur la mort de don Sanche. Elle appartient à une autre série que la suivante.

« Mort gisait le roi don Sanche. Bellide l'avait tué en lui traversant le corps d'un javelot. Toute ville de Castille pleurait sur son prince ; mais Rodrigue de Bivar, de tous le plus affligé, en versant des pleurs amers, parlait de cette manière : Roi don Sanche, mon seigneur, fâcheuse fut la journée où, nonobstant mes conseils, tu te résolus à faire le siége de Zamora. Qui te donna cet avis, ne craignait Dieu ni les hommes, puisqu'il te fit transgresser les lois de chevalerie.

» Après avoir ainsi parlé, il dit à haute voix qu'on devrait nommer un guerrier pour défier Zamora à raison de cette trahison. Tous sont de son avis ; mais nul ne se lève pour combattre ; ils craignaient Arias Gonzalve et ses quatre fils, fameux par leur valeur. Ils regardaient le Cid, pour voir s'il accepterait. Bivar les entendit et parla ainsi : Nobles guerriers Castillans, vous savez que je ne puis combattre contre Zamora, j'en ai prêté le serment ; mais je pourrai vous donner, pour soutenir votre cause, un chevalier si vaillant que sur le champ de bataille nul ne pourra regretter qu'il y paraisse à ma place.

» Diègue Ordognès se lève ; c'est la fleur des chevaliers, c'est le meilleur de Castille. D'une voix sévère et triste, il parle en cette manière : Puisque le Cid a juré plus qu'il ne devait promettre, il n'a pas besoin de dire qui doit combattre pour nous. Il est quelques chevaliers aussi forts, aussi vaillans que lui, sans que je prétende faire tort à sa valeur. Si vous voulez, chevaliers, je tente cette conquête, j'expose mon corps au fer, je mets en danger ma vie, mais celle d'un bon vassal est toujours le bien du roi. »

(*Ibidem*. Romance XXXI, page 69.)

La XXXIIe. romance recommence encore à la mort du roi et passe bientôt au défi de Zamora par Diègue Ordognès. La formule de ce défi a été copiée par Guillem de Castro. Il finit ainsi :

« Je combattrai contre ceux qui ne voudront point l'avouer, c'est-à-dire contre cinq l'un après l'autre, comme est obligé de le faire celui qui défie une commune.

» Arias Gonzalve lui répondit, après l'avoir entendu : D'après ce que tu as dit, je n'aurais jamais dû naître, mais j'accepte le défi qu'ici ta voix nous propose, et je te ferai connaître que ton accusation est fausse. Il assembla ensuite tous les Zamorans et leur parla ainsi : Principaux citoyens, bourgeois, artisans, s'il est aucun de vous qui ait pris part à ce crime, qu'il le dise sur-le-champ, je le garantis de tout. J'aimerais bien mieux quitter ce pays, et m'en aller exilé en Afrique, qu'être vaincu sur le champ de bataille comme traître et déloyal. Tous disent d'une seule voix sans que personne se taise : Que le feu de l'enfer nous brûle, comte, si nous avons part à ce crime; il n'est aucun Zamoran qui s'en fût rendu coupable : le traître Bellide Dolfos a commis cette lâcheté de lui-même. Tu peux combattre avec confiance : Dieu te garde, Arias Gonzalve ! »

(*Ibidem.* Romance XXXII, page 32.)

La Romance XXXIII fait aussi un double emploi avec le commencement de la suivante. Avant celle-ci trouve sa place, *El hijo de Arias Gonzal* (Romanco, gen., F. 148, verso), où on raconte la cérémonie de l'armement de Pedro Arias. Guillem de Castro l'a omise pour ne pas présenter le même spectacle que celui qui commence la XXVe. partie.

« Déjà il sort par la porte qui va au camp des Castillans, il sort avec ses quatres fils, le comte Arias Gonzalve; il veut être le premier à combattre ; mais donne Urraque lui enlève ce combat. Les yeux baignés de pleurs, les cheveux épars : Je vous en supplie, au nom de Dieu, je vous en supplie, comte Arias Gonzalve, renoncez à cette bataille, vous êtes âgé et pesant. Vous me laisserez sans secours, tous mes états environnés d'ennemis ; vous savez bien ce que mon père vous recommanda, de ne jamais m'abandonner, et vous m'abandonneriez dans le péril où je suis ! A ces paroles, le comte se montra peiné : Laissez-moi aller, je suis défié, je dois me battre, on m'a appelé traître. D'autres chevaliers joignent leurs prières à celles de l'Infante, et lui demandent de leur céder sa place. Le chagrin du comte en fut doublé. Il appelle ses quatre fils, donne à l'un d'eux ses armes, son écu, son épée et son cheval. Il se nom-

mait Pèdre Arias, Pèdre Arias le Castillan, et son père l'aimait beaucoup.

» En sortant tout armé, il rencontre don Diègue Ordognès son adversaire. — Dieu vous garde, don Diègue, Dieu vous fasse heureux dans les combats et vous délivre des traîtres; vous savez que je viens, suivant les conventions, pour laver Zamora de ce qu'on lui impute à faux. Don Diègue lui répondit avec orgueil, Vous êtes tous des traîtres, et j'espère le prouver. »

Le reste de la romance est le récit du combat conforme à celui de la seconde scène de la troisième journée; mais, dépouillé de la vie que lui a donnée Guillem de Castro, il n'en a guère emprunté que quatre vers.

« Don Diègue, l'ayant vu tomber, se tourna vers Zamora, et cria : Où es-tu, Arias Gonzalve? envoie le second fils, le premier a déjà fini; ses jours sont terminés, sa jeunesse a pris fin. »

Le troisième fils, celui qui chasse le cheval de Don Diègue de l'arène, est appelé Fernand et non Rodrigue.

« Ainsi finit la bataille sans qu'il fût avéré quels étaient les vainqueurs, ceux de Zamora ou les Castillans. Don Diègue voulait recommencer ce combat, mais les juges ne voulurent pas le permettre. »

On trouve dans le *Cancionero de Romances*, F. 156, R., une relation très-poétique de l'enterrement de Fernand Arias, et, dans la romance, F. 238, R, une discussion entre Arias Gousalve et Diègue Ordognès qui ne vaut pas les belles paroles que notre auteur a mises dans la bouche du premier, au commencement de la dernière scène.

Les trois romances suivantes, appartenant à trois séries différentes, sont relatives au serment d'Alfonse. Castro a pris dans toutes.

« Le roi don Sanche étant mort, tous les grands et gentilshommes ont juré fidélité à Alfonse, les Castillans, les Léonais, les Galiciens, les Asturiens. Le Cid a refusé le serment. Le roi lui a parlé ainsi : — Pourquoi ne voulez-vous pas, bon Cid, me baiser la main, ainsi que l'ont déjà fait tous les grands de mon royaume? Le Cid répondit : Seigneur, je le ferais volontiers sans le bruit calomnieux répandu parmi le peuple, que le roi don

Sanche est mort par mon ordre et par le vôtre ; et, pour qu'on sache bien la vérité et le mensonge, il est bien que, sur un autel consacré, vous fassiez le serment de n'avoir jamais pris part à un crime aussi horrible. Le roi y consentit, etc. »

(Romance gen. F. 177, verso.)

« C'est à Sainte-Gadée de Burgos, où jurent les nobles, que le Cid reçoit le serment du roi de Castille. Ce serment était si fort qu'il épouvanta tout le monde. »

La formule est celle qu'a copiée notre auteur, sauf quelques circonstances qu'il a omises. « Qu'ils aient des chemises d'étoupes et non de toile de Hollande ; qu'ils montent des ânes, et non des chevaux, etc. »

(*Ibidem*. Romance XXXVII, page 90.)

« Il demande trois fois le serment, et le reçoit trois fois. Le roi se voyant pressé, s'irrita contre le Cid. — Vous me pressez bien, Rodrigue, sur une chose aussi certaine ; mais, si vous me demandez aujourd'hui le serment, demain vous me baiserez la main. — Oui, sire, si vous me donnez une solde, parce que les autres rois en donnent à ceux qui les servent. Celui dont je serai le vassal devra me payer, et, si vous voulez le faire, cela me conviendra beaucoup.

» Le roi, pour ces paroles, fut irrité contre le Cid, et pendant long-temps l'eut en aversion. »

(*Ibidem*. Romance XXXV, page 87.)

Dans les autres romances, il est encore bien d'autres traits qui peignent le caractère du héros de la Castille. Par exemple, dans la romance XXI, le Cid, supposé à Rome (où il n'alla jamais), brise le siége destiné au roi de France dans l'église de Saint-Pierre, et donne un vigoureux coup de poing au duc de Savoie.

« Le pape, apprenant cela, excommunia le Cid. Alors le seigneur de Bivar se prosterna devant le saint père : Absolvez-moi, lui dit-il, pape, sinon vous ne vous en trouverez pas bien. Le pape, en père charitable, répondit avec sagesse :

Je t'absous, don Ruy-Dias, je t'absous bien volontiers, pourvu qu'à l'avenir tu sois moins violent à mon égard. »

Dans la XLIIe., banni par Alfonse qui le menace de confisquer ses biens, il lui répond :

« J'ai dépensé mes biens à votre service ; je vous ai fait seigneur et maître de ceux que j'ai conquis ; vous ne me les confisquerez pas, ni vous, ni vos conseillers ; il vous serait difficile de m'ôter ce que je n'ai pas. Dorénavant je serai riche puisque je me bannis d'auprès de vous, et je me gagne pour moi puisque je suis perdu pour vous. »

Dans la LIIIe., après avoir conquis Valence, il envoie Alvar Fagnès en Castille. Il lui recommande de payer les juifs, qui lui avaient prêté deux cents marcs d'or et autant d'argent, sur des coffres où il n'y avait que du sable.

« Priez-les de ma part de me pardonner ; je le fis, contraint par la nécessité ; mais quoiqu'il leur semble que ces coffres ne contiennent que du sable, dans ce sable était enterré l'or de ma loyauté. »

Alfonse charge le Cid, dans la LVIIIe. romance, de reprendre le château de Rueda, dont s'était emparé Almudafar, et pour l'y engager, lui accorde son pardon.

« Le Cid lui baisa les mains pour la grâce qu'il lui faisait ; mais il ne voulut pas l'accepter si le roi ne promettait d'abord de donner aux gentilshommes qui auraient commis un crime, trente jours pour quitter le pays, de n'en bannir aucun sans l'avoir entendu, de ne point violer leurs priviléges, de ne point leur imposer de contributions outre mesure, de consentir, s'il violait ces conditions, à ce qu'ils pussent se révolter contre lui. Le roi promit tout, il ne fit aucune objection. Rodrigue alla en Castille assiéger le château, etc. »

Serait-ce là ce qu'on appelle un gouvernement absolu ?

LA JEUNESSE DU CID.

PREMIERE PARTIE.

PERSONNAGES.

FERDINAND, roi de Castille, de Léon et de Navarre.
LA REINE, sa femme.
DON SANCHE, prince des Asturies, son fils.
DONNE URRAQUE, infante, sa fille.
DIÈGUE LAYNÈS.
RODRIGUE DIAZ, fils aîné de Diègue Laynès.
FERNAND DIAZ, } ses frères.
BERMUDE LAYN DIAZ, } ses frères.
LE COMTE D'ORGAZ, dit le comte Glorieux.
CHIMÈNE GOMEZ, fille du comte.
ELVIRE, sa suivante.
ARIAS GONZALVE, } seigneurs de la cour.
PÉRANZULES *, } seigneurs de la cour.
DON MARTIN GONZALÈS, ambassadeur d'Aragon.
LE MAITRE D'ARMES DU PRINCE.
ALMANZOR, roi more.
UN PASTEUR.
UN MENDIANT.
PAGES, ÉCUYERS, MUSICIENS, GARDES, etc.

* Abréviation de *Pèdre Anzures*.

LA JEUNESSE DU CID.

PREMIÈRE PARTIE.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Palais du roi.

LE ROI, DIÈGUE LAYNÈS.

DIÈGUE, à genoux.

C'est une insigne récompense de ma constante fidélité.

LE ROI.

Je fais ce que je dois faire.

DIÈGUE.

Ta majesté le comble d'honneur.

LE ROI.

En faisant honneur à Rodrigue, j'honore mon propre sang. Lève-toi, Diègue Laïnès. (*Il se lève.*) Je lui ai donné ma propre armure pour le faire chevalier.

DIÈGUE.

Il a fait la veille des armes, et bientôt il va paraître.

LE ROI.

Je l'attends.

DIÈGUE.

Tu le verras honoré au delà de toute expression, puisque la reine, ma dame, et le prince, mon seigneur, lui servent de parrains.

LE ROI.

Ils s'acquittent ainsi de ce qu'ils doivent à mon affection.

(La reine entre avec le prince : Rodrigue est entre eux. L'infante et Chimène, le comte d'Orgaz, Arias Gonzalve et Péranzules, marchent après.)

L'INFANTE.

Que te semble de Rodrigue, Chimène?

CHIMÈNE.

Il est très-bien. (*A part.*) Et ses regards causent à mon âme une peine délicieuse.

LE ROI.

Comme les armes te vont bien! Cette armure te sied à merveille.

RODRIGUE.

C'est tout naturel, elles viennent de toi, et Arias Gonzalve y a mis la main.

ARIAS.

Ton armure est divine, et ta valeur est castillane.

LA REINE.

Que pensez-vous de mon filleul?

LE PRINCE.

N'est-il pas beau, fort et brillant?

LE COMTE, à Péranzules.

Les princes le comblent d'honneurs.

PÉRANZULES, au comte.

C'est passer toutes les bornes.

RODRIGUE.

Laissez-moi baiser la terre qu'ont foulé les pieds de celui qui m'a octroyé tant de grâces.

LE ROI.

Tu en méritais de plus grandes. Qu'il est robuste et bien fait ! Tu portes bien mon armure.

RODRIGUE.

Mon cœur aussi t'appartient.

LE ROI.

Approchons-nous de l'autel du saint patron de l'Espagne.

DIÈGUE.

Je n'ai plus d'autre gloire à demander à Dieu.

RODRIGUE, au roi.

Qui te sert et t'accompagne peut s'élever jusqu'au ciel.

(On tire un rideau On voit l'autel de saint Jacques, sur lequel est un plat d'argent avec une épée et des éperons.)

LE ROI, prenant l'épée sur l'autel.

Rodrigue, voulez-vous être chevalier ?

RODRIGUE.

Je le veux.

LE ROI.

Que Dieu vous fasse bon chevalier ! Rodrigue, voulez-vous être chevalier ?

RODRIGUE.

Je le veux.

LE ROI.

Que Dieu vous fasse bon chevalier! Rodrigue, voulez-vous être chevalier?

RODRIGUE.

Je le veux.

LE ROI.

Dieu vous fasse bon chevalier! Dans cinq batailles rangées, cette épée a, dans ma main, terrassé mes ennemis; je te la ceins, et je pense qu'elle restera honorée.

(Il lui ceint l'épée.)

RODRIGUE.

De tels bienfaits, seigneur, tireraient des héros du sein du néant. Aussi, pour que sa louange s'élève jusqu'aux cieux, cette noble épée que tu m'as ceinte dans ta confiance, je la détacherai, et elle restera suspendue de mon espérance. *(Il tire l'épée.)* Par l'être que m'a donné mon roi, que le ciel conserve, je ne reprendrai ce fer que quand je serai certain que mon bras en sera digne, lorsque j'aurai, comme toi, terrassé tes ennemis en cinq batailles rangées.

LE COMTE, à part.

L'engagement est hasardeux.

LE ROI.

Je te fournirai bientôt l'occasion de les livrer. Vous, infante, chaussez-lui les éperons.

RODRIGUE.

Quel bien suprême!

L'INFANTE, lui chaussant les éperons.

Je fais ce que tu m'ordonnes.

RODRIGUE.

Comblé de telles faveurs, je vois le monde à mes pieds.

L'INFANTE.

Je crois que ce service me donne des droits à ta reconnaissance. Rodrigue, souviens-toi de ce jour.

RODRIGUE.

Tu m'as élevé jusqu'au ciel...

CHIMÈNE, à part.

Les éperons qu'elle a chaussés m'ont piquée jusqu'au cœur.

RODRIGUE, à l'infante.

Et j'espère que mes services égaleront ma reconnaissance.

LA REINE.

Te voilà donc chevalier, Rodrigue (1). Viens monter un coursier dont je veux te faire présent : les dames de mon palais et moi nous sortirons pour te voir.

LE PRINCE.

Accompagnons Rodrigue.

LE ROI.

Oui, prince, sortez avec lui.

PÉRANZULES, au comte.

Ces honneurs sont excessifs.

LE COMTE (2).

Quel sujet mérita jamais d'être ainsi fêté par son roi?

LE PRINCE.

Et moi, mon père, quand me ceindrai-je l'épée?

LE ROI.

Il n'est pas encore temps.

LE PRINCE.

Pourquoi donc?

LE ROI.

Elle te semblerait pesante; ton âge est trop tendre.

LE PRINCE.

Ou nue, ou dans le fourreau, les ailes de mon courage la rendraient légère. Vraiment, seigneur, lorsque je vois briller son acier, je suis plein d'une telle ardeur, que, devînt-elle une montagne de plomb, elle me semblerait facile à manier. Et si Dieu me laisse vivre assez pour la ceindre, pour pouvoir avec confiance revêtir mon cou, mon sein, mes épaules, d'un collet et d'une cuirasse, le monde saura que j'ai des titres pour le conquérir; et, lorsque je l'aurai conquis, on me verra dans ma valeur en soutenir les deux pôles.

LE ROI.

Vous êtes jeune, don Sanche; avec le temps ces saillies s'apaiseront.

LE PRINCE.

Imaginez que je crois, au contraire, que ma valeur augmentera avec mes années.

RODRIGUE, au prince.

Votre seigneurie aura en moi un fidèle vassal.

LE COMTE, bas à Péranzules.

Quel caractère violent!

LE PRINCE.

Viens, tu monteras à cheval.

(Il sort avec Rodrigue.)

PÉRANZULES, au comte.

Ce sera la témérité elle-même.

LA REINE.

Allons les voir.

DIÈGUE.

Je te bénis, mon fils, heureux rejeton de ma famille.

LE ROI, à part.

Quels tristes pressentimens m'agitent!

CHIMÈNE, à part.

Rodrigue emporte avec lui mon cœur.

L'INFANTE, à part.

Rodrigue me paraît très-bien.

(Elles sortent.)

LE ROI.

Comte d'Orgaz, Péranzules, Diègue Laïnès, Arias Gonzalve, vous qui rendez fameuse la sagesse de notre conseil, arrêtez, ne sortez pas, revenez, asseyez-vous, j'ai à vous parler. (*Ils s'asseyent tous.*) Gonzalve Bermudez, gouverneur du prince don Sanche, est mort dans le moment où il était le plus nécessaire à son élève. Laissant trop tôt les lettres et l'étude, entraîné par son naturel au goût des armes, des chevaux, de tout l'appareil de la guerre, le prince, dont le caractère est si fier, si indomptable, que déjà le monde s'épouvante de ses témérités, a besoin qu'un sujet aussi loyal que sage contienne ses passions avec adresse et prudence. Sachez

donc, mes cousins, mes amis plutôt que mes vassaux, que, voyant Arias Gonzalve employé comme premier majordome de la reine, Péranzules chargé du soin des infants Alphonse et Garcie, et le comte si bien nommé Glorieux, occupé chaque jour à acquérir sur les champs de bataille de nouveaux titres à l'être, je veux que Diègue Laïnès soit le gouverneur du prince : mais je désire cependant que ce choix ait l'approbation des quatre plus fermes appuis de ma couronne, des quatre colonnes de l'état.

ARIAS.

Qui pourrait aussi bien que Diègue Laïnez s'acquitter d'une charge qui importe à ce point à l'état et au monde entier?

PÉRANZULES.

Diègue Laïnez mérite d'obtenir de telles faveurs de ces mains royales.

LE COMTE.

Sans doute il le mérite, et surtout maintenant qu'il est arrivé près de toi à un tel degré de faveur, que ta voix vient, à ma honte, de préférer son mérite au mien. Puisque j'avais demandé à servir dans cette charge près du prince mon seigneur, tu dois deviner, bon roi, tout ce que je souffre, et (si toutefois je puis le supporter) tout ce que je supporte, seulement parce que je suis en ta présence. Si le vieux Diègue Laïnez succombe déjà, accablé sous le poids des ans, pourra-t-il montrer dans sa caducité la force et la sagesse nécessaires? et quand il faudra enseigner au prince les exercices d'un habile chevalier dans les combats et dans les fêtes,

pourra-t-il lui donner l'exemple, comme je le fais chaque jour, de rompre une lance en éclats, de mettre un cheval hors d'haleine? Si je....

LE ROI.

Il suffit.

DIÈGUE.

Jamais, comte, tu ne fus si glorieux. Je suis vieux, je le confesse; tel est le pouvoir du temps. Mais dans la caducité, dans le sommeil, dans le délire, je puis encore enseigner ce que d'autres ignorent. Et s'il est vrai que l'on meurt comme on a vécu, à mon agonie je donnerai encore des exemples pour bien vivre, et du courage pour les imiter. Si dans les jambes, dans les bras, il ne me reste plus de force pour rompre une lance en éclats, pour mettre un cheval hors d'haleine, je ferai lire au prince une copie de l'histoire de mes exploits; il apprendra dans ce que je fus, s'il ne peut apprendre dans ce que je suis; et le monde et le roi pourront voir que nul homme sur la terre n'a mérité....

LE ROI.

Diègue Laïnez!

LE COMTE.

Moi, je l'ai mérité....

LE ROI.

Mes sujets!

LE COMTE.

....Aussi-bien que toi, et mieux.

LE ROI.

Comte!

DIÈGUE.

Tu te trompes, comte.

LE COMTE.

Je te dis....

LE ROI.

Je suis votre roi.

DIÈGUE.

Tu ne dis rien.

LE COMTE.

La main dira ce que la bouche avait tu.

(Il lui donne un soufflet.)

PÉRANZULES.

Arrête!

DIÈGUE.

Infortuné vieillard!

LE ROI.

A moi, gardes!

DIÈGUE, *à Arias.*

Laissez-moi.

LE ROI.

Arrêtez-le.

LE COMTE, *au roi.*

Ne t'emporte pas; contiens-toi, et préviens les mouvemens, grand roi; les troubles de ton palais ne s'étendront pas au royaume. Pardonne pour cette fois, s'ils t'ont manqué de respect, à ce bras, à cette épée, qui si souvent, si long-temps ont soutenu ta couronne, ont dirigé tes soldats, ont défendu tes frontières et vengé tes offenses. Considère qu'il

n'est pas bien qu'un roi prudent fasse arrêter un homme comme moi, le bras de sa force, la pensée de sa sagesse et la vie de son état.

(Il se dispose à sortir.)

LE ROI.

Holà!

PÉRANZULES et ARIAS.

Qu'ordonnez-vous, seigneur?

LE ROI.

Arrête, comte.

LE COMTE.

Pardonnez, sire.

(Il sort.)

LE ROI.

Attends, malheureux. Suivez-le.

ARIAS.

Grand Fernand, montrez à présent votre prudence.

DIÈGUE.

Appelez-le, appelez le comte, qu'il vienne remplir l'emploi de gouverneur de votre fils : c'est lui qui pourra l'honorer. Lorsque je reste sans honneur, il enlève, fier et hautain, la gloire qu'il m'a dérobée, ajoutée à celle qu'il a. Pour moi, si bronchant à chaque pas, accablé du poids d'un affront joint à celui de mes années, je puis encore le supporter, j'irai où je pleurerai mes peines jusqu'à ce que je venge mon outrage.

LE ROI.

Écoute, Diègue Laïnès.

DIÈGUE.

Un homme déshonoré ne peut supporter la présence de son roi.

LE ROI.

Écoute-moi.

DIEGUE.

Pardonnez, Ferdinand. Ah! sang glorieux qui fus jadis l'honneur de la Castille!

(Il sort.)

LE ROI.

J'en perds le sens.

ARIAS.

Il sort furieux.

LE ROI.

Il a raison. Que ferai-je? arrêterai-je le comte?

ARIAS.

Non, seigneur; il est puissant, arrogant, riche et téméraire, et tu aventurerais ton autorité sur tes états et tes sujets. D'ailleurs, en telles circonstances, si tu punis le coupable tu rends publique l'offense.

LE ROI.

Tu dis bien. Va, Péranzules, suis le comte; et toi, va parler à Diègue Laïnès. Dites-leur à tous les deux, dites-leur de ma part, que, puisque ce malheur est arrivé dans mon cabinet, que le secret est sûr, aucun des deux n'ait l'audace d'en parler; que, sous peine de ma disgrâce, je leur ordonne un silence éternel.

PÉRANZULES.

Une sage politique te dicte ce parti.

LE ROI.

Arias, dis à Diègue que je prends son honneur à mon compte, et qu'il revienne pour me parler; toi, dis au comte que je le demande, et que je lui assure le palais, et nous verrons s'il est quelques moyens humains qui puissent porter remède à ce malheur.

PÉRANZULES.

Nous allons t'obéir.

LE ROI.

Revenez sur-le-champ.

ARIAS, à Péranzules.

Diègue Laïnès est mon sang.

PÉRANZULES, à Arias.

Je suis le cousin du comte.

(Ils sortent.)

LE ROI.

Je suis un roi mal obéi; mais je punirai les rebelles.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Salle de la maison de Diègue Laïnès : des armes sont suspendues aux murs.

RODRIGUE; FERNAND DIAZ et BERMUDE LAYN le désarment.

RODRIGUE.

Mes frères, vous me comblez d'honneur.

BERMUDE.

Nous servons notre frère aîné.

RODRIGUE.

Vous me payez avec usure l'attachement que j'ai pour vous.

FERNAND.

A te dire la vérité, nous avons ressenti quelque envie en voyant les honneurs dont il a plu au roi de te combler : nous devons te l'avouer.

RODRIGUE.

Un temps, un temps viendra, mes amis, où le roi pourra, s'il plaît à Dieu, exercer sur vous la même générosité et vous accorder les mêmes faveurs que je lui dois : le roi, qui a bien voulu m'honorer ainsi, a de l'honneur pour en donner à tous.

Allez et suspendez avec respect, à ces nobles murailles, ces armes du roi qui sont à présent les miennes. Je promets de nouveau à son héroïque valeur de ne ceindre cette épée, que j'attache de ma main à ce mur, que quand j'aurai comme lui terrassé ses ennemis en cinq batailles rangées.

BERMUDE.

Et quand vas-tu en campagne, mon frère?

RODRIGUE.

Le moment favorable se présentera.

(Diègue entre; son bâton est brisé en deux.)

DIÈGUE.

Tu suspends à présent ton épée, Rodrigue?

FERNAND.

Mon père !

BERMUDE.

Seigneur !

RODRIGUE.

Qu'as-tu ?

DIÈGUE.

Ce que j'ai ! (*A part.*) Je n'ai plus d'honneur. (*Haut.*) Mes enfans...

RODRIGUE.

Parle, parle.

DIÈGUE.

Rien, rien : laissez-moi seul.

RODRIGUE, à part.

Qu'est-il arrivé ? Ce sont des peines d'honneur. Son bâton est brisé ; ses yeux semblent verser des larmes de sang...

DIÈGUE.

Sortez.

RODRIGUE.

Si tu me le permettais, je voudrais prendre une autre épée.

DIÈGUE.

Attendez hors de cette salle : sors comme tu es.

FERNAND et BERMUDE.

Mon père!

DIÈGUE, à part.

Mon malheur s'aggrave encore.

RODRIGUE.

Mon père chéri !

DIÈGUE, à part.

L'outrage que j'ai reçu en est un pour chacun de vous. (*Haut.*) Laissez-moi seul.

BERMUDE.

Il souffre une peine cruelle.

FERNAND.

Mon cœur en est déchiré.

DIÈGUE, à part.

Ce noble toit tombera s'il couvre quatre affronts. (*Haut.*) Ne voulez-vous pas sortir ?

RODRIGUE.

Pardonne.

DIÈGUE, à part.

A quel point suis-je abaissé !

RODRIGUE, à part.

Que me fait-il soupçonner ? J'entends déjà dans mon cœur l'honneur m'appeler aux armes.

(Il sort avec ses frères.)

DIÈGUE, seul.

Grand Dieu ! la peine, la mort, la rage, me dévorent. Loin de moi, bâton brisé, qui n'as pu soutenir mon offense ; non, pardonne, tu étais fait pour supporter le poids de l'âge et non celui d'un affront.

Je t'ai plutôt de l'obligation, puisqu'en te brisant tu m'as donné deux bâtons pour me venger d'un soufflet ; mais non, mon honneur ne peut se rétablir par des armes aussi légères. Je veux prendre cette épée, et m'appuyer sur un bâton d'acier plutôt que de combattre avec un glaive de bois. (*Il*

prend une des épées suspendues au mur.) Je ne me trompe pas, j'ai encore du courage pour ressentir mon injure; c'est sur toi, sur toi, vaillante épée, que doit se fonder mon honneur. Généreux acier! c'est toi qui fus vengeur dans la main de Mudarra, c'est toi qui étendis sa renommée d'un pôle à l'autre. Si jadis les blessures que tu fis vengèrent les meurtres commis sur les sept infans de Lara, tu pourras bien venger un seul outrage.

Est-ce là trembler ou brandir une épée! mon bras est encore puissant; glacé par l'âge, mon sang bouillonne encore réchauffé par le désespoir. Oui, je puis tenter.... Que dis-je, ô ciel! je me trompe. A chaque coup de fendant ou de revers, l'épée m'entraîne après elle; bien assurée dans ma main, elle est peu sûre sur mes pieds.

Déjà elle me semble trop lourde, déjà mes forces m'abandonnent, déjà je chancelle, déjà je crois sentir à la pointe tout le poids du pommeau. Que faire? Quelle confiance pourrait assurer mon espoir, quand une si grande vengeance n'a que d'aussi faibles moyens?

O misérable vieillesse! Je suis prêt à enfoncer cet acier dans mon sein. Temps barbare! qu'as-tu fait? Pardonne, vaillante épée, là tu demeureras nue, je ne te remettrai point dans le fourreau, non. Puisque ma vie a fini où mon déshonneur commence, en t'exposant à l'infamie, tu diras que cette infamie est la mienne (3).

Ma douleur me fait perdre le sens. Je veux appeler mes fils. Il est malheureux, sans doute, de se venger par d'autres mains; mais il serait plus con-

damnable encore de vivre sans être vengé. Je doute de leur valeur, j'hésite : leur courage ne m'est pas encore connu, et le mien n'existe plus. Mais comment...? Oui, c'est ce que je dois faire. (*Il appelle.*) Fernand Diaz!

(Fernand entre.)

FERNAND.

Qu'ordonnes-tu?

DIÈGUE.

Le jour disparaît à mes yeux, la force manque à mon âme....

FERNAND.

Qu'as-tu?

DIÈGUE.

Ah! mon fils, mon fils! donne-moi ta main; je sens des angoisses mortelles.

(Il prend la main de son fils et la serre.)

FERNAND.

Mon père! mon père! tu me tues! Lâche-moi, je t'en supplie! au nom de Dieu, lâche-moi!

DIÈGUE.

Qu'est-ce? tu te troubles, tu pleures! Va, tu n'es qu'une femme.

FERNAND.

Seigneur....

DIÈGUE.

Va-t'en, va-t'en. Et c'est moi qui t'ai donné l'être! non, cela n'est pas possible. Sors d'ici.

FERNAND.

Étrange fureur!

(Il sort.)

DIÈGUE.

Si tous mes fils sont ainsi, quelle espérance me reste-t-il? Bermude Laïn!

(Bermude entre.)

BERMUDE.

Seigneur?

DIÈGUE.

Je sens une faiblesse, un évanouissement. Mon fils, donne, donne-moi la main.

BERMUDE, lui donnant la main.

La voilà. Ah! mon père, que fais-tu? laisse-moi! arrête! c'est assez! tu me serres des deux mains!

DIÈGUE.

Infâme, mes mains affaiblies sont donc les griffes du lion? et le fussent-elles, devais-tu donc te plaindre ainsi? Et tu es un homme! non. Va-t'en, déshonneur de mon sang.

BERMUDE.

Je suis atterré.

(Il sort.)

DIÈGUE.

Quelle peine! quel malheur! Sur quelle base est appuyée la noblesse de cette race, dont le sang coula dans les veines de tant de rois! Rodrigue!

(Rodrigue entre.)

RODRIGUE.

Mon père, mon seigneur, peux-tu m'offenser ainsi? Si tu m'engendras le premier, pourquoi suis-je le dernier appelé?

DIÈGUE.

Ah! mon fils, je me meurs!

RODRIGUE.

Qu'éprouves-tu ?

DIÈGUE.

C'est une peine, une douleur ; c'est une rage.

(Il lui prend la main.)

RODRIGUE

Mon père, lâchez donc ma main ; lâchez ma main, à la male heure. Lâchez ; si vous n'étiez mon père, je vous donnerais un soufflet.

DIÈGUE.

Ce ne serait plus le premier.

RODRIGUE.

Que dis-tu ?

DIÈGUE.

Fils de mon âme, j'adore ce beau courroux. Cette colère me plaît ; je bénis cette fureur. Le sang prompt à s'enflammer qui bouillonne dans tes veines, et qui brille dans tes regards, est celui que m'a transmis la maison de Castille ; c'est le sang que tu tiens par moi de Laïn Calvo et de Nugne, le sang que vient d'insulter, en me frappant la figure, le comte d'Orgaz, ce comte qu'on nomme le Glorieux. Viens dans mes bras, mon Rodrigue, anime mon espérance, et va laver dans le sang la tache de mon honneur ; lui seul peut l'effacer. Si j'appelai tes deux frères avant de te commander de courir à la vengeance, c'est que je t'aime le mieux ; et j'aurais voulu que les autres pussent venger mon affront, pour qu'en toi reposât l'espérance de ma race. Mais je les ai vus, à l'épreuve, si dépourvus d'énergie,

que leur indigne conduite augmente encore mes affronts et redouble ma douleur.

Toi seul dois rendre, Rodrigue, l'honneur à ces cheveux blancs. Ton adversaire est puissant; au palais, dans les batailles, son conseil est le premier et sa lance la meilleure. Mais j'ai connu ton courage, et ton cœur voit à la fois, là l'épée, et là l'offense (4). Je ne puis t'en dire plus, déjà la force me manque; je vais pleurer mon outrage, et toi tu vas le venger.

(Il sort.)

RODRIGUE, seul.

Interdit par la peine, ô fortune! ce que je vois peut-il être vrai? Ce changement, qui te convient si bien, puisqu'il détruit mon bonheur, j'ai peine encore à le croire. Ta barbarie a-t-elle pu permettre (ô douleur!) que mon père fût l'offensé, et l'offenseur le père de Chimène?

Que deviendrai-je? sort cruel! c'est lui qui m'a donné la vie! Que ferai-je? doute affreux! c'est elle pour qui je vis! Moi qui voulais, heureux de ton affection, unir mon sang avec le tien, je dois verser ce sang qui t'a donné l'être; je dois, peine déchirante! je dois tuer le père de Chimène.

Mais ce doute seul offense l'honneur sacré qui fait ma renommée. Je dois secouer le joug de l'amour, et, la tête haute, libre de chaînes, remplir tous mes devoirs. Puisque mon père a été l'offensé, peu m'importe (amère souffrance!) que l'offenseur soit père de Chimène.

Qui me retient! N'ai-je pas plus de valeur que d'années? C'est assez pour venger mon père et frap-

per le comte. Que m'importe le parti puissant de mon redoutable adversaire? que m'importe que dans les montagnes, il ait mille amis asturiens? que m'importe qu'au conseil du roi de Léon, Ferdinand, son vote soit le premier; que sur le champ de bataille sa lance soit la meilleure? Tout est peu, tout est moins que rien lorsqu'il s'agit d'un affront, du premier qu'ait essuyé le lignage de Laïn Calvo. Qu'importe que ce soit pour la première fois que j'éprouve la valeur de mon bras? Que la terre me donne champ, le ciel me donnera fortune. Je prendrai cette vieille épée de Mudarra le castillan. Elle est émoussée et rouillée depuis la mort de son bon maître; mais, si je lui manque de respect, je veux qu'elle pardonne ma hardiesse au trouble d'un homme offensé.

Imagine, vaillante épée, qu'un autre Mudarra t'a ceinte, et qu'il combat avec mon bras en faveur de son honneur maltraité. Tu t'indigneras peut-être d'être tombée en mes mains; mais tu ne me reprocheras jamais d'avoir fait un pas en arrière. Tu me verras au champ d'honneur aussi ferme que ton acier. Oui, je le sens, ton nouveau maître est aussi bon que le premier; et si pourtant j'étais vaincu, alors, pour mieux cacher ta honte, je t'enfoncerais dans mon sein.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Place devant la façade du palais.

L'INFANTE, CHIMÈNE à un balcon.

L'INFANTE.

Quelle joie la fête de Rodrigue répand dans toute la cité !

CHIMÈNE.

Oui ; le soleil lui-même semble briller d'un plus grand éclat.

L'INFANTE.

Ce sera un vaillant chevalier, hardi, superbe et galant.

CHIMÈNE.

La beauté et la fierté brillent à la fois en lui.

L'INFANTE.

Avec quelle force, quelle grâce, s'affermissant sur ses étriers, il a rompu cette lance ! As-tu remarqué comme il a piqué son cheval à propos lorsqu'il nous a saluées ?

CHIMÈNE.

De quoi t'étonnes-tu ? Il avait pour le piquer les éperons que tu lui a chaussés.

L'INFANTE.

Arrête, Chimène ; tu me ferais soupçonner que ce n'est pas seulement le cheval que ces éperons ont piqué.

(Le comte d'Orgaz entre avec Péranzules et une suite.)

LE COMTE.

J'avoue que ce fut une folie ; mais il ne me plaît pas de la réparer.

PÉRANZULES.

Le roi voudrait y remédier par sa prudence.

LE COMTE.

Que peut-il faire ?

PÉRANZULES.

Écoute, sois calme, et parlons tranquillement.

CHIMÈNE, à l'infante.

Mon père arrive à la porte du palais, princesse ; il paraît un peu ému.

L'INFANTE, à Chimène.

Il est bien accompagné.

PÉRANZULES.

Ton caractère est étrange.

LE COMTE.

C'est celui d'un homme d'honneur.

PÉRANZULES.

Il va te conduire à ta perte.

LE COMTE.

A ma perte ! non : car les hommes comme moi ne se perdent pas aisément ; et la Castille périrait toute entière avant moi.

PÉRANZULES.

Mais n'est-il pas raisonnable que tu donnes....

LE COMTE.

Une satisfaction? Je n'en reçois ni n'en donne.

PÉRANZULES.

Pourquoi non? L'honneur le défend-il?

LE COMTE.

Et celui qui la reçoit et celui qui la donne s'en trouvent mal tous les deux; celui-ci perd son honneur, et l'autre ne gagne rien. Remettre les offenses au jugement de l'épée, c'est ce qui vaut le mieux.

PÉRANZULES.

N'est-il pas d'autres moyens?

LE COMTE.

Ils ne me conviennent pas. En donnant satisfaction ne faut-il pas que je dise, que je n'étais pas à moi quand je fis cette imprudence, soit que j'eusse excès de vin ou bien défaut de raison?

PÉRANZULES.

Sans doute.

LE COMTE.

N'est-ce pas une folie de croire que je pourrais raccommoder son honneur avec un morceau du mien? Et l'affaire terminée, nous resterons tous les deux, lui son honneur rapiécé, et moi mon honneur déchiré; et pour lui ce sera pire de porter pièce d'une autre couleur : lorsqu'on raccommode ce vêtement, ce doit être du même drap. Il ne pourrait être satisfait ainsi. Si je lui ai fait monter le sang au visage, qu'il vienne en tirer de mon cœur; j'ai des armes, de la force, et je saurai me défendre.

PÉRANZULES.

Ce sentiment est cruel.

LE COMTE.

Ce sentiment est honorable. Un homme brave et vertueux doit toujours tâcher de bien faire; mais s'il tombe dans une erreur, il faut qu'il la soutienne et non qu'il la répare.

PÉRANZULES.

Songe bien à ce que tu fais. Ses fils....

LE COMTE.

Tais-toi, mon cher; que peuvent contre moi un vieillard et trois enfans?

(Il sort avec Péranzules et sa suite.)

CHIMÈNE.

Mon père paraît en colère.

L'INFANTE.

Ne t'afflige pas; ils s'occupent sans doute des affaires de l'État. Rodrigue vient.

CHIMÈNE.

Sa figure aussi indique de l'agitation.

(Rodrigue entre.)

RODRIGUE, à part.

Toute offense est accablante pour un homme d'honneur. Que vois-je? C'est elle, c'est mon bien.

L'INFANTE.

Rodrigue, tu parais bien un brave chevalier.

RODRIGUE, à part.

Ah! seul bonheur de mon âme!

L'INFANTE.

Comme l'épée te sied bien sur cette parure de soie et d'acier !

RODRIGUE, à l'infante.

Une telle grâce.....

CHIMÈNE, à part.

Il ressent quelque peine ; quelle en serait la cause ?

RODRIGUE, à part

Et je dois verser le sang de celle que j'adore! (5) (*Haut.*) Ah ! Chimène !

CHIMÈNE.

Ou c'est une illusion fâcheuse, ou ton cœur est troublé.

RODRIGUE.

Sans doute. Toutes les deux vous causez mon embarras. Je n'ai pu conserver mon sang-froid en voyant en toi, Chimène, la beauté suivie de l'amour; en toi, princesse, la beauté accompagnée du respect.

CHIMÈNE.

Tu dis bien, et tu eusses mieux dit encore, si tu n'eusses pas égalé ma beauté à celle de l'Infante.

L'INFANTE, à part.

Je changerais volontiers son respect contre son amour. (*Haut.*) Il eût encore mieux fait de ne point parler de moi. Ta beauté seule l'aurait touché, et tu n'aurais pas eu la peine de me voir mise à côté de toi.

CHIMÈNE.

J'ai été seulement fâchée d'entendre qu'il admirait de beaux yeux; j'aimerais qu'il préférât mon amour à mes attraits.

RODRIGUE, à part.

O rigueur de mon cruel destin! (*Haut.*) Tes bontés augmentent mes tourmens.

L'INFANTE.

Rodrigue?

CHIMÈNE.

Quel est le sujet de ta peine?

RODRIGUE.

Madame.... (*A part.*) Et je dois verser le sang de celle que j'adore!... Je vois le comte Glorieux; comment, ayant toute mon âme occupée à la regarder, pourrai-je mettre l'épée à la main?

(Le comte entre avec Péranzules et sa suite.)

PÉRANZULES.

N'en fais pas davantage, et que ta maison soit quelques jours ta prison.

RODRIGUE, à part.

Ici l'amour m'enflamme; ici l'affront glace mon cœur.

LE COMTE, à Péranzules.

Si c'est chez moi que je dois rester en prison, je suis chez moi partout où il me plaît d'aller.

CHIMÈNE.

Que peut-il avoir? Tantôt il rougit comme le feu, tantôt il pâlit et frissonne.

L'INFANTE.

Il regarde le comte, il est tremblant et sans couleur. Qu'est-il donc arrivé?

RODRIGUE, à part.

Si je suis encore ce que je fus, pourquoi hésité-je?

CHIMÈNE.

Que regarde-t-il? Je suis au supplice.

RODRIGUE, à part.

J'ai peine à me résoudre.

CHIMÈNE.

Que je suis malheureuse!

RODRIGUE, à part.

Et il faut que je verse le sang de celle que j'adore! Ah! Chimène! pourquoi différer? Terrible amour!... Eh quoi, je doute encore? Honneur, qu'est ceci? ai-je donc mis dans des balances mon honneur et mon amour? (*Diègue et Arias paraissent au fond du théâtre.*) Mais je vois mon père; rien n'arrêtera la fureur de ma vengeance, le poids de l'affront qu'il a reçu a fait pencher la balance. Quel lâche courage est le mien! J'ai dû, pour me résoudre, voir encore sur sa figure les marques du soufflet qu'il a reçu!

DIÈGUE, à part.

Quels ennuis! Il doit douter, il doit craindre. Qu'attend-il? Ne voit-il pas dans mes yeux mon impatience?

ARIAS, à Diègue.

Qu'est donc ceci, Diègue Laïnès?

DIÈGUE.

Je ne puis te le dire.

PÉRANZULES, au comte.

Nous pouvons passer par-ici ; là la place est occupée.

LE COMTE.

Jamais je n'ai su dévier de mes opinions ni de mon chemin.

RODRIGUE, à part.

Pardonne, beauté céleste! je vais tuer ou mourir. (*Haut.*) Comte!

LE COMTE.

Qui est-ce?

RODRIGUE.

A deux pas d'ici je te dirai qui je suis.

CHIMÈNE.

Qu'entends-je? Je me meurs.

LE COMTE.

Que me veux-tu?

RODRIGUE.

Te parler. Ce vieillard qui nous regarde, le connais-tu?

LE COMTE.

Je le connais. Pourquoi le demandes-tu?

RODRIGUE.

Pourquoi? Parlons bas, écoute.

LE COMTE.

Dis.

RODRIGUE.

Sais-tu qu'il fut l'honneur et le courage même ?

LE COMTE.

Il le fut.

RODRIGUE.

Et que le sang qui brille dans mes yeux, que mon sang est le sien ? Le sais-tu ?

LE COMTE.

Eh ! tranchons de vains discours ; que m'importe de le savoir ?

RODRIGUE.

Si nous nous éloignons d'ici, tu sauras combien il t'importe.

LE COMTE.

Tais-toi donc, enfant; est-il possible? Va, va, chevalier de recrue, va et apprends d'abord à combattre, à vaincre ; et tu pourras ensuite obtenir l'honneur d'être vaincu par moi, sans que j'aie à rougir d'avoir tué un être aussi faible. Oublie pour le moment ton outrage ; car celui qui a encore le lait sur les lèvres, n'est pas heureux à se venger avec du sang.

RODRIGUE.

Oui, je dois apprendre à combattre; mais je veux commencer par toi. Tu verras si je sais vaincre, tu verras si je sais tuer ; mon épée encore novice, conduite par un bras puissant, t'enseignera qu'un cœur généreux est le meilleur maître de cet art; et je serai satisfait en mêlant, pour venger mon injure, au lait que j'ai sur les lèvres, le sang qui coulera de tes veines.

PÉRANZULES.

Comte!

ARIAS.

Rodrigue!

CHIMÈNE.

Je meurs de douleur.

DIÈGUE.

Mon cœur brûle de colère.

RODRIGUE.

Le voisinage de ce palais est un asile sacré pour toi.....

CHIMÈNE.

Quoi seigneur! contre mon père?

RODRIGUE.

..... Aussi je ne te punis pas tout à l'heure.

CHIMÈNE.

Écoute, Rodrigue.

RODRIGUE.

Pardonnez, madame; je suis le fils de mon honneur. Suis-moi, comte.

LE COMTE.

Faible enfant, avec ta présomption de géant, je t'avertis que je t'écraserai si je te trouve sur mes pas. Crois-moi, va-t'en en paix; va-t'en, si tu ne veux que, comme en certaine occasion je donnai un soufflet à ton père, je te donne à toi cent coups de pied.

RODRIGUE.

C'est aussi trop d'insolence.

(Il met l'épée à la main.)

CHIMÈNE.

Quelle douleur!

DIÈGUE.

Mon fils! les longs discours émoussent le tranchant de l'épée.

(Rodrigue et le comte se battent.)

CHIMÈNE.

Arrête, arrête, Rodrigue!

L'INFANTE.

Cruel événement!

DIÈGUE.

Mon fils, mon fils! que ma voix te porte mon affront!

(Ils sortent en se battant.)

LE COMTE, derrière la scène.

Je suis mort.

CHIMÈNE.

Mon père! malheureuse!

PÉRANZULES, derrière la scène.

Tuez-le! tuez-le! qu'il meure!

L'INFANTE.

Que fais-tu, Chimène?

CHIMÈNE.

Je vole au secours de mon père.... Mon père!

(Elle sort.)

DIÈGUE.

Mon fils!

L'INFANTE.

O ciel!

(Rodrigue entre poursuivi par la suite du comte.)

RODRIGUE.

Si je meurs, ce sera en vendant cher ma vie.

L'INFANTE.

Que vois-je?

UN HOMME de la suite du comte.

Qu'il meure! Il a tué le comte.

UN AUTRE.

Arrêtez-le.

L'INFANTE.

Arrêtez! que faites-vous? Ne tentez ni de le frapper ni de le prendre; songez que je vous le défends : j'estime beaucoup Rodrigue, et il a dû obéir à l'honneur.

(Les serviteurs du comte s'arrêtent.)

RODRIGUE.

Je te rends grâce du fond de l'âme, Infante, de cette faveur; mais c'est employer trop de pouvoir pour une chose aussi peu importante, que d'user de ton autorité où suffisait bien mon épée. C'est à moi que tu devais ordonner de ne pas les punir, et pour t'obéir je leur laisse la vie. Quand tu voudras m'honorer de ta protection, arrête avec tes prières le vent rapide ou la mer furieuse; pour combattre le soleil, oppose-lui ta beauté; mais, quant à ceux-ci, j'ai dans mon bras espagnol assez de force pour les arrêter; et il en viendra moins pour m'attaquer que je n'en ferai tomber à mes pieds.

L'INFANTE.

Le trouble s'étend partout. Je te recommande à

Dieu, Rodrigue ; et si mes forces et mes prières sont suffisantes pour arrêter le vent, la mer, le soleil, sois sûr que je les emploîrai pour toi.

RODRIGUE.

Je baise tes belles mains. Suivez-moi si vous l'osez.

(Il sort en faisant front.)

UN DES SERVITEURS DU COMTE.

Va-t'en tout seul aux enfers.

UN AUTRE.

Que le diable te suive !

L'INFANTE.

O le vaillant Castillan !

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Salle du palais.

LE ROI, Suite.

LE ROI.

Quel bruit, quels cris, quels gémissemens, qui, s'élevant jusqu'aux nues, troublent le repos de mon palais, et le respect qu'on me doit. (*Arias entre.*) Arias Gonzalve, qu'est-ce ceci?

ARIAS.

Un grand malheur est arrivé, et la ville se perd si ta sagesse n'y porte remède.

(Péranzules entre.)

LE ROI.

Qu'est-il arrivé?

PÉRANZULES.

Un malheureux....

LE ROI.

Péranzules!

PÉRANZULES.

..... Un enfant a tué le comte d'Orgaz.

LE ROI.

Dieu me soit en aide! c'est Rodrigue!

PÉRANZULES.

C'est lui! et la confiance qu'il a dans ta faveur put seule animer son audace.

LE ROI.

Je savais l'affront, et j'ai sur-le-champ prévu la vengeance. Mais je dois faire un exemple. Est-il arrêté?

PÉRANZULES.

Non, seigneur.

ARIAS.

Rodrigue a de la valeur. Il ne s'est point laissé prendre; il s'est retiré l'épée à la main, et, dans sa marche mesurée, il ressemblait à Roland le Français ou au Troyen Hector.

(Chimène entre par une porte avec un mouchoir ensanglanté, Diègue entre par une autre avec la joue teinte de sang.)

CHIMÈNE.

Justice, justice! je demande justice.

DIÈGUE.

Ma vengeance a été juste.

CHIMÈNE.

Roi, je suis venue me prosterner devant toi.

DIEGUE.

Roi, j'ai accouru pour me jeter à tes pieds.

LE ROI.

Que j'ai de raisons de m'affliger! quel malheureux événement!

CHIMÈNE.

Sire, on a tué mon père.

DIÈGUE.

Sire, mon fils l'a tué pour suivre son devoir, et sans haine ni méchanceté.

CHIMÈNE.

Ce fut un crime.

DIÈGUE.

Il y a vengeance chez les hommes.

CHIMÈNE.

Il y a justice chez les rois. Vois, seigneur, ce sang illustre...

DIÈGUE.

Si ce sang n'avait été versé, le mien eût été déshonoré.

CHIMÈNE.

Seigneur, j'ai perdu mon père.

DIÈGUE.

Seigneur, j'ai recouvré mon honneur.

CHIMÈNE.

Ce fut le plus loyal de vos vassaux.

DIÈGUE.

Le ciel sait quel fut le meilleur; mais je ne veux point vous affliger davantage; vous êtes femme, parlez.

CHIMÈNE.

Ce sang seul saura vous dire ce que je ne puis exprimer; c'est par lui que je vous demanderai justice. Je ne puis qu'y mêler mes larmes. Je vis de mes propres yeux l'acier étincelant rougi de ce sang noble. J'arrivai presque sans vie près de mon

père expiré; il me parla par sa blessure. La mort cruelle avait arrêté ses paroles; mais son sang a écrit ici mon devoir. (*Elle se met à genoux.*) Je veux offrir à tes yeux ces ordres qui vivent dans mon âme, et qui font couler des miens des larmes qui doivent frapper comme l'acier; et, dût l'état perdre ses plus précieux appuis, il me faut une tête pour chacune des gouttes de ce sang.

LE ROI.

Levez-vous.

DIÈGUE.

Je vis, seigneur, que l'épée de mon Rodrigue allait chercher mon honneur dans le sein de mon adversaire.... J'approchai; il était sans vie; et, le cœur plein de mon affront, je portai la main à sa blessure. Je lavai avec le sang le lieu où était la tache de mon honneur, parce que le sang seul lave de telles taches. Toi, seigneur, témoin de mon outrage, vois comment on punit un soufflet. Je n'eusse pas été content, si tu ne voyais la vengeance au lieu même où tu vis l'affront. Si cette action est criminelle, à toi appartient la justice comme la vengeance m'appartint. Sois juste. Punis-moi, grand roi, car il est de ton devoir de châtier sur la tête les délits que commet le bras. Rodrigue ne fut que mon bras; c'est moi qui suis le meurtrier, qui me suis servi de sa main, n'en ayant plus pour me venger. Que ma tête abattue satisfasse Chimène; mon sang, lavé de son injure, coulera du moins dans toute sa pureté.

LE ROI, à Diègue.

Lève-toi. (*A Chimène.*) Calme-toi, Chimène.

CHIMÈNE.

Ma douleur s'accroît encore.

(L'infante et le prince entrent avec une suite.)

L'INFANTE.

Approche, mon frère, et protége ton gouverneur.

LE PRINCE.

Je le ferai.

LE ROI.

Infante, consolez Chimène. Et vous, Diègue, vous êtes prisonnier.

LE PRINCE.

Si mon père veut que ce soit ainsi, nous le serons tous les deux. Je ne le quitte pas. Que votre majesté indique la forteresse.... Mais non, elle aura plus de pitié de ces cheveux blancs.

DIÈGUE, au prince.

Je suis aux pieds de votre altesse.

LE ROI.

Je dois le punir. Ce fut un grand délit.

LE PRINCE.

Seigneur, l'honneur l'exigeait, et c'est moi qui prie pour lui.

LE ROI.

Devant mon palais tuer le comte! C'est presque une trahison.

L'INFANTE.

Le comte chercha l'occasion.

CHIMÈNE.

Rodrigue devait l'éviter.

LE PRINCE.

Puisque tu me l'as donné pour gouverneur, accorde ta faveur à Diègue. Pour occuper cette charge il faut être homme d'honneur. Il ferait beau voir que, moi vivant, mon gouverneur allât en prison.

PÉRANZULES.

Le comte était mon parent, et je suis gouverneur de vos frères.

LE PRINCE.

Qu'importe?

LE ROI.

Il suffit.

LE PRINCE.

Les frères cadets d'un roi ne sont que ses premiers sujets, et l'on voudrait égaler les miens au prince héréditaire!

PÉRANZULES.

Ordonne qu'on arrête Diègue.

LE PRINCE.

Si je ne le veux pas, le roi ne le fera pas.

LE ROI, au prince.

Don Sanche!

CHIMÈNE.

Le cœur me manque.

ARIAS, à part.

Cette fierté est admirable.

LE PRINCE.

La Castille périra avant qu'il soit arrêté.

LE ROI.

Eh bien, prince, c'est vous-même que je charge de l'arrêter.

DIÈGUE.

Pouvais-je espérer un plus grand bien ?

LE PRINCE.

Soit. Il restera sous ma garde, et c'est moi qui serai son geôlier. En attendant, Chimène peut continuer à réclamer justice.

CHIMÈNE.

Plus le meurtrier est protégé, plus je le poursuivrai avec ardeur.

LE PRINCE.

Diègue viendra avec moi.

LE ROI.

J'y consens.

CHIMÈNE, *à part.*

Ah ! Rodrigue, tu m'y as forcée, mais j'obtiendrai vengeance !

L'INFANTE, *à part.*

J'espère que je pourrai le protéger d'autant plus que tu le poursuivras plus vivement.

LE PRINCE, *à Diègue.*

Je suis ton prince et ton gardien ; sois tranquille.

DIÈGUE.

Agréez ma reconnaissance.

(Il sort avec le prince.)

(Un page entre.)

LE PAGE, à l'infante.

La reine veut aller à sa maison de plaisance; elle te fait appeler.

L'INFANTE.

Je m'y rends. Quelle sera la cause de ce départ?

(Elle sort.)

LE ROI.

Toi, Chimène, tu peux mettre ton espérance dans ma sévérité.

CHIMÈNE.

Fais seulement justice.

LE ROI.

Prends courage.

CHIMÈNE, à part.

Rodrigue, tu causes ma mort!

(Ils sortent tous.)

SCÈNE II.

Maison de Chimène.

RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Qu'as-tu fait, Rodrigue?

RODRIGUE.

Elvire, une malheureuse journée; mais songe à mon infortune, songe à notre ancienne amitié.

ELVIRE.

N'as-tu pas tué le comte ?

RODRIGUE.

Il est vrai. Il l'a fallu pour mon honneur.

ELVIRE.

Eh quoi ! la maison du mort fut-elle jamais l'asile du meurtrier ?

RODRIGUE.

Jamais de celui qui voulut conserver sa vie ; mais moi je cherche la mort.

ELVIRE.

Que veux-tu dire ?

RODRIGUE.

Chimène est offensée ; déchiré jusqu'au fond du cœur par ses chagrins, je viens pour satisfaire à la justice et mourir de ses mains, puisqu'aussi-bien je suis mort dans son amour.

ELVIRE.

Que dis-tu ? Abandonne ce projet ; nous sommes près du palais, et elle viendra bien accompagnée.

RODRIGUE.

Que m'importe ? C'est aux yeux de tous que je veux lui présenter ma tête.

ELVIRE.

Quelle étrange idée ! N'y pense plus. Ce serait folie et non pas courage.

RODRIGUE.

Que veux-tu que je fasse ?

ELVIRE.

Qu'entends-je? O ciel! Elle revient! quelle crainte! Oui, c'est elle. Dieu m'assite! nous sommes perdus tous deux! Couvre-toi de cette portière à l'entrée du cabinet.

RODRIGUE.

Tu es charmante.

(Il se cache.)

ELVIRE.

Une aventure si extraordinaire promet une singulière fin.

(Chimène entre accompagnée de Péranzules; suite.)

CHIMÈNE.

Mon oncle, laissez-moi mourir.

PÉRANZULES.

Je suis au désespoir. Pauvre comte!

CHIMÈNE.

Et laissez-moi seule dans un lieu tel que mes plaintes même ne puissent en sortir. (*Péranzules sort avec la suite.*) Elvire, c'est avec toi seule que je veux me reposer un peu. (*Elle s'assied.*) Je sens mon mal dans toute mon âme. Rodrigue a tué mon père?

RODRIGUE, à part.

Je m'égare.

CHIMÈNE.

Que ne dois-je pas souffrir en voyant....

ELVIRE.

Achève.

CHIMÈNE.

Que la moitié de ma vie a tué l'autre moitié.

ELVIRE.

Ne peux-tu te consoler?

CHIMÈNE.

Comment me consolerai-je? Si je venge la moitié de ma vie, je perds celle qui me reste.

ELVIRE.

Tu aimes encore Rodrigue? Songe qu'il tua ton père.

CHIMÈNE.

Oui; et dans les fers où je le ferai plonger, il sera mon ennemi adoré.

ELVIRE.

Tu le poursuivras?

CHIMÈNE.

Sans doute. La mémoire de mon père l'ordonne à ma piété; et ainsi je pleure, cherchant en vain à réparer la perte que j'ai faite pour jamais, en perdant encore ce que j'adore.

ELVIRE.

Comment feras-tu pour réunir ta piété envers la victime, et ton amour pour le meurtrier?

CHIMÈNE.

J'ai du courage. Dussé-je mourir moi-même en le frappant, je le poursuivrai jusqu'à ce que je sois vengée.

(Rodrigue paraît et tombe aux genoux de Chimène.)

RODRIGUE.

Il vaut mieux que mon amour constant se rende

à toi, et que tu aies la satisfaction de me tuer sans la peine de me poursuivre.

CHIMÈNE.

Qu'as-tu osé? qu'as-tu fait? Est-ce une ombre, une vision?

RODRIGUE.

Perce ce cœur qui toujours fut plein de ton image.

CHIMÈNE.

Jésus! Rodrigue, Rodrigue en ma maison!

RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

RODRIGUE.

Lorsque tu m'auras écouté, tu me répondras avec ce fer. (*Il lui offre son poignard.*) Ton père, le comte Glorieux, qui avait tant de raison de l'être, porta sur les cheveux blancs de mon père une main injuste et téméraire. Et quoique je me visse sans honneur, mon affection dans cette catastrophe inattendue, agissait avec tant de force, que l'amour fit un instant hésiter ma vengeance. Dans ce malheur, mon injure et tes attraits luttaient ensemble dans mon cœur, et tu aurais vaincu, Chimène, si je n'avais dû penser que tu abhorrerais, devenu infâme, celui qui n'avait su te plaire que parce qu'il avait de l'honneur. C'est avec cette pensée, sans doute digne de toi, que je plongeai mon fer sanglant dans le sein de ton père; ainsi j'ai recou-

vré ma gloire : et maintenant, esclave de l'amour, je suis venu pour que tu n'appelles pas cruauté ce qui a été un devoir pour moi, pour qu'à tes yeux mon changement soit excusé par mes peines, pour que tu prennes vengeance si la vengeance te plaît. Saisis ce fer; et pour montrer une valeur égale à la mienne, fais maintenant pour ton père ce que j'ai fait pour le mien.

CHIMÈNE.

Rodrigue, Rodrigue! ah, malheureuse! Je l'avoue, malgré la douleur qui me déchire, lorsque tu vengeas ton père, tu te conduisis en chevalier. Je ne t'accuse point de ce que je suis infortunée, et je dois me dévouer moi-même à la mort que je ne te donne pas. Mais je te reproche de m'offenser en te présentant à mes yeux alors que mon sang fume encore sur tes mains et sur ton épée. Tu ne t'es point rendu à mon amour; tu as voulu me braver, trop sûr que je t'adorais pour croire que je t'abhorre. Mais va-t'en, va-t'en, Rodrigue. La manière dont je te poursuivrai disculpera mon honneur du crime de te chérir. Il eût été juste que, sans t'entendre, je t'eusse fait donner la mort; mais je suis ton ennemie pour te poursuivre, et non pas pour te tuer. Pars, et, en sortant, prends garde à n'être pas vu, pour ne pas ôter encore l'honneur à celle à qui tu as ôté la vie.

RODRIGUE.

Remplis mes justes désirs : frappe.

CHIMÈNE.

Laisse-moi.

RODRIGUE.

Écoute. Songe qu'en me laissant vivre, tu te venges plus cruellement qu'en me donnant la mort.

CHIMÈNE.

C'est pour cela que je ne veux pas que tu meures.

RODRIGUE.

Cruelle ! Ainsi tu m'abhorres ?

CHIMÈNE.

Je ne le puis, mon destin m'entraîne.

RODRIGUE.

Quels sont tes projets contre moi ?

CHIMÈNE.

Quoique femme, pour ma gloire, ma vengeance fera tout ce qu'elle pourra, mais je désirerai qu'elle soit impuissante.

RODRIGUE.

Ah ! Chimène, qui l'eût dit ?...

CHIMÈNE.

Ah ! Rodrigue, qui l'eût cru ?...

RODRIGUE.

Que mon bonheur s'achevât.

CHIMÈNE.

Que ma félicité s'évanouît. Mais, ô ciel ! je crains qu'on ne te voie sortir.

(Elle pleure.)

RODRIGUE.

Que vois-je ?

CHIMÈNE.

Pars, et laisse-moi pleurer.

RODRIGUE.

Je te laisse, je vais mourir.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Lieu désert près de Burgos.

DIÈGUE seul.

Moins d'anxiété tourmente la jeune brebis qui bêle éloignée du troupeau, moins de fureur agite la lionne qui rugit séparée de ses petits, que mon cœur n'en ressent de l'absence de mon bien-aimé Rodrigue. Errant dans les ténèbres de la nuit profonde, je cours, et je n'embrasse que des ombres vaines. Je lui ai indiqué cependant avec soin ce lieu pour qu'il s'y rendît. M'aurait-il désobéi pour la première fois; non, cela ne peut-être.... Mille douleurs me déchirent.... Sans doute quelque obstacle imprévu l'aura forcé de se détourner.... Quel sang glacé pèse sur mon cœur!... Serait-il prisonnier ou blessé? serait-il mort? O ciel! que de malheurs prévoit ma tendresse!... Qu'entends-je? est-ce lui?... non, tant de bonheur n'est pas fait pour moi. Sans doute, ce sont les échos qui répondent à ma tristesse en répétant les accens de ma douleur. Mais non, c'est bien le galop d'un cheval qui retentit sur les cailloux de cette plaine aride. C'est lui, il met pied à terre. Quel bonheur! Mon fils!

(Rodrigue entre.)

RODRIGUE.

Mon père !

DIÈGUE.

Est-il vrai que je me retrouve dans tes bras, mon fils? Je reprends courage pour te louer. Comment as-tu si long-temps attendu? Déjà mes désirs impatiens t'accusaient ; mais je t'embrasse, qu'importe la cause de ton retard ? Tu es bravement entré dans la carrière ; tu as bien fait, tu as bien imité mon ancienne valeur ; tu m'as bien payé l'être que tu me devais. Touche ces cheveux blancs auxquels tu as rendu l'honneur ! Approche tes tendres lèvres de cette joue dont tu as effacé la tache de mon opprobre. Mon âme s'humilie avec orgueil devant ta valeur ; tu es le conservateur de la noblesse de ce sang qui honora tant de rois de Castille.

RODRIGUE.

Donne-moi ta main à baiser, et relève la tête. C'est à toi que, s'il est en moi quelque force et quelque valeur, on doit en rapporter la gloire.

DIÈGUE.

Ce serait à moi à baiser tes mains. Si mon amour te donna l'existence, ta valeur seule m'a rendu la mienne. Mais changeons de discours ; de plus grands intérêts t'appellent. Mon fils, j'ai déjà réuni du monde, va sur le champ de bataille exercer ta valeur avec cinq cents nobles, nos parens, qui tous brûlent du désir de te plaire. Va, l'honneur et la prudence t'en font une loi ; va où ils t'attendent montés sur des coursiers généreux. Tu trouveras

une bonne occasion d'employer leur courage. D'orgueilleux Mores des frontières dévastent les terres, enlèvent les sujets du roi; hier des espions vigilans ont porté ces tristes nouvelles aux conseils de guerre et d'état. Nos ennemis ont ravagé les fertiles campagnes de Burgos, et, traversant les montagnes d'Oca, ils se sont portés sur Nagera, Logrogno et Bilforado avec plus de bonheur que de prudence, emmenant un tel nombre de prisonniers que leur audace doit affliger ton cœur et irriter ta vaillance. Coupe-leur le chemin, mets à fin cette entreprise, et, remplissant ton noble cœur d'un courage nouveau, éprouve ta lance avec autant de succès que tu as éprouvé ton épée. Que le roi, les grands et le peuple ne puissent pas dire que ton bras ne sert qu'à venger tes outrages personnels. Sers le roi dans la guerre, ce fut toujours la plus digne satisfaction que put donner un chevalier que de servir avec zèle le souverain qu'il avait offensé.

RODRIGUE.

Mon père, bénis-moi.

DIÈGUE.

Je vais le faire.

RODRIGUE, à genoux.

Pour pouvoir attendre du succès de mon obéissance, je baise ta main, et j'attends ta bénédiction à tes pieds.

DIÈGUE.

Je te la donne, et des mains et du cœur.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Extérieur de la maison de plaisance de la reine.

L'INFANTE seule au balcon.

Que ces champs, que ces bois sont agréables ! leur vue dissipe les soucis et réjouit le cœur. Dans les plaines, sur les coteaux, on peut découvrir à la fois, ici les pampres verdoyans, et plus loin les sombres yeuses ; ici brament les bêtes sauvages ; ici des oiseaux amoureux semblent adoucir par leur chant le bruit des hurlemens féroces. Le ruisseau, se précipitant du haut de ces roches escarpées, vient chercher avec plus d'amour les champs heureux qu'il fertilise. Des beautés aussi riches et aussi variées méritent bien qu'on imite les cœurs simples de ceux qui en jouissent, et qu'on loue celui qui les créa. Heureux celui qui, suivant ces sentiers obscurs, sait profiter du plaisir des champs et de la solitude des forêts ! Est-il étonnant que ce séjour adoucisse les maux de la reine ma mère, lorsque sa tranquillité succède aux orages de la capitale, à ce bruit confus de cris, à ces tumultes renaissans, où les uns demandent justice, où les autres appellent la vengeance. Que sera devenu Rodrigue ? La précipitation de mon départ m'empêcha de savoir de ses nouvelles. Est-il en sûreté ? son danger continue-t-il ? Je ne sais ce que j'ai, mais mon âme, occupée de lui, est tourmentée d'une secrète mélancolie... Ceci pourra faire diversion à mes soucis. Je vois

une troupe de guerriers qui font voler la poussière au gré des vents, dont leurs coursiers égalent la vitesse. Jésus! quelle belle vue! Je veux savoir ce que c'est. Ah! chevaliers! ah! gentilshommes! Ils s'arrêtent! ils me regardent! Ah! capitaine, vous qui portez des plumes jaunes! Il s'écarte des autres, il appuie sa lance à un arbre, il met pied à terre, il s'approche avec confiance, il monte légèrement les âpres rochers sur lesquels est fondé ce château. Il regarde aux balcons. Il ne m'a pas encore aperçue. Mais que vois-je? je le reconnais; c'est Rodrigue! Quel bonheur!

(Rodrigue entre.)

RODRIGUE.

C'était la voix de l'Infante, mais j'ai déjà fait presque en entier le tour du château....

L'INFANTE.

Rodrigue?

RODRIGUE.

Elle appelle encore. Je ne réponds pas par respect pour la reine; mais je la vois. Princesse!

L'INFANTE.

Dieu te garde, Rodrigue! Où vas-tu?

RODRIGUE.

Où me conduit mon destin. Mais il est heureux, puisqu'il m'a mené où je devais avoir le bonheur de te voir.

L'INFANTE.

C'est ce que tu as perdu qui était ton bonheur. On le voit bien à la couleur de tes parures (6).

RODRIGUE.

Celui qui n'a que des espérances peut porter la couleur du désespoir.

L'INFANTE.

Tu as donc conservé quelque espérance encore?

RODRIGUE.

C'est elle qui m'encourage à te servir.

L'INFANTE.

Tu es sorti du combat sans blessures?

RODRIGUE.

Puisque tu avais daigné me défendre, ne devais-je pas être à l'abri de tous les dangers?

L'INFANTE.

Où vas-tu maintenant?

RODRIGUE.

Vaincre les Mores, pour recouvrer la faveur du roi ton père.

L'INFANTE.

Quelle noble vaillance! qui t'accompagne?

RODRIGUE.

Cette troupe met à ma disposition la vie de cinq cents braves Castillans, et le même sang qui m'anime coule dans les nobles veines de tous ces chevaliers.

L'INFANTE.

Tu es venu aimable, tu vas repartir héros. Tu vaux beaucoup, tu plais beaucoup. Je suis contente, Rodrigue, de te voir ainsi galant et valeureux.

RODRIGUE.

Toute mon âme te rend grâces d'une faveur qui serait divine, si ma bassesse comparée à ton élévation ne flétrissait mes espérances.

L'INFANTE.

Rodrigue, il n'est pas impossible au bonheur d'égaliser des conditions inégales, lorsque la noblesse est la même. Que Dieu te ramène vainqueur! Ensuite....

RODRIGUE, l'interrompant.

Je te rends mille grâces.

L'INFANTE.

Qu'ai-je dit?

RODRIGUE.

Tu m'as béni, c'est le garant de ma victoire.

L'INFANTE.

Ma bénédiction! ah! Rodrigue, si mes bénédictions t'atteignent, tu seras toujours heureux.

RODRIGUE.

Il suffit à mon bonheur, adorable infante, de les avoir reçues.

L'INFANTE.

Je n'ai d'autre mérite que la sincérité de mes vœux pour toi. Puisse Dieu te conduire! puisse-t-il te donner du bonheur comme il t'a donné du courage! Puisse le nombre de tes victoires le disputer à celui des étoiles? Que le soleil lui-même les écrive avec la plume de la renommée dans toute l'étendue du monde. Et surtout sois sûr que je te protégerai au

péril de ma vie. Mes promesses ne sont pas comme les plumes de ton panache que tu abandonnes aux vents.

RODRIGUE.

J'adore la terre où s'arrêtent tes regards, puisque je ne puis baiser celle où s'impriment tes traces. Que le ciel prolonge tes jours! Que le monde entier répète tes louanges, et que la fortune te donne, s'il se peut, encore plus de bonheur que tu ne le mérites! Je pars sous tes auspices; en ton nom je vaincrai le malheur qui me suit, et je vais chercher à gagner les nombreuses batailles que tu m'as annoncées.

L'INFANTE.

Souviens-toi de mes vœux.

RODRIGUE.

On n'oublie pas ce qui est céleste.

L'INFANTE.

Que Dieu te guide!

RODRIGUE.

Que Dieu te protége!

L'INFANTE.

Marche avec confiance.

RODRIGUE.

Ta voix me l'inspire. Que toute la terre te loue!

L'INFANTE.

Que tout le ciel te bénisse!

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Les montagnes d'Oca.

On entend des Mores crier derrière la scène; UN BERGER entre en fuyant.

LE BERGER, seul.

Mon doux Jésus, comme j'ai peur! Les Mores couvrent la campagne; mais si je puis parvenir à gravir ces rochers escarpés de toutes parts, je me moque de leurs lances et de leurs épées.

(Il sort, et reparaît sur le rocher. Almanzor, roi more, entre avec des soldats.)

ALMANZOR.

Attachez bien ces chrétiens; marchez avec ordre et sans vous hâter.

UN SOLDAT.

Nous avons fait une bonne prise.

ALMANZOR.

Voilà ce qu'a fait mon bras. C'est ainsi qu'il a répandu l'épouvante; appuyé sur sa force, je veux que le monde connaisse mon pouvoir et que la Castille perde son antique renom. Pourquoi, Ferdinand, t'appelle-t-on le grand roi, si je dévaste tes terres sans que tu oses t'opposer à moi? Maudit soit celui qui t'a donné ce nom, car, vive Allah! après Mahomet nul n'est plus grand que moi.

LE BERGER, sur le sommet du rocher.

Si le plus grand est celui qui est le plus haut, ce

titre m'appartient. Je gage, chiens d'infidèles, que vous ne m'atteindriez pas en trois sauts.

UN SOLDAT.

Je gage qu'une flèche t'atteindra.

LE BERGER.

Cela pourrait bien arriver si je ne savais me cacher. Holà ? Mores, mauricauds mes amis, revenez, attendez un moment, que les chrétiens vous attaquent.

UN SOLDAT.

Écoute, seigneur. Par Mahomet, je crois que les chrétiens.....

ALMANZOR.

Qu'est-ce qui vous épouvante?

UN AUTRE SOLDAT.

On voit s'élever de la poussière.

UN AUTRE.

De ce côté paraît un étendard.

UN AUTRE.

C'est sans doute une troupe à cheval.

ALMANZOR.

Voilà mes espérances comblées.

UN SOLDAT.

Déjà l'on voit briller les lances.

ALMANZOR.

Allons, mes enfans, vaincre ou mourir.

(On entend la trompette.)

UN SOLDAT.

Déjà la trompette sonne la charge.

VOIX D'ESPAGNOLS en dedans.

Saint-Jacques (7)!

ALMANZOR.

Mahomet! Soldats, imitez-moi.

VOIX D'ESPAGNOLS en dedans.

Ferme, Espagne!

ALMANZOR.

A moi, grand prophète!

(Il sort avec ses soldats. Bataille derrière la scène.)

LE BERGER.

Bien! bien! vois-tu à présent la différence entre Saint-Jacques et Mahomet? Les belles blessures! Prends celle-là, double chien, tu en as pour une compresse. Ça va bien. Par la morbleu, ils se battent joliment nos chrétiens. Ils tuent avec les mains, les chevaux avec les pieds. Les fiers coups de lance! Pardi, je ne crois pas qu'il y ait de taureaux plus courageux; ils vous pourfendent un More comme je partage un melon. Et celui-là qui porte ce panache jaune droit comme la crête d'un coq. Comme il en fait! Oh! il faut que je le regarde pour pouvoir le conter à notre curé! Par ma figue, j'écrase moins de fourmis d'un coup de pied, j'abats moins d'épis d'un coup de faucille, qu'il n'abat de têtes mores. Ah! le luron, il est déjà tout couvert du sang de cette canaille. Il fait des prodiges. Voilà mes mauricauds qui fuient. Ah! chiens, vous courez. Allons, braves chevaliers chrétiens, suivez-les; tue! tue!

Les voilà qui se fourrent dans les rochers pour éviter la cavalerie. Mais c'est égal, nos gens mettent pied à terre. Ils veulent les atteindre. Ils recommencent la danse.

(Almanzor entre poursuivi par Rodrigue; soldats mores et chrétiens.)

RODRIGUE.

Mores, les Castillans savent aussi combattre à pied. Suivez-les, tuez, tuez.

ALMANZOR.

Arrête, chrétien, arrête.

RODRIGUE.

Rends-toi.

ALMANZOR.

C'est un roi qui se rend à ta vaillance et se soumet à tes lois.

(Il remet son sabre à Rodrigue.)

RODRIGUE.

Aux armes! aux armes encore, mes camarades! il nous faut vaincre aujourd'hui quatre rois.

(Il sort avec ses soldats, emmenant les Mores prisonniers.)

LE BERGER.

Par ma foi, il y avait plaisir à les voir comme cela de dehors. Les spectacles de cette espèce doivent être regardés d'en haut [8].

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Une salle du palais.

LE PRINCE, DIÈGUE, UN MAITRE D'ARMES.
Le prince poursuit le maître d'armes avec son fleuret.

LE MAITRE D'ARMES.

Mon prince ! seigneur ! seigneur !

DIÈGUE.

Que votre altesse se calme, l'emportement mal fondé déshonore la valeur.

LE PRINCE.

Comment, mal fondé !

DIÈGUE, au maître d'armes.

Tu importunes le prince, sors. (*Le maître sort.*) D'où vient cette colère ?

LE PRINCE.

Du cliquetis des fleurets et d'un coup à la figure...

DIÈGUE.

Il a osé te frapper !

LE PRINCE.

Non, mais l'idée qu'il aurait pu le faire m'a outré ; et, s'il ne s'était échappé, je lui aurais enseigné, moi, à ne pas être si habile. Je ne veux plus apprendre.

DIÈGUE.

Tu es déjà assez adroit.

LE PRINCE.

Quand je ne le serais pas, il n'importe.

DIÈGUE.

Pourquoi donc?

LE PRINCE.

Parce qu'épée contre épée je ne craindrais personne; c'est une autre pensée qui m'afflige et m'épouvante. Mon horoscope annonce que je dois mourir du coup d'une arme de jet, et que ce sera un de mes proches qui en sera la cause.

DIÈGUE.

Et cela te donne du souci?

LE PRINCE.

Sans doute, et dans mes conjectures, puisque je n'ai rien à redouter de mon père, j'ai pensé et je crains que ce ne soient mes frères que le destin réserve à ce crime. Aussi je les aime pas, aussi leur présence m'est odieuse.

DIÈGUE.

Juste ciel! si je te respectais moins, je te dirais....

LE PRINCE.

Que je suis fou.

DIÈGUE.

Qu'il était fou, celui qui à cet âge t'a mis ces étranges idées dans la tête.

LE PRINCE.

L'astrologie n'est-elle pas une science susceptible de démonstration ?

DIÈGUE.

On le dit ; mais personne n'a pu l'apprendre avec certitude.

LE PRINCE.

Ainsi c'est une folie de croire à ses résultats?

DIÈGUE.

Sans doute.

LE PRINCE.

Mais est-ce une folie de les craindre?

DIÈGUE.

Non.

LE PRINCE.

N'est-ce pas ma sœur ?

DIÈGUE.

Elle-même.

(L'infante entre avec un page qui porte un javelot ensanglanté.)

L'INFANTE.

Mon frère verra par ce coup, que bien que je ne sois qu'une femme, mon bras ne manque pas de force. Aujourd'hui, mon frère....

LE PRINCE.

Comment viens-tu ainsi....

L'INFANTE.

..... Au milieu des rochers....

LE PRINCE.

Qu'est-ce donc ?

L'INFANTE.

..... J'ai tiré ce javelot et j'ai tué un sanglier. Nous venions en chassant mon père et moi.

LE PRINCE.

Il est tout sanglant, et c'est ta main qui l'a lancé! Ah! ciel! (*A Diègue.*) Vois si je n'avais pas raison.

DIÈGUE, au prince.

Je devine ton souci.

L'INFANTE.

Qu'as-tu? qu'est-ce qui te trouble?

LE PRINCE.

J'ai un certain sujet de peine.

DIÈGUE.

Princesse, une fausse prédiction astrologique l'effraie, et tu viens d'augmenter ses appréhensions.

L'INFANTE.

Je venais pour lui faire plaisir, comment ai-je pu lui donner du chagrin?

DIÈGUE.

Il prétend que son horoscope lui prédit une mort violente.

LE PRINCE.

Et qu'une arme de jet me percera le cœur.

DIÈGUE.

Et comme il t'a vue entrer avec ce javelot...

L'INFANTE.

Que je suis malheureuse!

LE PRINCE

Cette vue m'a ému de manière que tout mon sang s'est porté à ma figure.

L'INFANTE.

Si j'avais cru te faire de la peine, je ne l'aurais pas porté; mais toi, comment donnes-tu du crédit à ces abominables superstitions?

LE PRINCE

Malgré tout cela, je chercherai des moyens de me préserver. Je ferai faire une planche de fer, et je m'en couvrirai le cœur.

L'INFANTE.

Songe, mon frère, que pour garantir un cœur, il faut bien des précautions. On peut aussi y arriver par les épaules.

LE PRINCE.

Que me dis-tu? Que penserai-je en voyant que tu t'applaudis de savoir lancer un javelot, que tu te vantes de savoir le chemin du cœur. On peut atteindre le cœur par l'épaule. Par l'épaule! traîtresse. C'est donc toi qui dois être la cause de ma mort? Il faut que je te tue pour assurer ma tranquillité.

DIÈGUE.

Que fais-tu, prince?

LE PRINCE.

Ce que je fais? Ce javelot sanglant est toujours devant mes yeux.

L'INFANTE.

Mon frère, calme cette injuste fureur. Le roi n'est-il pas mon père comme le tien?

LE PRINCE.

Qu'importe que tu sois la fille de mon père? tu ne l'es pas de ma fortune. Je suis né héritier d'un royaume.

L'INFANTE.

Quelle arrogance déplacée et fatigante!

DIÈGUE.

Le roi vient.

LE PRINCE, à part.

Quel dépit!

L'INFANTE, à part.

Mon frère est donc mon ennemi?

(Le roi entre avec Almanzor; suite du roi, gardes.)

LE ROI.

Diègue, ton fils Rodrigue m'a rendu de grands services; je lui ai permis, sur ma parole royale, de paraître devant moi.

DIÈGUE.

Est-il arrivé?

LE ROI.

Je le crois. Et pour preuve de sa vaillance....

DIÈGUE, à part.

De quel bonheur je vais jouir!

LE ROI.

.... C'est un roi qu'il m'envoie aujourd'hui pour son ambassadeur. (*Il s'assied.*) Il a défendu moi et mon peuple, et je lui ai beaucoup d'obligation.

ALMANZOR.

Seigneur, tu as un sujet qui compte quatre rois

au rang de ses vassaux. Nos troupes formées en bataillons, nos enseignes royales déployées, nous faisions des courses sur les frontières, nous étions vainqueurs de tes soldats, nous dévastions tes campagnes, nous faisions esclaves tes sujets, nous étions les maîtres des montagnes jusqu'aux sources les plus élevées qui arrosent leurs vallons, quand, aussi prompt que vaillant, Rodrigue arriva, combattit, vainquit. Il nous porta la mort et l'esclavage. Je fus vaincu le premier, et trois rois, mes alliés, m'étant venus secourir, tout le fruit de leur entreprise fut de lui fournir de nouvelles occasions de triomphe. Ses efforts prodigieux rendirent les nôtres inutiles, et avec cinq cents hommes seulement il défit les six mille que nous conduisions. En un jour il nous enleva et notre gloire et un butin d'une valeur inestimable. Sa main s'est saisie de notre bannière musulmane, et chaque lance chrétienne porte la tête d'un des nôtres. Rodrigue arrive triomphant au milieu d'applaudissemens continuels; il conduit nos captifs, il traîne nos étendards dans la poussière, il assure les espérances de tous, il se concilie les cœurs, reçoit les bénédictions et méprise les louanges; mais je le vois, il vient lui-même se présenter devant toi.

L'INFANTE.

Quel heureux sort est le mien!

DIÈGUE.

Tu me permettras, seigneur, de pleurer de joie et d'embrasser mon fils avant qu'il ne se pro-

sterne devant toi. (*Rodrigue entre, il l'embrasse.*) Je suis hors de moi.

RODRIGUE.

Le même motif est notre excuse à tous deux. J'espère maintenant, seigneur, que tu me permettras de baiser ta main.

(Il s'agenouille devant le roi.)

LE ROI.

Lève-toi, illustre Goth, lève-toi.

RODRIGUE.

Je suis ta créature. (*Au prince.*) Mon prince!

LE PRINCE, l'embrassant.

Mon cher Rodrigue.

RODRIGUE, à l'infante.

Les bénédictions que tu m'as données m'ont valu cette victoire.

L'INFANTE.

Puisque mes bénédictions t'atteignent, je te bénis de nouveau.

ALMANZOR.

Grand Rodrigue.

RODRIGUE.

Almanzor.

ALMANZOR.

Donne-moi ta main, mon Cid.

RODRIGUE.

En présence du roi mon seigneur, on ne baise la main de personne. C'est à lui que tu dois rendre ton hommage.

ALMANZOR, au roi.

Je me soumets à tes lois, en mon nom et en celui de trois rois mes alliés. (*A part.*) Allah! soutiens ma patience.

LE PRINCE.

Il l'a appelé mon Cid : que veut-il dire?

ALMANZOR.

Dans ma langue ce mot veut dire seigneur, et il a mérité et obtenu l'honneur d'être le mien.

LE ROI.

Ce nom-là lui convient.

ALMANZOR.

C'est celui que les Mores lui donnent.

LE ROI.

Puisqu'il l'a mérité chez vous, qu'il le porte aussi dans mes états. Il ajoutera ce titre à son nom et cet honneur à sa gloire.

(Chimène entre précédée de ses écuyers en deuil.)

UN ÉCUYER, à Chimène.

Le roi mon seigneur est assis sur son trône.

CHIMÈNE, à l'écuyer.

Que m'importe pour me jeter à ses pieds qu'il soit sur son trône? s'il est grand, s'il est justicier, qu'il protége l'innocent et qu'il punisse le coupable. C'est la sage distribution des peines et des faveurs qui peut seule assurer la fidélité des sujets.

DIEGUE.

En longs vêtemens de deuil, s'avancent de quatre

en quatre, les écuyers de Chimène, fille du comte d'Orgaz; chacun a les yeux sur elle, le palais est dans l'attente, elle se jette à genoux et va se plaindre à Ferdinand (9).

CHIMÈNE.

Trois mois se sont écoulés, seigneur, depuis ma disgrâce, depuis que mon noble père mourut aux mains d'un enfant, que pour d'autres fins sans doute ta main puissante éleva. Fier, orgueilleux et superbe, don Rodrigue de Bivar profane tes saintes lois, et tu soutiens son audace. Ton palais est son asile; tes yeux veillent sur ses pas; ta faveur est son soutien, sa liberté mon outrage. Si les rois justes et bons de Dieu sont la ressemblance, près des débiles humains si c'est Dieu qu'ils représentent, mérite-t-il d'être roi, est-il vertueux et sage, celui qui, de la justice arrêtant le bras puissant, encourage les forfaits par une folle indulgence? De l'arbre de ton pouvoir, refuge du misérable, écarte le malfaiteur indigne de son ombrage. O grand roi, tu t'es trompé. Pardon si je parle mal, mais on souffre un mot hardi dans la bouche d'une femme. Réponds, que dira le monde s'il apprend que ta puissance, en punissant la victime, comble le meurtrier de grâces? Vois, ô roi, comment tous deux nous sommes en ta présence : entends gémir l'offensée, vois l'offenseur triomphant; je traîne mon triste deuil, et lui fait briller ses armes; il élève des trophées, et moi je souffre tout bas; il est fier, je suis timide; on me poursuit, on le vante; et, quand il se réjouit, je me baigne de mes larmes.

RODRIGUE, à part.

Que ne peut mon sang arrêter ces pleurs!

CHIMÈNE, à part.

Ah! Rodrigue! ah! honneur! regards indiscrets, où vous appellent mes tendres soucis?

LE ROI.

C'est assez, c'est assez, Chimène; levez-vous, ne pleurez point autant; vos plaintes attendriraient des cœurs de marbre; mais vous pourrez quelque jour changer en alégresse votre douleur; et si j'ai conservé Rodrigue, peut-être l'aurai-je conservé pour vous[10]. Cependant, pour vous satisfaire, qu'il soit encore banni de ma cour, et que, fuyant ma sévérité, il aille montrer la force de son bras. Celui qui brille autant en campagne ne doit point rester à la cour. Cependant, si vous me le permettez, Chimène, (*il se lève*) sans vouloir vous irriter, pour prix de ses victoires il emportera cet embrassement.

(Il embrasse le Cid.)

RODRIGUE.

L'honneur, le courage, la force et la vie, tout ce qui est en moi t'appartient. Grand Ferdinand, c'est toujours de la tête que le bras tire sa vigueur. J'offre à tes pieds ces bannières, ces Mores que j'ai captivés, ces trésors que j'ai gagnés.

LE ROI.

Que Dieu me conserve tes jours, mon Cid!

RODRIGUE.

Je baise tes mains héroïques. (*A part.*) Et je laisse mon âme à Chimène.

CHIMÈNE, à part.

Que l'opinion soit assez puissante pour que je poursuive ce que j'adore!

L'INFANTE, à part.

Ils se sont regardés tendrement. Les longs manteaux de deuil de Chimène ne lui ont pas couvert l'âme, car ses regards ne montraient pas sa colère.

LE PRINCE.

Allons, Diègue, avec Rodrigue. Je veux l'accompagner, je veux me voir au milieu de ses trophées.

DIÈGUE.

C'est nous combler d'honneur tous les deux. Ah! fils chéri de mon cœur!

CHIMÈNE, à part.

Ah! ennemi adoré!

RODRIGUE, à part.

Amour! je tremble de crainte.

L'INFANTE, à part.

Amour! je brûle de jalousie.

FIN DE LA DEUXIEME JOURNÉE.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Salle du palais.

L'INFANTE, ARIAS.

ARIAS.

Ta douleur va trop loin, princesse.

L'INFANTE.

J'ai mille raisons de m'affliger, j'en ai mille de pleurer. Arias Gonzalve, je te regarde comme un père.

ARIAS.

Les sentimens de mon cœur méritent un titre si doux.

L'INFANTE.

Un an s'est écoulé depuis que j'ai perdu ma mère, depuis qu'elle est dans le ciel, et chaque jour la douleur que me cause sa perte est augmentée en voyant l'âge avancé du roi, et le peu d'amour de mon frère. Un vieillard que le ciel m'enlèvera bientôt, un jeune homme qui doit être mon roi, me donnent des peines à souffrir, m'annoncent des malheurs à pleurer.

ARIAS.

N'es-tu pas rassurée en voyant qu'ils vivent tous les deux, et que cependant Dieu peut te conduire à un état plus avantageux, te donner d'autres royaumes, un autre roi, parmi ceux qui ont prétendu à ta main ?

L'INFANTE.

Moi, l'épouse d'un étranger !

ARIAS.

Qu'importe s'il n'est point étranger à ta loi ?

L'INFANTE.

Quoi ! celui qui m'a élevée voudrait m'éloigner de lui ? J'aimerais bien mieux un époux de ma race et de mon pays ; j'aimerais mieux commander dans une cité, dans un village, dans un hameau de la Castille, que régner sur beaucoup de terres éloignées.

ARIAS.

Eh bien ! ne peux-tu choisir l'un de tes sujets ?

L'INFANTE.

Il faut au contraire qu'au prix de mon bonheur je renonce au choix que j'avais fait. Je te dis mes faiblesses, comme je les dis à mon propre cœur.

ARIAS.

Achève, ne crains rien.

L'INFANTE.

J'aimais le grand Cid, le grand Rodrigue ; mes chastes pensées s'étaient tournées vers lui. Je l'aurais voulu pour époux.....

ARIAS

Qui peut empêcher cette union ?

L'INFANTE.

Mon sort est cruel, mais je suis généreuse. Chimène et lui s'aimaient, et depuis la mort du comte ils s'adorent.

ARIAS.

Est-il vrai?

L'INFANTE.

Ce n'est que trop vrai, c'est un malheur pour moi [11]. Plus elle pleure son père, plus elle réclame la justice, plus elle poursuit Rodrigue et plus elle l'adore. Lui l'idolâtre à son tour; aussi mon cœur instruit de son devoir, s'il ne l'abhorre pas, du moins l'a tout-à-fait oublié. La femme offensée, et détrompée dans son amour, n'est ni sage, ni honnête, si elle ne fait succéder à son affection la haine ou l'oubli. Mon père vient, nous reprendrons cette conversation; mais, ô ciel! il m'a vue.

ARIAS.

Il ne désire que ton bonheur.

(Le roi entre avec Diègue; suite.)

DIÈGUE.

Je te rends grâces de la faveur que tu as accordée à Rodrigue; son désir de te servir lui donnera des ailes pour se rendre à tes ordres.

LE ROI.

Je l'attends.

DIÈGUE.

Je bénis mon sort.

LE ROI.

Est-ce que vous vous retirez, donne Urraque ? Où allez-vous? Restez. Mais qu'avez-vous, ma fille? qu'est-ce qui vous afflige? On voit que vous avez pleuré, vous pleurez encore. Vous êtes triste.

L'INFANTE.

Je ne le serais pas, si vous, qui me donnâtes la vie, pouviez conserver éternellement la vôtre, ou si mon frère devait hériter de votre bonté comme de vos états. Mais j'ai perdu ma mère, je puis encore vous perdre, et je doute de mon avenir. Le prince est un ennemi acharné contre moi.

LE ROI.

Soyez tranquille, infante, je suppléerai par la prévoyance au temps qui pourrait me manquer ; et puisque, grâces au ciel, j'ai plus de royaumes et d'états acquis par ma valeur que je n'en ai hérité de mes ancêtres, il y en aura quelqu'un pour vous. Réjouissez-vous, je vis encore.

L'INFANTE.

Permettez-moi de baiser votre main.

LE ROI.

Don Sanche vous sera un bon frère ; moi, je suis père et bon père. Que Dieu vous accompagne !

L'INFANTE.

Que le ciel te protège !

LE ROI.

Ayez confiance en moi.

L'INFANTE.

Ta bénédiction me rendra heureuse.

(Elle sort.)

ARIAS.

Je suis heureux de voir finir ses chagrins.

LE ROI.

Le roi d'Aragon est résolu. Mais il verra quelque jour que Calahorra est à moi aussi-bien que la Castille et Léon ; et, puisque les lettrés sont si discords sur ce point, les soldats sauront mieux vider ce débat les armes à la main. Je veux remettre mes droits à la décision du fer, et c'est mon Cid, mon Rodrigue, que je veux charger de cette entreprise. Je l'ai appelé sur la foi de ma parole royale.

ARIAS.

Est-il arrivé ?

DIÈGUE.

S'il a reçu ta lettre, tu le verras accourir bientôt.

(Un page entre.)

LE PAGE.

Chimène demande la permission de te baiser la main.

LE ROI.

Fille du comte Glorieux, elle a sa hauteur et son impatience. Elle est toujours à mes pieds plaintive et peu respectueuse.

DIÈGUE.

Elle est honnête, elle est belle.

LE ROI.

Elle est importune aussi : je suis fatigué de voir

toujours sa tristesse. Toujours des larmes dans ses yeux, toujours la justice à la bouche. On ne conçoit pas cette opiniâtreté : ses plaintes sont éternelles.

ARIAS.

Je sais, sire, qu'elle et Rodrigue sont loin de se haïr; mais ou elle veut empêcher par ses plaintes la calomnie d'attaquer son honneur, ou peut-être, en demandant justice, désire-t-elle une autre satisfaction; et, si vous traitiez de son mariage avec son adversaire, vous adouciriez peut-être ses douleurs.

LE ROI.

J'avais eu la même pensée que toi, mais je n'ai pas osé le tenter, de peur de l'irriter davantage.

DIÈGUE.

Ce serait à la fois une grâce et une justice.

LE ROI.

S'aiment-ils?

ARIAS.

Je le crois.

LE ROI.

Tu en es certain?

ARIAS.

J'ai des raisons pour n'en point douter.

LE ROI.

Comment pourrai-je proposer cette union? comment m'assurerai-je des secrets sentimens de son cœur?

ARIAS.

Si tu me le permets, je ferai une épreuve suffisante.

LE ROI, au page.

J'y consens. Dis-lui d'entrer.

(Le page sort.)

ARIAS.

Il faut que je sache si ce diamant n'est point une pierre fausse. (*A un domestique.*) Écoute.

UN DOMESTIQUE.

Qu'ordonnez-vous ?

(Arias lui parle à l'oreille ; il sort.)

LE ROI.

Je serais enchanté de pouvoir jouir librement des services d'un sujet si dévoué.

DIÈGUE.

Cette seule pensée me comble de joie.

(Chimène entre.)

CHIMÈNE.

Je vois passer chaque jour sans qu'on puisse l'empêcher, celui qui tua mon père, son épée à son côté, couvert de riches habits, sur son poing un épervier, monté sur son beau cheval. Sous prétexte de chasser, à la maison de campagne où je me suis retirée, il va, vient, regarde, écoute, indiscret autant qu'osé, et, pour me faire dépit, il tire à mon colombier; les flèches qu'il lance en l'air à mon cœur sont adressées ; le sang de mes colombelles a rougi mon tablier. J'envoyai me plaindre à lui, ce tyran m'a menacée ; ainsi de ma triste vie il lui faut l'autre moitié ; et comme il tua mon père, ce cruel veut me tuer. Roi qui ne fait pas justice ne devrait jamais régner, ni jouer avec la reine, ni chevaucher destrier. Justice, seigneur, justice [12] !

LE ROI.

Ma Chimène, c'est assez.

DIÈGUE.

Pardon, noble damoiselle; et vous, bon roi, pardonnez. Vous avez rêvé sans doute tout ce dont vous vous plaignez; par votre longue douleur votre raison est troublée, et vos songes de la nuit vous paraissent vérité. Depuis long-temps mon Rodrigue est absent de ces quartiers. A Saint-Jacques de Galice, pour expier ses péchés, il est en pèlerinage; d'après cela vous voyez qu'il ne peut être coupable des torts dont vous l'accusez.

CHIMÈNE.

C'était avant son départ. (*A part.*) Pourrais-je dissimuler? Il ne manque autre chose aux offenses que j'ai reçues de votre race, sinon que vous m'accusiez d'être folle.

UN PORTIER, en dedans.

Que voulez-vous?

UN DOMESTIQUE, en dedans.

Parler au roi; laissez-moi entrer.

(Le domestique à qui Arias a parlé entre.)

LE ROI.

Qui trouble ainsi l'ordre dans mon palais?

ARIAS.

Que voulez-vous? où allez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Je viens te porter, ô bon roi, des nouvelles affli-

geantes. Tu as perdu le meilleur de tes vassaux : il est déjà dans le ciel. Il avait été visiter le tombeau du saint patron de l'Espagne ; à son retour une troupe de cinq cents Mores et plus lui a barré le passage ; lui, accompagné seulement de vingt guerriers, mais accoutumé à ne jamais faire de pas en arrière, les attaque avec vigueur. Il a reçu quatorze blessures, et toutes étaient mortelles. Le Cid est mort, et Chimène n'aura plus à se fatiguer en te demandant justice.

DIÈGUE.

Ah ! mon fils, où es-tu ? (*A part.*) Ces nouvelles, quoique je les sache fausses, m'arrachent des larmes.

CHIMÈNE.

Rodrigue est mort ! Il est mort, Rodrigue ! Je n'en puis plus ! Jésus ! Jésus, mille fois !

LE ROI.

Qu'avez-vous, Chimène ? vous vous trouvez mal ?

CHIMÈNE.

J'ai peine à respirer. J'éprouve un serrement de cœur (13).

LE ROI.

Rodrigue est vivant, Chimène ; j'ai seulement voulu éprouver si les sentimens qu'expriment votre bouche étaient vraiment dans votre âme. J'ai vu le fond de votre cœur ; calmez son agitation, tranquillisez-vous.

CHIMÈNE.

Si je me suis troublée à ce point, il ne m'est

point aisé de me tranquilliser. (*A part.*) Je sauverai ma réputation, et je sais ce que je dois faire : ah ! honneur, combien tu me coûtes ! (*Haut.*) Si, pour m'outrager davantage, tu te ris de mes espérances et veux éprouver ma faiblesse ; si tu penses trouver en moi une femme ordinaire, tu te trompes, seigneur. La satisfaction et la pitié peuvent également émouvoir l'âme, et un plaisir inattendu saisit autant qu'une peine subite. En recevant ces nouvelles, c'est le plaisir et non la douleur qui a troublé mon âme ; et pour te le prouver, depuis la première cité de ces royaumes jusqu'au moindre village, dans les champs et sur la mer, ordonne qu'en mon nom et sous l'assurance du tien, on publie solennellement qu'à celui qui me portera la tête de Rodrigue de Bivar, je lui donnerai, avec tous les biens que possède la maison d'Orgaz, ma main, s'il est d'une condition égale à la mienne, et sinon, la moitié de ma fortune et l'assurance de ma protection. Et si tu n'y consens pas, ô roi ! et la Castille et les pays étrangers t'accuseront, non-seulement de m'avoir enlevé l'honneur, mais de n'avoir ni prudence, ni raison, ni justice, ni pitié.

LE ROI.

Vous avez fait une demande bien hardie. C'est bon, cessez de vous plaindre ; j'y penserai.

DIEGUE.

Et moi aussi, seigneur, je supplie ta majesté de satisfaire aux vœux de Chimène en faisant cette proclamation, et en assurant le terrain aux champions sur ta parole royale. Ces menaces ne me donnent

aucun souci. La tête de Rodrigue de Bivar est placée bien haut, et celui qui pourra l'atteindre sera un géant comme on en trouve peu dans le monde.

LE ROI.

Puisque les parties sont d'accord, allez, Chimène, faites faire cette publication à votre volonté.

CHIMÈNE.

Je baise vos pieds, seigneur.

ARIAS.

Quel grand cœur de femme !

DIÈGUE.

Le monde n'a pas son égale.

CHIMÈNE, à part.

Je t'immole ma vie, honneur ! Pardonne si je ne puis faire davantage.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE II.

Forêt montagneuse sur la route de Galice.

RODRIGUE, DEUX ÉCUYERS, LE BERGER en habit de laquais, UN LÉPREUX.

LE LÉPREUX, derrière la scène.

N'y a-t-il pas là quelque chrétien qui vienne m'assister dans ma grande détresse?

RODRIGUE.

Attachez ces chevaux. N'ai-je pas entendu des plaintes ?

PREMIER ÉCUYER.

Il me le semble.

RODRIGUE.

Qui peut gémir ainsi ? Le doute augmente ma pitié. N'entends-tu rien ?

SECOND ÉCUYER.

Non, seigneur.

RODRIGUE.

Nous avons mis pied à terre : écoutons avec attention.

LE BERGER.

Je n'entends rien.

PREMIER ÉCUYER.

Ni moi.

SECOND ÉCUYER.

Ni moi.

RODRIGUE.

Cherchons des yeux dans cette charmante retraite. Nous pouvons attendre ici les autres : le lieu est commode pour se reposer.

LE BERGER.

Et même pour manger.

PREMIER ÉCUYER.

As-tu quelque chose à l'arçon de ta selle?

SECOND ÉCUYER.

Un gigot de mouton.

PREMIER ÉCUYER.

Et moi, un flacon de vin.

LE BERGER.

Voilà mon affaire.

PREMIER ÉCUYER.

Avec un jambon presque entier.

RODRIGUE.

A peine le soleil est-il levé. Vous avez déjeuné, et déjà vous voulez manger?

LE BERGER.

Un morceau seulement.

RODRIGUE.

Rendons grâces d'abord au patron de l'Espagne, et vous pourrez déjeuner ensuite.

LE BERGER.

On rend grâces après le repas : commençons par le prendre.

RODRIGUE.

Donne tes premiers soins à Dieu; le besoin ne te presse pas.

LE BERGER.

Je n'ai vu de ma vie un homme être à la fois si dévot et si soldat.

RODRIGUE.

Le soldat ne peut-il donc être dévot?

LE BERGER.

Non, sans doute; en vois-tu un seul qui ne soit libertin et mal embouché?

RODRIGUE.

Il en est sans doute. Mais fais peu de cas du guerrier blasphémateur et débauché, car ou il est pol-

tron, ou c'est un fou : les meilleurs militaires sont ceux qui puisent dans la religion la force de manier leur épée.

LE BERGER.

Avec tout cela, il y a de quoi rire de voir ta dévotion dans ce voyage. Les armes dorées, les éperons dorés, le casque couvert de plumes, à cheval sur un beau coursier, et puis un grand rosaire à la main.

RODRIGUE.

Être chrétien n'empêche pas d'être chevalier. La main de Dieu, pour sauver tous les hommes, les conduit par mille sentiers différens qui tous les mènent au ciel. Ainsi chacun, voyageur et pèlerin dans ce monde périssable, doit chercher la route qu'il doit suivre dans son état. Afin d'atteindre le bonheur mérité par une vie simple et pure, que le moine porte son capuchon, le prêtre son bonnet, et le grossier laboureur son manteau de bure : celui-là peut-être, en suivant les sillons de sa charrue, a trouvé la plus sûre voie; et le soldat, le chevalier, s'il a des intentions pures, avec des armes brillantes, avec des éperons dorés, avec un casque couvert de plumes, pourra, petit-maître du ciel, parvenir comme les autres au but de son voyage s'il ne se trompe de chemin. Dans cette course, tantôt tristes, tantôt joyeux, les uns marchent en souffrant, les autres en combattant; mais tous peuvent arriver.

LE LÉPREUX, derrière la scène.

N'y a-t-il point par-ici quelque chrétien, quelque ami de Dieu?

RODRIGUE.

Qu'entends-je encore?

LE LÉPREUX.

Ce n'est point seulement en combattant qu'on gagne le ciel, Rodrigue.

RODRIGUE.

Approchez. La voix sort de cette fondrière.

LE LÉPREUX.

Qu'un de mes frères en Jésus-Christ me donne la main pour sortir d'ici.

LE BERGER, revenant.

Je n'en ferai rien; elle est dégoûtante de lèpre.

PREMIER ÉCUYER.

Je n'ose point m'approcher.

LE LÉPREUX.

Au nom du Christ, écoutez-moi.

SECOND ÉCUYER.

Je ne veux point m'y exposer.

RODRIGUE.

Je le ferai, moi; c'est une œuvre de pitié, (*il retire le lépreux et le ramène sur la scène*) et je baiserai encore sa main.

LE LÉPREUX.

Tout est nécessaire, Rodrigue, et frapper les ennemis, et soulager les maux de ses frères.

RODRIGUE.

C'est une grande consolation pour moi que la piété que tu montres.

LE LÉPREUX.

Les œuvres de charité sont les échelons du ciel ; et dans un chevalier elles sont si convenables, si brillantes, qu'elles doivent former sa principale obligation. Par elles un chevalier montera de degrés en degrés avec sa lance et son épée, avec ses armes où l'or brillera sur l'acier, avec ses plumes légères [14] ; et, s'il sait employer ses avantages, il ne trouvera pas la porte du ciel fermée. Bon Rodrigue !

RODRIGUE.

Bon homme, quel est l'ange qui parle par ta bouche ? Comment sais-tu mon nom ?

LE LÉPREUX.

A ton arrivée je t'ai entendu nommer.

RODRIGUE.

Je pense qu'il existe quelque mystère dans ce que 'entends. Par quel malheur te trouvais-tu dans ce ieu ?

LE LÉPREUX.

C'est peut-être un bonheur. Je venais par la route, e m'en écartai pour me reposer, je manquai le senier, la fatigue qui m'accablait me fit faire un faux as, et je tombai par ce précipice, dans cette fonrière où j'étais depuis deux jours sans manger.

RODRIGUE.

Quelle aventure ! Dieu sait avec quelle tendresse compatis à de telles afflictions ? Que me devait ieu plus qu'à toi ? Pourquoi a-t-il voulu répartir négalement ses bienfaits entre nous deux ? Je n'ai

pas plus de vertu que toi ; je suis comme toi de chair et d'os, et grâces au ciel cependant j'ai des biens et de la santé. La providence aurait pu nous traiter avec égalité, ainsi il est juste de te rendre ce qu'elle ôta de ta part pour ajouter à la mienne. (*Il le couvre de son manteau.*) Couvre ton corps déchiré par la maladie avec ce manteau. (*Aux écuyers.*) Les cantines arriveront-elles bientôt ?

LE BERGER.

Non, les mulets sont très-chargés.

RODRIGUE.

Eh bien ! servez ce que vous portez aux arçons de vos selles.

LE BERGER.

J'avais bon appétit, mais il me sera impossible de manger, parce que la vue de cette lèpre m'a mis l'estomac dans un état....

PREMIER ÉCUYER.

Je suis décidé à ne rien manger.

SECOND ÉCUYER.

Et moi de même. Nous n'avons qu'un seul plat qui par malheur est ici.

RODRIGUE.

Il suffira.

SECOND ÉCUYER.

Toi, seigneur, tu pourras manger par terre.

RODRIGUE.

Non, je ne veux point me montrer ingrat enve

Dieu. (*Au Lépreux.*) Venez, approchez, nous mangerons au même plat.

(Ils mangent tous les deux.)

PREMIER ÉCUYER.

Quel dégoût!

SECOND ÉCUYER.

J'en ai des nausées.

LE BERGER.

Je ne sais comment vous pouvez le regarder.

RODRIGUE.

Je sais ce qui vous gêne; vous pouvez vous écarter et nous laisser ici seuls.

LE BERGER.

Vous laisser le flacon est ce qui me fâche le plus.

(Il sort avec les écuyers.)

LE LÉPREUX.

Dieu vous le rende, mon frère.

RODRIGUE.

Allons, mangez.

LE LÉPREUX.

J'ai bien assez mangé. Gloire soit rendue à Dieu.

RODRIGUE.

Ça été bien peu de chose. Buvez, mon frère, buvez.

LE LÉPREUX.

Le divin maître de tout paie ce qu'on fait pour lui.

RODRIGUE.

Reposez-vous. Vous pouvez dormir sous ma garde.

(*Le Lépreux s'endort.*) Je serai à vos côtés. Mais qu'est-ce? je m'endors aussi. Ce sommeil n'est pas naturel; n'importe. Je me recommande à Dieu, et qu'il fasse sa volonté.

(Il s'endort.)

LE LÉPREUX, se levant.

Courage et vertu suprêmes? O grand Cid? O grand Rodrigue! grand capitaine chrétien! C'est ton bonheur, c'est le mien aussi, puisque le ciel t'envoie sa bénédiction par mes mains, et que le Saint-Esprit t'inspire son souffle divin par ma bouche.

(Il bénit Rodrigue, souffle sur son épaule et s'éloigne.)

RODRIGUE, se réveillant.

Qui m'embrase? Qui me touche! Jésus! Ciel! où est ce pauvre? qu'est-il devenu? Un feu divin m'échauffe et pénètre lentement mon cœur. Que sera-ce? la pensée le devine à peine et Dieu seul le sait. Quelle odeur embaumée a laissée ici son haleine! Voilà encore mon manteau. Je suivrai ses traces. Que vois-je! ses pas se sont empreints jusque sur les rochers. Je vais les suivre.

(Le lépreux apparaît dans un nuage, revêtu d'une tunique blanche)

LE LÉPREUX, ou SAINT LAZARE.

Retourne-toi, Rodrigue.

RODRIGUE.

En le suivant j'irai jusques aux cieux. Je sens à présent cette vapeur céleste qui m'embrase et me fortifie s'étendre avec plus de force.

SAINT LAZARE.

Rodrigue, je suis Lazare, et je suis le pauvre à

qui tu as fait accueil. Ce que tu as fait pour moi a plu tellement à Dieu, que tu seras désormais un prodige, un capitaine miraculeux, un vainqueur invincible, et à tel point, que tu seras le seul que les hommes voient jamais remporter encore une victoire après sa mort. Et comme signe de la vérité de mes paroles, toutes les fois que tu sentiras cette chaleur souveraine embraser ta poitrine, entreprends de hauts faits, cherche la gloire, la victoire t'est garantie par le saint patron de l'Espagne. Adieu. Pars sur-le-champ pour la cour, le roi a besoin de toi.

(Il s'élève.)

RODRIGUE.

Je voudrais avoir des ailes pour te suivre, mais puisque le ciel t'enferme dans ses nuages, je baiserai du moins les traces que tu as laissées sur la terre (15).

(Il sort.)

SCÈNE III.

Salle du palais.

LE ROI, DIÈGUE, ARIAS, PÉRANZULES.

LE ROI.

J'ai tant de confiance en vous, mes honorables parens.....

ARIAS.

Nous reconnaissons l'honneur que tu nous fais.

LE ROI.

Je compte tellement sur votre sagesse, que c'est à votre avis que je veux remettre le mien, et c'est pour cela que j'ai différé la réponse que je dois faire, parce que des discussions étendues rendent plus sage le conseil.

Le roi d'Aragon me fait observer que c'est un grand mal de rassembler de grandes armées pour un sujet de guerre peu important, et que c'est faire tort à notre gloire que d'avoir l'inhumanité d'acheter Calahorra au prix de tant de sang chrétien. Il propose de remettre le droit et la justice de cette affaire à un seul guerrier, une seule lance, une seule épée. Son champion combattra contre le mien, et nous terminerons ainsi une guerre cruelle, quoique juste. Calahorra sera au vainqueur; enfin don Martin Gonzalès son ambassadeur est chargé de défendre ses intérêts.

DIÈGUE.

On ne peut nier que ce ne soit une action chrétienne de sauver tant de vies au prix d'une seule.

PÉRANZULES.

Il est vrai; mais le roi d'Aragon a dans son ambassadeur le bras de sa puissance, et l'appui de ses démarches. Don Martin est un géant pour la force et pour la taille; c'est un Roland, un Milon, un Hercule, un Atlas. Aussi le roi s'en remet-il à lui seul, peut-être parce que, faute d'argent et de soldats, il se trouve hors d'état de soutenir la guerre. Je crois donc que la supériorité de tes forces t'assure

le succès. Tu aurais tort de t'en remettre à la décision d'une seule lance et d'une seule épée, voyant surtout un si formidable acier armer un bras si redoutable.

ARIAS.

Et dans la Castille, les épées ne sont-elles pas aussi d'acier?

DIÈGUE.

S'ils ont un Aragonais, nous manquera-t-il un Castillan pour être l'appui de tes démarches et le bras de ta puissance? nous manquera-t-il un Atlas pour soutenir tes demandes? Et ce Milon ne trouvera-t-il pas un arbre? Ce géant ne rencontrera-t-il pas un David?

LE ROI.

Il y a plusieurs jours que dans mes états on connaît cette proposition, et aucun chevalier encore n'est venu m'offrir sa personne.

PÉRANZULES.

Ils craignent la profonde valeur de ce guerrier, et il n'est pas étonnant qu'il intimide la Castille, celui qui épouvante le monde.

DIÈGUE.

O Castille! où es-tu descendue?

ARIAS.

Les bras des jeunes gens te manquent, mais les bras des vieillards ne te manqueront pas plus que leurs conseils. J'entrerai dans la lice, seigneur; et ne crains pas de me confier ce combat : dans le sein

de tout homme d'honneur palpite le cœur d'un géant.

LE ROI.

Mon cher Arias Gonzalve !

ARIAS, s'agenouillant.

Seigneur, daigne m'employer et te fier à moi : l'âge n'a point tellement glacé mon sang que la valeur ne l'enflamme encore.

LE ROI.

J'estime ce zèle au prix de ma couronne. Mais levez-vous; je ne voudrais point risquer la vie d'un homme tel que vous, je ne dis pas pour une ville, mais pour l'empire du monde. Levez-vous.

ARIAS.

Seigneur, ne voyez-vous pas que la Castille perd son honneur ?

LE ROI.

Elle ne le perd point, car il reste à la charge de celui qui a établi sa renommée, de moi, qui saurai soutenir cette gloire par mes armées ; et j'espère que non-seulement je regagnerai Calahorra, mais que j'étendrai mes courses sur tout le royaume d'Aragon. (*A un soldat.*) Faites entrer don Martin.

(Un page entre.)

LE PAGE.

Rodrigue vient.

LE ROI.

Que ce soit à la bonne heure : qu'il entre.

DIÈGUE.

Ah ! ciel !

LE ROI.

Quoi qu'il arrive maintenant, je suis sûr du succès.

(Don Martin Gonzalès et Rodrigue entrent par deux portes opposées.)

DON MARTIN.

Roi puissant dans la Castille...

RODRIGUE.

Roi grand dans tout l'univers...

DON MARTIN.

...Que le ciel te conserve.

RODRIGUE, s'agenouillant.

...Accorde ta main à baiser à celui qui vient se mettre à tes pieds.

LE ROI.

Couvrez-vous, don Martin. Mon Cid, lève-toi; ambassadeur, asseyez-vous.

DON MARTIN.

Je suis mieux debout.

LE ROI.

Je vous écoute assis. Parlez.

DON MARTIN.

Je veux seulement te prier...

LE ROI, à part.

Quelle arrogance!

DON MARTIN.

...De me donner cette réponse que j'attends depuis deux mois. As-tu quelque Castillan à qui confier tes droits, qui ose affronter un Aragonais corps

à corps? Que l'épée prononce l'arrêt, que la victoire donne la loi, que Calahorra appartienne au souverain qui aura meilleur champion; que l'Aragon et la Castille cessent de verser le sang espagnol à flots, tandis qu'une seule goutte suffit pour décider du sort d'une ville.

LE ROI.

Il existe tant de braves en Castille, que je pourrais, avec sécurité, confier ma justice et mes espérances à celui qui est le moins distingué. J'en prendrais un au hasard, si je ne craignais, en désignant l'un d'eux, d'offenser tous les autres : ainsi, pour ne pas choisir, ce sera ma puissance qui défendra ma justice. J'arborerai mes divers étendards; je couvrirai la terre de soldats castillans et étrangers : Mes capitaines les conduiront, et l'Aragon verra la bonté de mes raisons écrite sur mes drapeaux. Voilà ce que je ferai, et ton roi prendra à son tour contre moi les dispositions qu'il jugera convenables.

DON MARTIN.

Avant d'avoir entendu cette réponse de ta bouche, je la lui avais annoncée. Mon roi ayant ce bras pour sa défense, il n'avait pas à présumer qu'un Castillan osât se mesurer avec moi.

RODRIGUE.

Je n'en puis supporter davantage. Avec ton agrément, sire, je répondrai, car enfin c'est manquer de valeur qu'avoir cet excès de patience. Don Martin, les Castillans, dès long-temps accoutumés à vaincre, savent percer les cœurs, enchaîner les

bras, mettre les têtes sous le joug; et sa majesté, par ma main seule, te fera connaître cette vérité.

DON MARTIN.

Celui qui est assis sur ce trône a de la prudence et du mérite; il ne voudra pas sans doute...

RODRIGUE, s'agenouillant.

Prends, seigneur, prends le parti de l'honneur de la Castille. Le monde saura cet événement; le ciel attend ta décision : tu sais que je sais combattre, et tu sais que je sais vaincre. Eh quoi! faudrait-il que la Castille, de peur de perdre le revenu d'une ville, perdît un monde de réputation? Que diraient, noble roi, le Français et l'Allemand, si contre l'Aragonais tu n'avais pas un Castillan? Peut-être doutes-tu du succès de l'entreprise que je demande à tenter; mais que don Rodrigue combatte, dût don Martin triompher! il est plus honteux encore de ne point essayer de vaincre que d'être vaincu en combattant.

LE ROI.

Relève-toi : ton courage m'élève l'âme. Je me confie à toi, Rodrigue; le sort de mon empire est dans ta main.

RODRIGUE.

Je baise tes pieds.

LE ROI.

Mon cher Cid!

RODRIGUE.

Que le ciel te récompense du bienfait que tu m'accordes!

LE ROI.

Entre dans la lice en mon nom.

DON MARTIN.

Est-ce toi que ces poltrons de Mores appellent le Cid?

RODRIGUE.

Je suis en présence de mon roi; mais en campagne je répondrai à ta question.

DON MARTIN.

Dans quelle erreur n'es-tu pas? Tu es Rodrigue?

RODRIGUE.

Je le suis.

DON MARTIN.

Toi, en champ clos?

RODRIGUE.

Ne suis-je pas un homme?

DON MARTIN.

Toi, un homme auprès de moi?

RODRIGUE.

Tu es arrogant. Oui, je suis un homme, et là-bas tu connaîtras mes œuvres comme mon nom.

DON MARTIN.

Comment, Rodrigue, tu oserais non-seulement ne pas trembler devant moi, mais encore me combattre? Tu crois sans doute avoir à montrer ta force non contre des armures d'acier, mais contre les poitrines demi-nues de ces Mores dont les cimeterres sont d'oripeau, les boucliers de papier et les bras-

sars de coton? Ne vois-tu pas que tu resterais sans vie si je laissais tomber sur toi mon gantelet? Va, va vaincre tes roitelets mores, et fuis loin de ma rigueur.

RODRIGUE.

Chien qui aboie ne mord pas. Aussi, sans autant aboyer, je te répondrai seulement que je paraîtrai sur le champ du combat avec assez de courage pour te vaincre; que, fondé sur le bon droit de sa majesté, j'y mettrai tout mon zèle, et que le ciel décidera.

DON MARTIN.

Allons, puisque tu veux mourir, je pourrai en te tuant obtenir deux choses agréables à la fois. Votre altesse n'a-t-elle pas, par une annonce publique, assuré la beauté de Chimène à celui qui lui portera la tête de Rodrigue?

LE ROI.

Oui, je l'ai assurée.

DON MARTIN.

Eh bien! c'est moi qui veux me donner cet avantage, parce que, par Dieu, il m'a paru que Chimène était très-bien. Par le ciel, sire, tu verras la tête de Rodrigue dans ses mains, et moi dans ses bras.

RODRIGUE, à part.

Il m'offense encore plus à présent en excitant ma jalousie.

DON MARTIN.

Ainsi, roi don Ferdinand, nous convenons donc, pour en finir, que là où est la limite entre les royaumes de Castille et d'Aragon, là sera le champ de ba-

taille, et que, lorsque les juges du combat seront désignés, nous combattrons, chacun de nous pouvant amener cinq cents hommes pour assurer le terrain : c'est décidé.

LE ROI.

C'est décidé.

RODRIGUE.

C'est là que tu verras à ta honte la différence qu'il y a entre parler et combattre.

DON MARTIN.

C'est là que, pour tant que te vaille la meilleure pièce de ton harnais, je donnerai ta tête à Chimène et Calahorra à mon roi.

RODRIGUE, à son père.

Je partirai tout de suite après avoir reçu ta bénédiction.

DON MARTIN.

Je me rendrai au rendez-vous avec la rapidité de l'aigle.

LE ROI.

Va vaincre, mon Cid.

DIÈGUE.

Que Dieu, le maître de tout, te donne la victoire, comme je te donne de tout mon cœur cette bénédiction avec les mains.

ARIAS.

Nous avons en toi un brave Castillan.

DON MARTIN, à Rodrigue.

Je m'en vais.

RODRIGUE.

Je te suis.

DON MARTIN.

Tu me verras là-bas, Rodrigue.

RODRIGUE.

Martin, nous nous verrons là-bas.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE IV.

Salle de la maison de Chimène.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Il n'est plus, ma chère Elvire, de consolation pour mon cœur.

ELVIRE.

De quoi te plains-tu? Tu l'as voulu toi-même.

CHIMÈNE.

Ah! ciel!

ELVIRE.

Pour accomplir les lois de l'honneur, pour imposer silence au peuple, ne suffisait-il pas de poursuivre par les moyens ordinaires de la justice celui qui t'a ravi ton père et l'espoir de ton bonheur, plutôt que de l'exposer sans cesse à des dangers si terribles pour sa vie, et qui t'ôtent la tranquillité?

CHIMÈNE.

Que pouvais-je faire? Ah! malheureuse! j'étais

amante, j'étais offensée; j'avais été confondue devant le roi, et j'étais troublée de cette humiliation. Une idée s'offrit à moi pour excuser ma faiblesse; je dis de la bouche ces mots dont mon âme n'a pas cessé de gémir, surtout depuis l'orgueilleuse espérance de cet Aragonais.

ELVIRE.

Don Martin Gonzalès a ta vengeance dans sa main, et ta beauté est si profondément empreinte dans son âme qu'il te portera sans doute la tête de son adversaire. C'est un brave qui ne craindrait pas le monde entier; il est l'effroi des hommes; il est l'épouvantail des enfans....

CHIMÈNE.

Il est la mort pour moi. Ne me le nomme pas, Elvire, prends pitié de mes malheurs. Née sous une étoile funeste, j'ai besoin que tu me consoles : est-ce que Rodrigue ne pourrait pas vaincre? est-ce qu'il manque de valeur? Mais mon infortune est trop grande; c'est la mienne (16) et.... Dieu puissant!

ELVIRE.

Ne vous affligez pas à ce point.

CHIMÈNE.

Oui, j'en suis sûre, ma cruelle destinée retombera sur lui; elle enchaînera ses mouvemens, et le livrera dans le combat aux coups de son ennemi.

ELVIRE.

Si sa force et son audace lui ont valu le nom de *Cid*, son bonheur vaincra peut-être la fortune la plus contraire.

CHIMÈNE.

S'il peut surmonter l'influence de mon mauvais sort, ce sera sa plus grande victoire.

(Un page entre.)

LE PAGE.

On a porté cette lettre de la part de don Martin Gonzalès.

CHIMÈNE.

Je puis bien dire que c'est la nouvelle de ma mort. (*Au page.*) Retire-toi. (*Le page sort.*) Viens, Elvire.

ELVIRE.

Tu pourras lire cette lettre?

CHIMÈNE.

Je ne sais; en vérité, le trouble m'ôte la vue.

« Chimène, laisse le deuil, prends les vêtemens des noces, puisque tu veux que mon bonheur suive la fin de tes peines. Ma valeur te promet la tête de Rodrigue, afin que je devienne esclave de ta volonté et maître de tes charmes. Je pars pour vaincre, pour venger le comte d'Orgaz; attends avec joie une main qui doit être si heureuse.

» DON MARTIN. »

Ah, Dieu! qu'est-ce que j'éprouve?

ELVIRE.

Où vas-tu? tu ne peux parler.

CHIMÈNE.

Je vais m'enfermer dans mon appartement; là je fatiguerai en vain les murs de mes gémissemens, de mes soupirs, de mes larmes.

ELVIRE.

Jésus ! dans quel état !

CHIMÈNE.

Je n'y vois plus, je me meurs ! Viens, conduis-moi donc à la porte par où je dois sortir [17].

ELVIRE.

Où vas-tu ?

CHIMÈNE.

Je suis, j'adore l'ombre de mon ennemi. Ah, Rodrigue ! ah, malheureuse ! je te tue et je meurs pour toi !

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

Salle du palais.

LE ROI, ARIAS, DIÈGUE, PÉRANZULES, Suite.

LE ROI.

La fierté de don Sanche est telle qu'il en est presque à perdre le respect qu'il doit à mes cheveux blancs; je vois s'augmenter chaque jour l'aversion, la hauteur, le mépris, la dureté avec lesquels il traite ses frères. Je suis le père de tous, et je me suis décidé, pour l'être jusqu'à la fin, à partager mes royaumes et mes états à ceux dont l'amour se partage mon âme. Que dites-vous de cette mesure ? Parle, Diègue.

DIÈGUE.

Ta résolution est étrange et contraire à tous les

principes de la saine politique. Si tu y songes bien, seigneur, tu verras qu'il est difficile qu'une maison qui s'affaiblit en se divisant puisse jamais réussir, et si tu fais tort au prince, mon seigneur, il pourra alors avec justice déployer cette violence que tu lui reproches.

PÉRANZULES.

Seigneur, Alphonse et Garcie sont aussi vos enfans, le même sang coule en leurs veines, le même sang leur a donné le jour. S'ils sont persécutés, maltraités par leur frère, s'ils sont obligés d'aller dans des royaumes étrangers servir d'écuyers à d'autres souverains, l'honneur de la Castille ne sera-t-il pas terni?

ARIAS.

Seigneur, donne Elvire et donne Urraque sont tes filles aussi; et que pourraient devenir des femmes déshéritées?

DIÈGUE.

Et si le prince don Sanche, dont la violence vous épouvante, dont vous admirez la vigueur, s'aperçoit du dommage qu'il reçoit, que pouvez-vous attendre, que pouvez-vous espérer, sinon un incendie général qui consumera l'Espagne entière? Ainsi, en examinant cette affaire avec attention, le motif même qui t'y engageait est celui qui doit t'en détourner.

ARIAS.

Et il faut donc que le roi sacrifie à ces vaines craintes des enfans qui sont d'autres lui-même?

DIÈGUE.

L'avantage commun de la religion chrétienne doit toujours être regardé plutôt que celui des enfans; d'autant plus que s'il y a des dissensions entre eux, s'ils se tuent les uns les autres, ils n'en seront pas moins perdus.

PERANZULES.

Ce que tu dis peut arriver un jour, mais ce mal est douteux; l'autre accident est prochain.

LE ROI.

Il faut espérer que, l'âge mûrissant la raison de don Sanche, l'égalité où il se trouvera avec ses frères pourra l'adoucir.

DIÈGUE.

La supériorité des astres eux-mêmes n'adoucirait pas son indomptable cœur. Au reste, seigneur, tu n'as qu'à le faire appeler et lui déclarer tes intentions; tu verras d'après cela quelles espérances tu pourras concevoir de sa docilité.

LE ROI.

Tu dis bien.

DIÈGUE.

Il vient lui-même.

(Le prince entre.)

LE ROI.

Il semble que votre cœur aurait deviné mes pensées. Venez, mon fils; asseyez-vous, mon fils.

LE PRINCE.

Daignez me donner votre main.

LE ROI.

Prenez-la. (*Le prince lui baise la main.*) Comme le poids des années joint à celui du sceptre et de la couronne fatigue les rois plus tôt que les autres mortels ; comme à cet âge les souffrances du corps rendent plus difficiles les travaux de l'esprit ; comme la course rapide de cette vie périssable n'est qu'un aujourd'hui pour ce que nous possédons, et un lendemain pour ce que nous avons à espérer ; moi, mon fils, qui ai déjà parcouru la seconde moitié de ma journée ; qui vois déjà le ciel sombre, le soleil couché, et les ténèbres de la nuit prêtes à m'envelopper, pour sortir d'un souci qui tourmente mes derniers jours et qui hâterait ma fin, j'ai voulu vous faire connaître les sages dispositions de mon testament, pour savoir si votre volonté répondra à mes espérances.

LE PRINCE.

Les rois font-ils donc des testamens?

LE ROI, à part.

Comme il se hâte de se déclarer! (*Haut.*) Ils ne disposent pas, mon fils, de ce dont ils ont hérité, mais ils peuvent donner ce qu'ils ont acquis. Vous hériterez, don Sanche, de la Castille, de l'Estrémadoure, de la Navarre, de tout ce qui s'étend du Pisuerga jusques à l'Èbre.

LE PRINCE.

C'est plus qu'il ne m'en faut.

LE ROI, à part.

Son humeur se voit sur sa figure.

LE PRINCE, à part.

Je brûle d'impatience.

LE ROI.

Léon et les Asturies apartiendront à don Alfonse avec toute la terre de Campos; et je laisse à don Garcie, la Galice et la Biscaye. Mes filles donne Elvire et donne Urraque, auront Toro et Zamora, et partageront entre elles les domaines qui dépendent de l'Infantado. Et d'après ces dispositions, si la bénédiction du ciel s'unit à celle que je vous donne, toutes les forces humaines ne pourront l'emporter sur vos forces réunies, ni résister à vos armes. C'est ainsi qu'un faisceau de verges ne peut être rompu, tandis que lorsqu'il est détaché on peut rompre facilement celles qui le composaient.

LE PRINCE.

Mais d'après cet exemple même, seigneur, est-il bien que tu divises à présent ce que tu pourrais laisser réuni? Pourquoi ne pas rassembler pour moi toutes les forces de l'Espagne? Ne vois-tu pas que tu me fais injure, que tu m'enlèves ce qui m'appartient?

LE ROI.

Don Sanche, prince, mon fils, prends-y garde, tu te trompes. La Castille seule était mon héritage. Léon apartenait à ta mère donne Sanche; le reste est provenu de mon bras et de mon épée, et ne puis-je pas le répartir librement entre mes enfans, entre lesquels je partage aussi mon cœur?

LE PRINCE.

Et si tu n'avais été roi de Castille, avec quoi aurais-

tu conquis ce qu'aujourd'hui tu partages? Quels trésors, quelles armées aurais-tu pu employer? Si donc la Castille m'appartient de droit, il est clair que le reste est à moi, parce que c'est au fonds et non à la main qui l'a employé, que doivent se joindre les accroissemens. Puisse le ciel, mon père et seigneur, conserver mille ans ta vie! Mais si tu meurs, mon épée saura me rendre ce que tu m'enlèves et réunir en un faisceau les forces que tu divises.

LE ROI.

Enfant désobéissant, une citadelle châtiera ton orgueil et ton arrogance.

PÉRANZULES, bas à Arias.

Quelle hauteur il montre!

ARIAS, bas à Péranzules.

J'en suis confondu.

LE PRINCE.

Tout t'appartient pendant ta vie.

LE ROI.

Que ma malédiction tombe sur toi si tu n'obéis pas à mes volontés!

LE PRINCE.

Une malédiction injuste est sans effet.

LE ROI.

Je suis.....

DIÈGUE, au prince.

Que votre altesse fasse attention à ce qu'elle dit. Celui qui sent le plus profondément doit le moins parler.

LE PRINCE.

Je me tais..... pour à présent.

DIÈGUE, au roi.

Tu as vu par cette expérience, seigneur, si mes raisons étaient fondées.

LE ROI.

J'ai peine à retenir ma colère.

DIÈGUE.

Que vois-je? quel est ce changement! Chimène couverte d'or et de parures!

LE ROI.

Comment! Chimène quitte le deuil? Qu'est-il donc arrivé?

(Chimène entre, richement habillée.)

CHIMÈNE, à part.

J'ai la mort dans le cœur. O ciel! pourrai-je dissimuler? (*Haut.*) J'ai reçu une lettre d'Aragon, et comme elle me donne l'espérance d'un résultat heureux, j'ai dû quitter au jour de la vengeance le deuil que je pris au jour de la mort.

DIÈGUE.

Rodrigue serait vaincu?

CHIMÈNE.

Il est déjà mort : je l'espère.

DIÈGUE.

Ah! mon fils!

LE ROI.

Nous apprendrons bientôt la vérité.

CHIMÈNE, à part.

Et c'est pour l'apprendre plus tôt que j'ai pris ce prétexte.

LE ROI.

Apaisez-vous, Diègue.

DIÈGUE.

Je suis malheureux ! Que tu es cruelle !

CHIMÈNE.

Je suis femme.

DIÈGUE.

A présent tu seras satisfaite si mon Rodrigue est mort.

CHIMÈNE.

Je poursuis ma vengeance. (*A part.*) Et mon âme est déchirée.

(Un domestique entre.)

LE ROI.

Quelles nouvelles y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Il est arrivé un chevalier d'Aragon (18).

DIÈGUE.

Ainsi don Martin a vaincu ! Je me meurs?

LE DOMESTIQUE.

Apparemment.

DIÈGUE.

Malheureux père !

LE DOMESTIQUE.

Ce chevalier porte la tête de Rodrigue et veut la donner à Chimène.

CHIMÈNE, à part.

Sa vue me tuera.

LE PRINCE.

Vive Dieu! Je ne laisserai pas un créneau debout en Aragon.

CHIMÈNE, à part.

Ah! Rodrigue! il me reste encore cette consolation dans mon désespoir. (*Haut.*) Roi don Ferdinand, nobles chevaliers, écoutez mon malheur. Je n'ai plus dans mon âme assez de force pour le cacher. Je veux le dire à haute voix, je veux que tout le monde apprenne combien j'ai payé chèrement la gloire de remplir mon devoir, combien mon honneur me coûte. J'ai toujours adoré les perfections de Rodrigue de Bivar, et pour exécuter les lois que pour mon malheur le monde a établies, je l'ai poursuivi jusqu'à la mort, et l'épée qui a tranché sa tête a coupé en même temps le fil de ma vie.

(L'infante entre.)

L'INFANTE.

J'ai appris ta peine, je viens la partager. (*A part.*) Les larmes que je verse coulent pour ma propre douleur.

CHIMÈNE, s'agenouillant.

Mais puisque je suis si malheureuse, que ta majesté ne permette pas que don Martin Gonzalès me donne comme époux sa main sanglante et détestable. Qu'il s'empare de tout mon bien; pour moi, si Dieu ne me rappelle pas à lui, un monastère sera à jamais ma retraite.

LE ROI.

Consolez-vous, levez-vous, Chimène.

(Rodrigue entre.)

DIÈGUE.

Mon fils! Rodrigue!

CHIMÈNE.

Hélas! sont-ce des rêves?

RODRIGUE, au roi et au prince.

Que ta majesté, que ton altesse, me permettent de tomber à leurs pieds.

L'INFANTE, à part.

Tout ingrat qu'il est, je suis heureuse de sa vie.

LE ROI.

Quel est l'auteur de ces fausses nouvelles? Où est-il?

RODRIGUE.

Ces nouvelles étaient très-vraies, et je n'ai pas fait dire autre chose, sinon qu'il venait un chevalier d'Aragon, pour offrir en hommage à Chimène la tête de Rodrigue, devant toi, en présence de ta cour. C'est moi qui suis ce chevalier. Je viens d'Aragon, et je ne viens pas sans ma tête. Pour celle de Gonzalès, je l'ai laissée là-bas sur la pointe de ma lance; celle-ci, je l'offre à Chimène. Elle n'a point dit dans ses proclamations qu'elle la voulût coupée; elle ne s'est point expliquée s'il la lui fallait vivante ou morte. Ainsi puisque je la lui porte, elle doit être mon épouse. Si pourtant ta rigueur me refusait

cette récompense de mon amour, voilà mon épée, tu peux la couper toi-même.

LE ROI.

Rodrigue a raison. Je prononce le jugement en sa faveur.

CHIMÈNE, à part.

Que deviendrai-je? Ah! la honte me coupe la voix.

LE PRINCE.

Allons, Chimène, consentez-y à cause de moi.

ARIAS.

Que de vains scrupules ne vous arrêtent pas.

PÉRANZULES.

Ma nièce, cette union est infiniment convenable.

CHIMÈNE.

J'obéirai à ce que le ciel ordonne.

RODRIGUE.

Quelle félicité! Je suis à toi!

CHIMÈNE.

Je suis à toi!

DIÈGUE.

Bonheur inouï!

L'INFANTE, à part.

Ingrat, je t'oublie à jamais.

LE ROI.

Dès ce soir vous serez mariés par l'évêque de Palencia.

LE PRINCE.

Je serai le parrain de cette noce.

RODRIGUE.

Et c'est ainsi que se terminent LA JEUNESSE DU CID et les noces de Chimène.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

NOTES

SUR LA PREMIÈRE PARTIE

DE LA JEUNESSE DU CID.

---

(1) Suivant le *Romancero* du Cid, ce ne fut qu'après la prise de Coïmbre que Rodrigue fut armé chevalier. Il était déjà marié. « On nomma Sainte-Marie la mosquée qu'on y trouva ; on la consacra sous ce nom, et c'est là que fut armé chevalier le bon Rodrigue de Bivar, le fameux ; le roi lui ceiguit l'épée, lui donna un baiser sur la bouche, et ne le frappa pas sur l'épaule, comme il avait coutume. La reine, pour l'honorer davantage, lui donna un cheval, et donne Urraque, l'infante, lui chaussa les éperons. » (Romance XIII.)

(2) Dans l'édition que j'ai sous les yeux, incorrecte comme toutes celles des pièces détachées, ces deux vers sont mis dans la bouche de Rodrigue. J'ai cru qu'ils étaient une réponse à Péranzules.

(3) Il expose son épée nue, et la met aussi au pilori. *Sacar à la verguenza.* Il est impossible de rendre une idée fondée sur l'identité du mot qui exprime le supplice et le sentiment qu'il doit inspirer.

(4) Autre allusion à l'épée mise au carcan.

(5) C'est une mauvaise paraphrase. Mais je n'ai pas osé hasarder en français : *Il faut que je verse le sang de mon âme !*

(6) (*Litt.*) A panache jaune.

(7) *Saint-Jacques! Ferme, Espagne !* Anciens cris de guerre des troupes espagnoles.

(8) Toute cette scène est maintenant supprimée à la représentation.

(9) Ces vers, comme on le voit, sont tirés d'une romance ainsi que les précédens et le couplet suivant. Guillem de Castro a changé quelques vers ou suivi une autre version que celle du *Romancero* (Rom. IX), mais il est singulier qu'il n'ait pas changé les temps des verbes dans le couplet de Don Diègue. *Entraron*, *quedò* sont au passé dans l'original.

(10) Ceci est encore tiré de la Romance IX. Voilà pourquoi on n'y retrouve pas le tutoiement.

(11) C'est, comme dans la première stance de Rodrigue, l'idée du proverbe espagnol : C'est toujours le pire qui se trouve vrai. *Siempa lo peor es cierto.*

(12) Tout ce discours de Chimène est emprunté, à un ou deux distiques près, de la Romance VI. J'ai tâché d'imiter le rhythme de ces poésies.

(13) (*Litt.*) « J'ai un nœud au gosier, et bien d'autres au cœur. »

(14) (*Litt.*) « Avec ses plumes il volera bien légèrement. »

(15) Cette scène, qu'on supprime aujourd'hui à la représentation, est tirée de la douzième romance du Cid, mais l'auteur dramatique n'a point emprunté de vers à celui de la narration.

(16) Allusion à un proverbe espagnol. *Esa desdicha es como mia.* (ce malheur est grand, c'est le mien).

(17) Ce désordre dans les idées de Chimène a peut-être donné à Racine l'idée d'un des beaux mouvemens d'Athalie.

. . . . Où vous égarez-vous ?
Voici votre chemin.

(18) La phrase espagnole présente la même équivoque : le mot d'*Aragon* peut y être appliqué au pays du chevalier, comme au lieu de son départ.

DU CID

DU GRAND CORNEILLE.

En comparant le *Cid* de Guillem de Castro à celui des Romances, on voit quels sont les changemens que le poëte a faits à sa fable pour la rendre dramatique. Il a interverti l'ordre de quelques événemens; il a placé au commencement de sa pièce l'armement de Rodrigue, et a très-bien fait; il a aussi antidaté avec autant de goût le combat avec don Martin. Il aurait pu se dispenser de faire le même prochronisme pour l'histoire du lépreux; mais où il a montré du génie, c'est en inventant la passion réciproque de Chimène et de Rodrigue, et cette lutte continuelle entre l'amour et l'honneur qui lui a fourni tant de beautés, et dont Corneille a su tirer encore plus de parti. Ceux qui admirent et regrettent le bon vieux temps de la chevalerie ne savent pas ce qu'ils vantent. Ces combats intérieurs qui nous ravissent dans les deux pièces du *Cid* ne sont point les sentimens de Chimène; ce sont ceux de Guillem de Castro : ils sont du dix-septième et non du onzième siècle. La véritable fille du comte Gomez d'Orgaz ou de Gormaz ne pensait ni à l'amour ni à l'honneur; elle demandait Rodrigue, parce que *son bien allait toujours croissant*, et son amant la préféra à l'infante parce que Chimène était plus riche, et qu'il *aima mieux le bien que l'honneur.*

Quand nous applaudissons,

Rodrigue, as-tu du cœur? — Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure....

ce sont les sentimens de Corneille qui nous charment; le véritable Rodrigue se fâchait lorsqu'on lui faisait mal aux doigts, et menaçait d'éventrer son père s'il continuait à serrer; ce qui n'empêche pas que Cid Ruy Diaz de Bivar n'ait été, sans contredit (1), le plus grand homme de son temps.

Guillem de Castro ne changea point cette scène sauvage; il se crut sans doute forcé, par la popularité de cette histoire, à la conserver dans sa pureté native, mais il fit beaucoup d'autres changemens de détail : il supprima le présent que Rodrigue offre à son père de la tête du comte, pour le remettre en appétit; comme, dans la seconde partie, il retrancha les menaces que l'infante fait au roi d'aller gagner sa vie d'une manière peu honorable, et l'offre que fait Rodrigue à celle-ci de se débarrasser de Chimène pour l'épouser : tous nobles et généreux sentimens du beau temps de la chevalerie.

Corneille, à son tour, a modifié le plan de Guillem de Castro. Il a supprimé le rôle entier de don Sanche le brave; et cette suppression est très-judicieuse, parce qu'il n'avait pas en France l'intérêt historique qu'il présente en Espagne. Il a supprimé aussi la scène du lépreux, et a mis en récit le conseil de Ferdinand sur la

(1) C'est ainsi que pour attendrir les Grecs, il fallait leur présenter la douleur héroïque de Philoctète qui souffrait d'un ulcère au pied.

nomination du gouverneur de son fils, le combat du Cid contre les Mores, et l'hommage que lui rendent les rois qu'il a vaincus. Dans la pièce française, Chimène ne se plaint que deux fois, au lieu de trois fois qu'elle reparaît dans la pièce espagnole. Ce changement est une nouvelle preuve du goût de Corneille.

Il a conservé l'infante, et il a eu tort, surtout parce qu'il a changé son caractère. Ce n'est plus une princesse amoureuse de Rodrigue et voulant se marier avec lui, ce qui était très-naturel dans les usages du temps, puisque le Cid épousa en secondes noces une des cousines de cette Urraque. Il lui a donné les sentimens d'une princesse du dix-septième siècle, et lui fait combattre son amour par la crainte de déroger. Il avait plus de talent qu'il n'en fallait pour rendre cette situation sinon tragique, du moins intéressante; mais il eût fallu qu'elle se trouvât en première ligne. Auprès des combats analogues et bien autrement violens qui tourmentent Chimène et Rodrigue, ceux de l'infante sont d'un froid glacial; ce changement l'a empêché de profiter de la seule jolie scène de l'original où paraisse l'infante, et où Rodrigue sait si adroitement être toujours galant, sans répondre à ses avances.

De ce grand fanfaron de don Martin, Corneille a fait un doucereux don Sanche; et cette métamorphose n'est pas heureuse. Il est sûr que l'ambassadeur aragonais venant se battre pour Calahorra, et voulant profiter de l'occasion, et *faire d'une pierre deux coups* en épousant Chimène, *parce qu'elle lui a paru bien*, aurait étrangement scandalisé ce public dont le goût efféminé forçait Corneille à mettre de l'amour dans toutes ses pièces. Mais il me semble que s'il avait emprunté ce

personnage à Castro, et qu'il l'eût ennobli comme il savait le faire, il eût été plus dramatique que son don Sanche, ne fût-ce qu'en rendant plus grand le péril que court le Cid.

Corneille a supprimé en entier l'armement de Rodrigue : il l'a remplacé par une exposition fort bien faite par le comte, Elvire et Chimène. Il a même été plus loin, il a fait parler les deux pères du mariage de leurs enfans. Voltaire loue cette conception, et désapprouve même les comédiens de retrancher les deux premières scènes. « Comment s'intéresser à la querelle du comte et de don Diègue, si on n'est pas instruit de l'amour de leurs enfans? L'affront que Gormaz fait à don Diègue est un coup de théâtre quand on espère qu'ils vont conclure le mariage de Chimène avec Rodrigue. » J'oserai penser, et c'est aussi l'avis de lord Holland, que l'ignorance où sont les deux seigneurs rivaux des suites de leur querelle, les rend tout au moins aussi dramatiques, et que cette ignorance présente don Diègue et Rodrigue sous un point de vue plus intéressant. Je sais que le premier dit très-raisonnablement :

Il n'est qu'un seul honneur, il est tant de maîtresses!...
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

Ces maximes très-vraies ne sont pas à l'usage des amoureux de théâtre, et il y a quelque cruauté à un père d'exiger que son fils sacrifie à jamais les nœuds de l'amour, au moment où il l'expose à un combat qui semble inégal.

La marche des deux pièces est à peu près la même. Les suppressions qu'a faites Corneille lui ont permis de diminuer le nombre des changemens de lieu. Le théâtre

ne représente que trois scènes différentes dans les premiers, deuxième et cinquième actes, et deux dans les autres ; encore notre grand poëte a-t-il moins bien motivé que son prédécesseur la venue de Chimène à la cour de Fernand pour apprendre l'issue du combat.

Corneille voulant resserrer l'étendue de sa pièce en vingt-quatre heures, ou à peu près, a été obligé de s'écarter de l'histoire, et, au lieu d'une campagne de terre, de supposer un débarquement repoussé par Rodrigue. Il a fallu pour cela qu'il mît la scène dans un port de mer, et qu'il anticipât de plus d'un siècle l'époque où les rois de Castille furent maîtres de Séville ; et cependant il place son action avant la conquête de Tolède. Ce parachronisme, comme l'ont remarqué La Huerta et M. de Sismondi, n'a été relevé ni par Scudéri, ni par l'académie, ni par Voltaire. Il est vrai que ce dernier, en observant que l'académie française avait une autre idée de la grandeur des rois que les seigneurs du treizième siècle (il veut parler des personnages du *Cid*), fait un parachronisme encore plus considérable. Il faut observer que c'est à cette altération de l'histoire que tiennent les défauts que présente le rôle du roi Ferdinand, qui paraît beaucoup plus avantageusement sur la scène espagnole.

Dans le dialogue, dans la marche des scènes, Corneille a été très-supérieur à son prédécesseur. En imitant ce qu'il y avait de bon, et ce qui entrait dans son plan, il a ajouté beaucoup de développemens, a présenté avec l'étendue convenable ce qui n'était qu'indiqué, et a remplacé avec goût ce qu'il a omis, par des pensées plus vives et une expression plus brillante. Lord Holland pense cependant que dans le monologue de don

Diègue, lorsqu'il attend son fils, et dans la scène qui le suit, Castro est supérieur à son imitateur. Je ne puis partager cette opinion, quoique je sois forcé de reconnaître que là, et dans toute la pièce française, la tendresse paternelle est en général moins fortement exprimée que dans l'ouvrage espagnol ; mais il faut songer que la première supposition admise par Corneille, que don Diègue connaît l'amour de son fils, lui donnait une teinte d'insensibilité dont il ne devait pas se départir.

Mais où Corneille a montré surtout sa supériorité, c'est dans la conception et l'exécution de la seconde entrevue de Rodrigue et de Chimène (Acte V, scène I), scène si difficile à faire, qu'on ne conçoit pas comment il a osé la hasarder, et si bien exécutée, si naturelle, qu'on est surpris que l'idée n'en soit pas venue à Guillem de Castro.

Une des plus grandes différences des deux ouvrages, c'est celle qui résulte de la couleur générale de l'ensemble de la pièce. La tragédie française est seulement chevaleresque ; *las Mocedades del Cid* ont de plus une teinte religieuse très-marquée. Je ne parle pas seulement du mauvais épisode du lépreux, où cependant on trouve de beaux vers sur la religion du soldat ; mais cet armement de Rodrigue devant l'autel, ces sermens répétés, ces bénédictions paternelles, ces invocations à Dieu avant les combats ; mais l'équivoque même que fait le Cid en feignant de prendre pour une bénédiction de la princesse, une expression qui n'est qu'un aveu de son amour, répandent sur toute la composition une idée vague de la présence de la Divinité, de l'interposition de la Providence, qu'on ne retrouve plus dans le tragique français.

En résultat, c'était avec bien de l'injustice que les ignorans rivaux de Corneille l'accusèrent de plagiat. Il a tellement modifié le plan et les détails de la pièce, il les a tellement perfectionnés presque partout, qu'elle lui appartient. Dans le *Menteur*, il est resté bien plus près de son original, et il était bien inutile que Voltaire dìt que la troisième scène du cinquième acte est tirée de l'espagnol, lorsqu'elles sont toutes dans le même cas ; cependant on ne peut s'empêcher de penser que si Corneille avait composé le *Cid* après *Cinna* et *Polyeucte*, il eut fait une meilleure pièce, en empruntant davantage à son prédécesseur.

Quant aux vers, considérés isolément, Corneille en a traduit environ deux cents en cent soixante vers français. Nous n'avons pas cru devoir grossir inutilement ces notes de fragmens incohérens que tout le monde sait par cœur. Mais on peut comparer les scènes VI, VII, VIII, IX de l'acte Ier. de Corneille avec le commencement de la première journée, pages 168 et suiv.; les scènes I et II du deuxième avec la IIIe. de la première journée; la scène IX, même acte, avec la Ire. de la journée II, pag. 208; et surtout les scènes I, III, IV, V et VI du troisième acte, avec les IIe. et IIIe. de la seconde journée, page 231.

Il était naturel que, travaillant sur le même fond, il ne cherchât pas à exprimer les mêmes idées d'une manière inférieure à celle de Guillem de Castro. Il a lui-même cité tous les passages qu'il a imités, et il avait raison de ne pas redouter la comparaison. Ce n'est pas qu'il ne s'en trouve de très-beaux dans l'original ; mais il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'assure Voltaire, que parce que Guillem de Castro a dit le premier,

Seguiréle hasta vengarme
Y habré de matar muriendo,

« l'original contenait les beautés qui firent la fortune du *Cid* français. » D'abord ce serait conclure du particulier au général : ensuite le vers français ,

Le poursuivre , le perdre et mourir après lui ,

a un sens bien autrement énergique , et une idée qui n'est pas dans l'ouvrage espagnol. *Morir matando* , et *matar muriendo* , sont des phrases faites qu'on rencontre à chaque page dans les poëtes castillans , et qui ne veulent dire autre chose que combattre en désespéré , combattre jusqu'à la mort. Le vers qui précède : « Je le poursuivrai jusqu'à ce que je sois vengée, » l'explique assez, et il y a loin de là au sublime : *Mourir après lui.*

Le commentateur français n'a pas été plus heureux lorsqu'il attribue à l'auteur espagnol l'idée de ces vers :

Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,
Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle ,
Se venaient tous offrir pour venger ma querelle.

c'eût été un contresens dans la pièce espagnole ; aussi don Diègue y dit-il clairement :

J'ai déjà rassemblé du monde.

Corneille a beaucoup adouci les expressions du comte dans la fin de son entretien avec Rodrigue. Néanmoins il n'était pas juste d'accuser Castro de cette réponse insultante de Gormaz ,

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu ,
La vaillance et l'honneur de son temps ? Le sais-tu ?
— Peut-être.

Dans l'ouvrage espagnol, le comte répond positivement, *si seria*, il le fut, ou bien, il est vrai.

Et voilà justement comme on écrit... *les commentaires.*

La plus grave imputation qu'on ait faite au *Cid* de Corneille, c'est le mariage de Chimène le même jour de la mort de son père. Il s'est défendu en disant que le mariage était différé, et Voltaire adopte cette excuse. Lord Holland la trouve mal fondée, et prétend que le consentement, fût-ce pour un temps éloigné, n'est guère moins choquant que le mariage effectif. Puis on a plaint Corneille d'avoir été forcé à cette faute par la règle des vingt-quatre heures; et l'on a trouvé Castro très-heureux d'avoir pu disposer d'assez de temps pour effacer le choquant de cette alliance.

Je crois qu'objections et réponses sont entachées d'un énorme anachronisme. Du temps de Chimène, rien n'était plus naturel et plus légal que de voir la fille, la veuve, la sœur de la victime, épouser le meurtrier. « Je t'ai tué un homme, je t'en donne un autre, » dit Rodrigue à Chimène dans les Romances. Le coupable étant censé appartenir à l'offensée, elle pouvait en faire ce qu'elle voulait : un mari ou un mort. De mauvais plaisans prétendront que ce n'était qu'une commutation ou prorogation de peine. J'ai cité ailleurs d'autres pièces espagnoles dont cet usage forme le nœud, et je puis y ajouter encore *l'Encanto sin encanto*, de Caldéron.

Au fond ces unions qui nous paraissent si révoltantes étaient peut-être, avec les compositions en argent qui ne nous révoltent pas moins, les seules choses raisonnables qu'il y eût dans les horribles mœurs de ce temps-là. Il est évident que ces résultats étaient avantageux

aux deux parties poursuivante et poursuivie, et il ne l'est pas moins qu'ils l'étaient à la société; car un homme ruiné, un homme marié, quel que soit le sort qui le menace, valent mieux pour l'état que des cadavres, au moins dans les pays où l'anthropophagie n'est pas reçue.

Qu'ensuite l'on dise que le poëte tragique doit, comme le poëte comique, se conformer aux mœurs de son temps; qu'il ne trouvera dans son auditoire de sympathie qu'avec les sentimens de ses contemporains; que nous aimons mieux voir Achille prêt à se battre en duel à la française avec Agamemnon, que lui disant des injures homériques, je pourrais bien penser qu'on a raison; mais tout cela tient à une manière de considérer l'imitation théâtrale qui peut-être paraîtrait paradoxale, et dont ce n'est pas ici le lieu de s'occuper.

Du Cid de Diamante.

Fontenelle nous apprend que son oncle Pierre Corneille avait dans son cabinet *le Cid* traduit en toutes les langues, et même en espagnol. Il voulait sans doute parler de la pièce de J.-B. Diamante, intitulée *el Honrador de su padre* (celui qui honore son père). C'est une imitation dans laquelle le poëte espagnol a arrangé avec assez de liberté les changemens qu'il a empruntés au poëte français, changemens auxquels il en a ajouté bien d'autres.

Voltaire, qui parlait fort bien de ce qu'il savait, était entraîné par un gout très-vif à parler de ce qu'il ne savait pas : or, il ne connaissait pas plus la langue et la littérature castillane que le grec ou l'hébreu. On le voit par sa traduction de l'*Héraclius* de Caldéron, et mieux par ses commentaires sur *le Cid*.

Avec la même exactitude qu'il a fait de Lope de Vega un comédien, et qu'il a attribué à lui ou à Roxas (il ne sait lequel), l'original du *Menteur*, que Corneille lui-même déclare être de don Juan d'Alarcon, il nous dit « que l'Espagne avait deux tragédies du *Cid;* l'une de Diamante, qui était la plus ancienne; l'autre de Guillem de Castro, qui était la plus en vogue. On voyait dans toutes les deux une infante amoureuse du Cid, et un bouffon appelé le valet gracieux, personnages également ridicules, etc., etc. » Dans ces cinq lignes il y a quatre erreurs : 1°. il n'y avait qu'un *Cid* quand celui de Corneille parut, car 2°. *l'Honrador de su padre* n'existait pas ; 3°. l'infante n'est nullement ridicule dans la pièce de Castro ; 4°. le rôle du berger dans le même ouvrage est tellement épisodique et si court qu'on ne peut en faire le sujet d'une imputation contre le seul poëte de ce temps qui se soit presque toujours passé de cet emploi.

Il dit ensuite qu'il citera les morceaux de Diamante imités par Corneille. Il cite en effet un passage de huit vers traduits de Corneille par Diamante ; on en trouverait facilement six cents autres dont il ne dit pas un mot ; mais Voltaire à coup sûr n'a lu que la moitié de la première journée de la pièce de cet auteur, et n'a point lu du tout celle de Guillem de Castro.

« Dans le *Cid* de Diamante, ce roi donne la place de gouverneur de son fils en présence du comte, et cela est encore plus théâtral...... Il semble que Corneille aurait plutôt dû imiter Diamante que Castro dans cette intelligence du théâtre. » Or, dans Castro, la place est donnée en présence du comte.

Voltaire remarque comme une chose bouffonne que, dans la pièce de Diamante, le comte, après avoir donné

le soufflet à don Diègue, lui dise en latin *vale*. Le fait serait plaisant s'il était vrai ; mais ce qui est plus plaisant encore, c'est que le commentateur a pris ou fait semblant de prendre *vase* (il sort), imprimé en caractères italiques, pour l'*adieu* des Latins.

Montesquieu prétendait que Voltaire prêtait aux autres ses idées, et qu'ensuite il se moquait de ce qu'il leur avait attribué. Qu'il suivît cette marche avec ses contemporains, Montesquieu, Rousseau, Buffon, Maupertuis, Larcher, La Beaumelle, à la bonne heure, on en conçoit la raison ; mais il fallait qu'il craignît bien d'en perdre l'habitude pour se conduire ainsi envers le pauvre Diamante, mort depuis long-temps dans un pays lointain. Au reste, « on ne remarque ces légères fautes qu'en faveur des étrangers et des commençans. » (Volt., Comment. sur *Cinna*.)

Diamante a traduit presque à la lettre les premières scènes de Corneille, il a seulement ajouté un *Nugne*, valet bouffon de Rodrigue. Il a repris de Guillem de Castro l'épreuve que don Diègue fait sur ses enfans. Mais ce qui prouve, à mon avis, peu de goût, c'est qu'après avoir serré les mains de Rodrigue, et avoir vu sa fureur, le vieillard lui demande encore d'après Corneille : *Rodrigue, as-tu du cœur?*

Diamante a évité autant qu'il a pu de reproduire les vers de Castro ; mais cela lui a été impossible dans les stances, dont le refrain est à peu près le même.

Pour mieux lier les scènes, il s'est permis une absurdité ; il a fait venir don Diègue chercher son fils dans la maison de Chimène.

N'ayant pas fait l'anachronisme de transporter la scène à Séville, il remplace la narration du débarque-

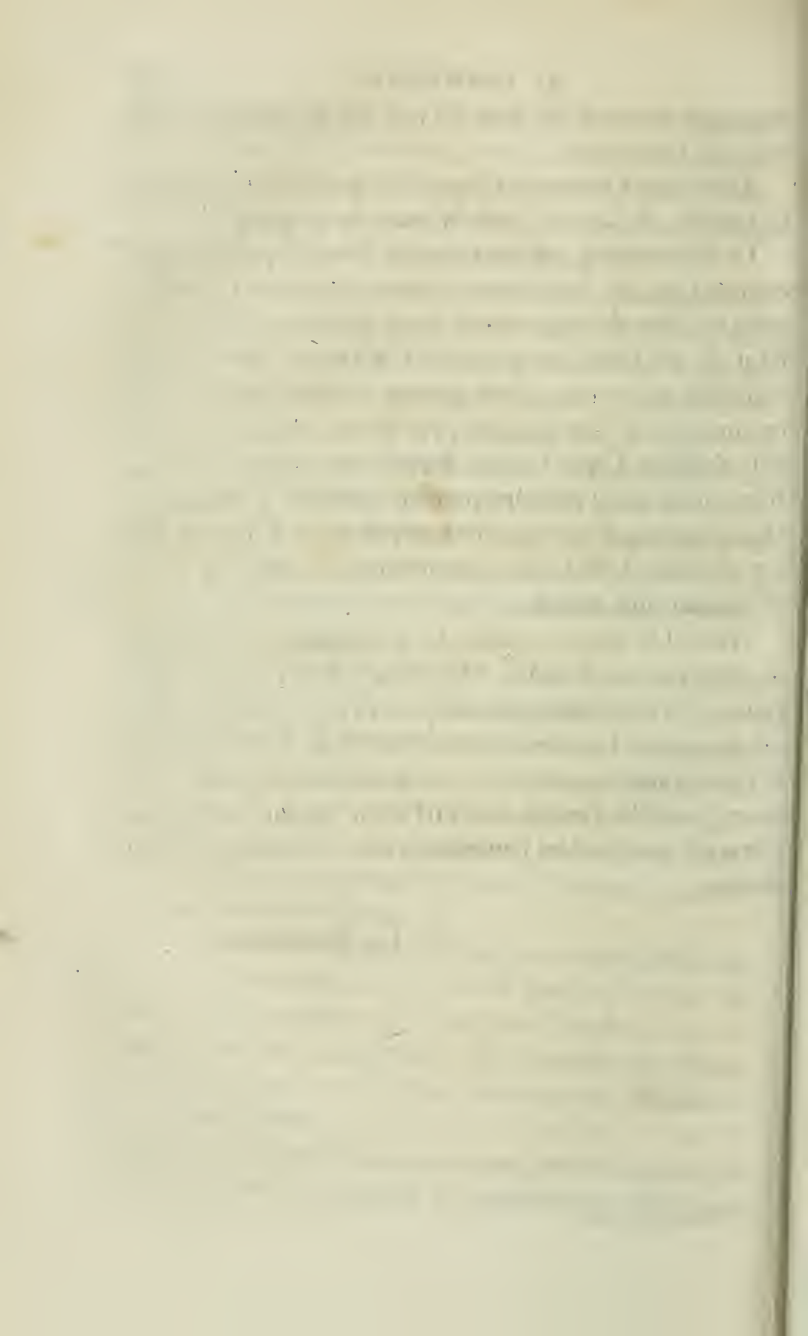
ment par un récit de bataille qui est le meilleur morceau de l'ouvrage.

Après avoir annoncé l'amour de don Sanche, d'après Corneille, il l'oublie dans la suite de sa pièce.

Le dénoûment est tout entier de lui. Le roi veut, comme dans les deux autres pièces, éprouver Chimène, mais au lieu de répandre le bruit de la mort du Cid, il feint de lui faire son procès : il le fait en effet arrêter. Chimène va le voir dans sa prison. Tandis qu'elle y est, on annonce à son amant qu'il est condamné à mort. Elle s'afflige d'abord ; mais lorsque les soldats font semblant de venir le prendre pour le conduire à l'échafaud, elle s'empare d'une épée et fait rébellion à justice. Elle est prise sur le fait par le roi et toute sa cour, et forcée d'épouser son amant.

Nota. On ignore l'année de la naissance de Diamante et l'époque de sa mort. Mais Lope de Véga n'en parle point dans son *Catalogue des poëtes espagnols*, imprimé six ans avant la première représentation du *Cid* français, et l'on n'a aucune pièce de lui imprimée avant 1660 ; d'ailleurs Corneille l'aurait cité s'il l'avait connu ; et à défaut, Claveret ou Scudéri l'auraient relevé du défaut de mémoire.

A. La Beaumelle.



LA JEUNESSE DU CID,

SECONDE PARTIE.

PERSONNAGES.

DON SANCHE, roi de Castille.
DON ALFONSE, son frère, roi de Léon.
DONNE URRAQUE, infante, leur sœur, souveraine de Zamora.
ALI-MAYMON, roi de Tolède.
ZAIDE, princesse more.

RODRIGUE DE BIVAR, le Cid, DON DIÈGUE ORDOGNEZ DE LARA, DON GARCIE, comte de Cabra. LE COMTE DON NUGNE.	chevaliers castill.

LE COMTE PÉRANZULES, chevalier léonais.
DON ARIAS GONZALVE, ministre de l'infante.

DON GONZALVE ARIAS, DON DIÈGUE ARIAS, DON RODRIGUE ARIAS, DON PÈDRE ARIAS, DON ARIAS le jeune,	fils d'Arias Gonzalve.

BELLIDE DOLFOS [1], chevalier de Zamora.
L'OMBRE DU ROI FERDINAND.
CAPITAINES CASTILLANS ET LÉONAIS.
SOLDATS CHRÉTIENS des divers partis.
SOLDATS MORES.
MORABITES, vieillards mores.
PEUPLE DE ZAMORA, etc.

LA JEUNESSE DU CID,

SECONDE PARTIE.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Champ de bataille près de Carrion.

LE ROI DON SANCHE, UN CAPITAINE.

SOLDATS, derrière la scène.

FERME, Espagne! Ferme, Espagne! Saint-Jacques! Saint-Jacques!

LE ROI.

Que mon escadron attaque. Castillans! mes vassaux, qui peut donc vous épouvanter?

LE CAPITAINE.

Où vas-tu, roi don Sanche?

LE ROI.

Je vais mourir.

LE CAPITAINE.

Sire, daigne m'écouter...

(Le bruit de guerre redouble : ils sortent. Le Cid et don Diegue de Lara entrent.)

LE CID.

Nous arrivons tard, don Diègue, don Diègue Ordognès de Lara. La bataille a déjà commencé, elle est sanglante, la victoire est douteuse, la poussière qui s'élève couvre le soleil d'un épais nuage, partout j'entends des voix confuses, partout je vois briller des armes coupables. Tous appellent Saint-Jacques. Tous crient : Ferme, Espagne ! des deux côtés est la valeur espagnole, des deux côtés on verse du sang chrétien. Dans ce mélange de carnage et de valeur, les uns meurent, d'autres frappent ; tous fatiguent de leur poids la terre indignée et offensent le ciel par leurs combats parricides.

DON DIÈGUE.

Attaquons.

LE CID.

Attends.

DON DIÈGUE.

Je meurs d'impatience de tirer l'épée.

LE CID.

Reconnaissons auparavant la position, et jetons-nous avec nos troupes sur la partie la plus faible. Mais j'aperçois un groupe de soldats se séparer en désordre de l'armée ennemie. Dieu me soit en aide ! Ils emmènent un prisonnier ; c'est sans doute le roi don Sanche.

(Le roi don Sanche entre environné de soldats.)

UN SOLDAT.

Ce sont là, sire, les hasards de la guerre.

LE ROI.

Non, c'est la honte de l'Espagne.

DON DIÈGUE.

Qu'attends-tu, Rodrigue? C'est lui.

LE CID.

Qu'attendrais-je? Tuer ou mourir. Roi don Sanche, ici est le Cid.

DON DIÈGUE.

Et Diègue Ordognès de Lara.

SECOND SOLDAT.

C'est le Cid!

TROISIÈME SOLDAT.

Le Cid! Fuyons.

QUATRIÈME SOLDAT.

Son nom suffisait.

(Ils fuient laissant libre le roi.)

LE ROI.

Ah, don Rodrigue! Ah, don Diègue! Ce n'est pas mon plus grand malheur. Partout mon armée est vaincue.

LE CID.

Retourne au combat et triomphe; qu'attends-tu?

DON DIÈGUE.

N'est-ce pas assez, n'est-ce pas trop de l'une de ces deux épées pour rétablir ta fortune?

LE ROI.

Saint-Jacques! Ferme, Espagne!

(Ils sortent. Bruit de guerre. Le roi don Alfonse entre avec le comte Péranzules.)

DON ALFONSE.

Ah, Léonais! ah, mes vassaux! A présent votre courage faiblit.

PÉRANZULES.

Où vas-tu, roi don Alfonse?

DON ALFONSE.

Je vais mourir.

PÉRANZULES.

Sire, daigne m'écouter.

DON ALFONSE.

Le Cid n'est-il pas un homme comme vous? mais son nom seul vous épouvante, et ma mauvaise fortune arrête vos efforts. Saint-Jacques! ferme, Espagne!

(Ils sortent. Bruit de guerre.)

DON DIÈGUE, entrant sur la scène.

Victoire, Espagne! Victoire pour don Sanche!

LE CID, de même.

La peur leur donne des ailes.

UN SOLDAT, de même.

Rien ne peut résister à l'acier de ton épée.

(Le roi don Alfonse et Péranzules entrent en fuyant, poursuivis par le roi don Sanche.)

LE ROI, derrière la scène.

Arrêtez mon frère ; tuez-le ; qu'il ne nous échappe pas.

DON ALFONSE.

Don Rodrigue de Bivar, don Diègue Ordognès de Lara, mon père fut votre roi.

LE CID.

Nos armes, sire, ne t'offenseront jamais.

DON DIÈGUE.

Sauve-toi ! que Dieu te protége !

PÉRANZULES.

Un cheval t'attend ici près.

DON ALFONSE.

Inconstante fortune !

(Il sort avec Péranzules.)

LE ROI, sur la scène.

Où a-t-il été ? qu'est-il devenu ? poursuivez-le, courez. Il va s'échapper.

LE CID, au roi.

S'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui s'enfuit, pourquoi poursuivre ainsi ton frère ? (*Aux soldats.*) Arrêtez, insolens. (*Au roi.*) Calme-toi, sire ; une telle cruauté ne convient pas à un cœur chrétien.

LE ROI

Je brûle de colère ! Ne m'irrite pas, Rodrigue, en voulant arrêter les effets de ma juste fureur.

LE CID.

Pardonne, sire, mais ni toi ni les tiens ne passerez cette ligne que je trace avec mon épée. Tu poursuis ta propre race ; tu verses ton propre sang ! Jette les yeux en arrière, et vois sur son lit de mort le vieux roi, ton noble père, entouré de ses enfans et rendant au ciel son âme. Urraque désespérée, les yeux inondés de pleurs, accourt, pâle, échevelée.

« Vous voulez mourir, mon père? Que saint Michel ait votre âme! que saint Michel et saint Jacques la conduisent à la gloire! Vous donnez à don Sanche la Castille, l'Estremadoure et la Navarre; à don Alfonse, Léon; la Biscaye à don Garcie; et moi, parce que je suis femme, je reste déshéritée. Je suis votre fille, ô roi! je suis infante de Castille: devrai-je courir de royaume en royaume comme une femme perdue? » Alors le roi répondit d'une voix pleine de tendresse, baignant l'argent de sa chevelure des pleurs qui coulaient de ses yeux: « Taisez-vous, taisez-vous, ma fille; ne dites point telles paroles. Car celle qui parle ainsi mériterait d'être brûlée. Là-bas dans la vieille Castille, il est un coin que j'avais oublié. C'est la ville de Zamora, Zamora la bien fermée. Celui qui voudra vous l'ôter, que ma malédiction tombe sur lui, ainsi que sur celui qui ne respectera pas les autres dispositions de mon testament. » Tous répondirent *Amen, amen*. Toi seul, don Sanche, tu gardas le silence, et à peine ton père avait-il expiré, que déjà, sans considérer le ciel qui te menace, tu lèves ta main contre ton frère don Garcie; tu le dépouilles, tu le maltraites, tu l'enfermes dans le château de Luna, où il est obligé de traîner des chaînes pesantes, et maintenant tu veux ternir la gloire de la victoire que tu viens de remporter en poursuivant don Alfonse. C'est assez, roi don Sanche, c'est assez que tu enlèves à tes frères et leurs états et l'espérance de les recouvrer; écarte au moins le fer meurtrier de leurs têtes royales. Souviens-toi que tu violes la parole donnée à ton père, et crains tous les malheurs, si sa malédiction

t'atteint un jour. Ce n'est pas assez que tu n'aies pas prononcé de bouche le serment qu'il t'ordonnait de prêter. Dans des circonstances telles, se taire c'est consentir.

LE ROI.

Tu me presses beaucoup, Rodrigue. Ces paroles m'offensent plus que ta renommée ne me donne d'influence, que ton épée ne me donne de sûreté. Si je poursuis mes frères, j'ai des motifs assez puissans pour me justifier. Ils sont tous mes ennemis. Je veux boire leur sang dénaturé, et de leurs prétendus royaumes il ne leur restera pas plus de terre que les six pieds dont leurs corps seront couverts. J'enlèverai Zamora à l'infante ma sœur, et je n'attendrai pas pour l'assiéger plus de temps que n'en mettra mon armée victorieuse à parcourir la distance qui nous sépare. Cid, tu me suivras dans cette campagne.

LE CID.

Je te suivrai pas à pas avec ma loyauté ordinaire, pour défendre ta personne. Mais j'ai prêté un serment, et mon épée ne sortira point du fourreau contre Zamora.

LE ROI.

J'imagine qu'elle ne fera pas faute.

LE CID.

Il n'y a pas encore long-temps que si elle t'avait manqué.....

LE ROI.

Tais-toi, ne m'irrite pas davantage. Qu'on sonne le rappel, et qu'aussitôt que les troupes seront ras-

semblées, on sonne la marche, la marche contre Zamora. Nous allons à Zamora. Faites passer l'ordre.

LE CID, à part.

O roi mal conseillé ! O malheureuse infante !

SCÈNE II.

Palais de l'infante, à Zamora.

L'INFANTE URRAQUE, ARIAS GONZALVE.

L'INFANTE.

Arias Gonzalve, si ta prudence et ta valeur ne viennent pas à mon secours, mes dangers sont grands, et je ne suis qu'une femme.

DON ARIAS.

Et mes conseils et mon courage te sont dévoués. Suspens tes larmes, et que ton bon droit serve à rassurer ta raison.

L'INFANTE.

Le malheur s'attache à moi de tous côtés. Il semble que dans ma destinée, les rayons de ma funeste étoile soient les traits de la foudre. Déjà don Sanche a dépouillé ma sœur Elvire; déjà il retient prisonnier don Garcie; et si, dans le combat qui est imminent, il est vainqueur de don Alfonse, c'est contre moi qu'il va diriger son épée. C'est ainsi que, toujours accablé de nouveaux soucis, mon cœur agité n'ose attendre des nouvelles favorables et succombe sous le poids du malheur.

DON ARIAS.

Mes enfans! Je ne puis, infante, te répondre seul ; voici des bouches qui parleront pour moi et seront en même temps les présages et les garans de tes succès. (*Les cinq fils d'Arias Gonzalve entrent.*) Le mur de Zamora sera défendu par ces cinq rejetons d'un tronc flétri par le temps et les orages, mais qui conserve encore quelque verdure. C'est sur eux que reposera mon espoir, qui est le tien si je dois servir de chef à tes soldats. Approchez, don Gonzalve; don Diègue et don Rodrigue, approchez; don Pèdre est prêt à se ceindre l'épée, et le plus jeune, don Arias, le suivra de près. Je l'élève pour cela, et il profite assez bien de mes leçons pour que, dans le cours de cette guerre, il puisse tenir la place du premier que le sort des combats m'enlèvera.

DON GONZALVE.

Suspends tes larmes, éloigne de ton cœur les craintes.

DON DIÈGUE.

Avant que les remparts de Zamora ne soient soumis....

DON RODRIGUE.

La terre entière aura été ébranlée.

DON PÈDRE.

Je ceindrai l'épée, et je perdrai, s'il le faut, la vie à ton service.

DON ARIAS, le jeune.

Je prends le même engagement.

DON ARIAS.

Permets-leur de baiser ta main.

DON ARIAS, le jeune.

S'il me manque de la force, il ne me manque pas de courage.

L'INFANTE.

Leur donner mes mains à baiser ! Non, qu'ils viennent dans mes bras, je les embrasserai avec une affection sincère.

DON ARIAS.

Jetez-vous à ses pieds.

L'INFANTE.

Vous êtes mon père et ils sont mes frères.

DON PÈDRE.

Bellide Dolfos entre.

L'INFANTE.

Ah ! mes amis, ce sont de mauvaises nouvelles.

DON ARIAS.

Sans doute, puisqu'il se hâte ainsi de les porter.

(Bellide Dolfos entre.)

BELLIDE.

Je vois ton trouble, infante; mais pardonne et daigne m'écouter avec attention; pour appliquer les remèdes, tu dois connaître toute l'étendue du mal.

L'INFANTE.

Don Sanche est victorieux ?

BELLIDE.

Non-seulement il était vaincu, mais fait prisonnier ; un escadron choisi l'emmenait, lorsque le vaillant Rodrigue de Bivar, celui qu'on nomme le Cid, celui dont le nom seul suffit pour remporter la victoire, ce démon enfin, rendit la liberté au roi.

L'INFANTE, à part.

Ah ! méchant Rodrigue, toujours ingrat à mes sentimens ! (*Haut.*) Ainsi don Sanche a vaincu ?

BELLIDE.

Jamais un succès ne fut plus complet et plus glorieux.

L'INFANTE.

Et je puis l'entendre !

BELLIDE.

Sa victoire est écrite en traits de sang.

L'INFANTE.

Et Alfonse ? il est mort sans doute ?

BELLIDE.

Il s'est échappé, et l'on croit qu'il a été chercher un asile à Tolède.

L'INFANTE.

Que ferai-je maintenant ?

BELLIDE.

Tu auras de nouvelles raisons de craindre, lorsque tu sauras que l'armée victorieuse menace les murs de notre ville : elle est en pleine marche.

L'INFANTE.

Ah ! malheureuse !

DON ARIAS.

Pourquoi perdre courage, princesse ? Ne sais-tu pas que tu es dans Zamora la bien fermée ? ne vois-tu pas briller dans la main divine l'épée de ton bon droit ? Réunis en conseil les citoyens, expose-leur les intentions cruelles, l'injuste rigueur de ton frère, et je t'assure que ses efforts s'évanouiront en vains projets (2).

VOIX en dehors de la scène.

Vive Zamora !

DON ARIAS.

Déjà j'entends le peuple se pressant en foule à ta porte ; il sait la nouvelle et veut t'encourager par ses cris. Ranime ta valeur : les circonstances sont graves, les dangers sont terribles ; mais tous les obstacles se dissiperont devant toi ; car tout le ciel est du parti de la justice. Que ton frère conduise des troupes innombrables, qu'il s'approche de Zamora, qu'il l'attaque, des bras valeureux sauront la la défendre ; et s'il se fait quelque brèche à la muraille, mes fils et moi nous la fermerons de nos corps, et nous verrons qui osera renverser ce retranchement.

L'INFANTE.

Tu m'encourages ; tes discours ont chassé ma terreur.

VOIX derrière la scène.

Vive l'infante !

DON ARIAS.

Déjà le noble orgueil des cris que poussent les citoyens me paraît d'un heureux augure.

(Plusieurs Zamorans entrent.)

L'INFANTE.

Allons, amis, et songeons à la défense.

DON ARIAS.

Soyez sans crainte, princesse, et vous, amis, répétez avec moi : Mourons tous s'il le faut, et vive notre princesse!

TOUS, sur la scène et derrière la scène.

Mourons tous s'il le faut, et que la princesse vive!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le palais du roi Ali-Maymon, à Tolède.

ALI-MAYMON, DON ALFONSE, roi de Léon.

ALI-MAYMON.

Alfonse, tu peux disposer de moi et de ma puissance ; Tolède est à toi.

DON ALFONSE.

Ma reconnaissance m'enchaîne à toi pour la vie.

ALI-MAYMON.

N'aie aucune crainte.

DON ALFONSE.

Je ne la connais pas. Je connais le malheur ; au moment où je me croyais vainqueur, j'étais vaincu.

ALI-MAYMON.

La fortune est femme, elle est volage.

DON ALFONSE.

Je suis malheureux, et mon frère jouit de toutes ses faveurs. Elle semble arrêter sa roue pour lui.

ALI-MAYMON.

Il a le vent en poupe, mais c'est pour peu de temps. Des progrès si rapides ne seront pas de durée. Es-tu fatigué de ton voyage?

DON ALFONSE.

Je ne sens d'autre peine que celle de l'esprit. Mes malheurs m'empêchaient de songer à la fatigue, et le vol insensé de mon imagination égarée, me semblait plus pénible que la course de mon cheval.

ALI-MAYMON.

Ton courage à supporter l'infortune montrera mieux celui que tu as porté aux combats. Il y a plus de gloire au vaincu à montrer sa constance dans la peine, qu'au vainqueur à la conserver dans son triomphe.

DON ALFONSE.

Je suis affligé, il est vrai, mais ne pense pas que ma douleur ait diminué ma force.

ALI-MAYMON.

Tu as du moins l'avantage de pouvoir considérer ta défaite comme une victoire, puisque le malheureux succès de ta brillante entreprise a arraché des larmes à tous les yeux. Tout le peuple de Tolède a déploré ton sort, et il semble que ce soient les peines du roi Alfonse que pleure l'enfant au berceau. Le monde entier a de l'affection pour toi.

(*Un More entre et parle bas à Ali-Maymon.*) Zaïde voudrait te voir; déjà ses yeux, astres brillans, ont versé des pleurs sur l'astre ennemi qui te poursuit.

DON ALFONSE.

Zaïde, la merveille du monde!

ALI-MAYMON.

La belle, l'opulente fille du roi de Séville, émue par la pitié, vient te voir.

DON ALFONSE.

J'irai lui rendre mes hommages.

ALI MAYMON.

Son séjour ordinaire est la ville de Consuegra qui lui apartient; mais je suis son oncle, et elle est souvent à Tolède. Je la vois. (*Zaïde entre.*) Ma chère Zaïde!

ZAIDE.

Alfonse.... Ali-Maymon....

DON ALFONSE, à part.

Déjà mes peines sont devenues du bonheur.

ZAIDE, à part.

Qu'il est beau!

DON ALFONSE, à part.

Qu'elle est belle! (*Haut.*) La renommée, en répandant tes louanges, était encore restée en arrière de la vérité.

ZAIDE.

Tu es bien au-dessus de ta réputation.

DON ALFONSE.

Que le ciel te conserve !

ALI-MAYMON.

Je sors, Alfonse, et lorsque tu auras plus qu'à présent, besoin de consolation, je reviendrai te voir.

DON ALFONSE.

Je suis à tes pieds.

ALI-MAYMON.

Plus de chagrin.

DON ALFONSE.

Je n'en aurai plus.

(Ali-Maymon sort avec sa suite.)

ZAIDE.

Alfonse, ton nom toujours couvert d'éloges a été si répandu, que souvent la renommée en a occupé mes pensées. J'ai eu du penchant pour ta valeur; une chaste espérance t'appelait près de moi; et comme cet amour, né peut-être de tes louanges et de ta prospérité, s'accroît encore dans l'infortune, à peine ai-je appris ta défaite, que je suis venue aux lieux que tu habites, mêlant pourtant au plaisir de te voir, la peine de te voir vaincu. Et ce n'est pas seulement pour satisfaire mon âme impatiente que je suis venue près de toi; c'est pour t'offrir tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que je puis. Cuenca, Consuegra, Ocagna et d'autres villes opulentes m'apartiennent; tu peux en disposer. Et plût à Dieu que pour te les donner encore, de l'une à l'autre mer toutes les provinces de l'Espagne fus-

sent à moi ! Mes bijoux seuls valent un million ; si mon trésor ne suffit pas pour tes entreprises, engage, vends mes états, et apprécie du moins le cœur qui te les offre et dont l'affection est plus pure que l'or.

DON ALFONSE.

Si ma défaite, princesse, est la cause des bontés que tu me prodigues, ce sera un bonheur pour moi d'avoir été vaincu. Le ciel me rend plus que je n'ai perdu, dans les faveurs dont tu me combles. Je vois ta beauté, tu m'offres des secours, tu daignes m'assurer de ton affection ; je ne sais ce qui l'emporte en moi des biens que tu me donnes ou de l'obligation que j'aurai envers toi. Eussé-je tout le sol de l'Espagne, je ne pourrais m'acquitter envers Zaïde. Qu'est en effet le monde entier auprès de ta beauté ? et ton cœur est encore au-dessus (3). Si mes louanges te fatiguent, accuse de cette faute ma timide reconnaissance, et songe que si je me taisais mes yeux te le diraient mieux encore. Si j'ai pu t'inspirer quelque pitié, princesse, écoute de ma part non-seulement ce que je te dis, mais tout ce que je voudrais te dire. Je baiserai la poussière de tes pieds, tu seras ma divinité, et en m'offrant à toi, si mon hommage a quelque prix, c'est par les faveurs que tu as accordées à ton esclave.

(Il se jette à ses genoux.)

ZAIDE.

Lève-toi. C'en est trop.

DON ALFONSE.

Belle Zaïde !

ZAIDE, le relevant.

Le poids de ta majesté, roi chrétien, est trop fort pour ma faible main.

DON ALFONSE.

Je te la baise comme à une reine.

ZAIDE.

Non, seigneur, un roi ne baise la main d'aucune reine que de son épouse.

DON ALFONSE.

Heureuse hardiesse!

ZAIDE.

Grand Alfonse!

DON ALFONSE.

Belle Zaïde!

(Péranzules entre.)

PÉRANZULES.

Le roi t'attend, sire, à sa table.

ZAIDE.

Tu mangeras aujourd'hui assis à mes côtés.

DON ALFONSE.

Heureux repas!

ZAIDE.

Que dis-tu?

DON ALFONSE.

Que les mets les plus simples mangés à ton côté sont le bonheur de toute une vie (4).

ZAIDE.

Je t'estime, Alfonse.

DON ALFONSE.

Je t'adore, Zaïde.

ZAIDE, à part.

Allah! que n'est-il More?

DON ALFONSE, à part.

Dieu! que n'est-elle chrétienne!

SCÈNE IV.

Les murs de Zamora, dans l'intérieur de la place.

DON ARIAS, GONZALVE, ses Enfans, Soldats.

SOLDATS CASTILLANS, derrière le théâtre.

Espagne! saint Jacques! ferme, ferme! approchez ces échelles; préparez les outils; faites avancer les machines de guerre. Vive le roi! vive le roi!

DON ARIAS.

Vive Dieu, qui défend notre droit et notre ville! La justice de notre cause fera de nous des héros (5).

SOLDATS ZAMORANS, derrière la scène.

Zamora!

SOLDATS CASTILLANS, de même.

Espagne!

DON ARIAS.

Le combat est acharné. Mes enfans, parcourez diligemment les remparts. Là on porte des échelles; ici on a formé une brèche. Courez-y; montrez votre

valeur où elle vous paraîtra le plus utile. (*Les enfans de don Arias sortent.*) Noble Zamora, j'envoie à ta défense le plus pur de mon sang. Moi-même, je défendrai cette tour, et plût à Dieu que j'eusse un fils à pouvoir employer à la défense de chacun de ces créneaux!

SCÈNE V.

Les environs de Zamora. On voit une des tours de la ville

LE ROI DON SANCHE, DON DIÈGUE, Soldats castillans en dehors, DON ARIAS sur le mur de la tour.

LE ROI.

Vaillans rejetons des Goths, soldats invincibles et toujours vainqueurs, en avant, Castillans. Puisque nous avons assez de monde, partagez-vous, attaquez Zamora de toutes parts. Indignés de sa résistance, renversez ses tours et ses boulevarts [6]. Approchez, c'est ici que le mur est le plus faible; avancez, avancez; soyez, soyez vainqueurs.

DON ARIAS.

Sa force est dans la défense que je ferai.

LE ROI.

Arias Gonzalve, rends-moi Zamora. Vois l'or qui couronne ma tête royale, et le terrible acier qui brille dans ma main victorieuse. Ne suis-je pas ton roi, bon vieillard?

DON ARIAS.

Tu l'es sans doute.

LE ROI.

Ne t'obstine pas à opposer à nos efforts cette tête blanche (7).

DON ARIAS.

Elle avait blanchi aussi la tête de ton père, que couronnent aujourd'hui les étoiles du ciel. Il m'a laissé pour héritage la tutelle et la protection de l'infante. Je défends ses lois que tu violes avec tant d'injustice et de fureur. Et il n'est pas chrétien le roi qui usurpe les droits des autres et se met au-dessus des lois.

LE ROI.

Tu es un traître.

DON ARIAS.

Je ne le suis point, et le ciel avec moi défend la justice évidente de ma cause.

LE ROI.

Des échelles! des échelles! Élance-toi, don Diègue, monte sur le mur.

DON DIÈGUE.

Mon épée renversera aujourd'hui la moitié de Zamora. Je suis du sang de Lara.

LE ROI.

Non, ce sera moi qui vaincrai seul. Je veux le premier y arborer mon drapeau. Une pleine confiance m'anime, et ma valeur garantit mon succès; ainsi la victoire sera plus facile. Qui osera s'opposer à mon bras?

DON ARIAS.

Personne ne t'offensera, auguste monarque.

LE ROI.

Que feras-tu ?

DON ARIAS.

Si tu montes seul au mur, je baiserai ta royale main; si quelque autre te suit, son corps percé de coups par mon bras, retombera inanimé dans le fossé.

LE ROI.

Misérable ! déjà la colère m'aveugle; mon courage n'est plus que de la vengeance. Je serai le Scipion de cette Carthage, l'Achille de cette Troie. Guerre, guerre, soldats ! Zamora à feu et à sang !

DON ARIAS.

Il faut d'abord nous vaincre ; et l'honneur, trésor inappréciable, saura tirer des forces de la faiblesse même.

DON DIÈGUE.

Vive don Sanche !

DON ARIAS.

Vive l'infante ! Mais nous ne pouvons plus résister. Ancienne valeur des Zamorans, où es-tu cachée ? qu'es-tu devenue ?

(Le bruit de guerre redouble; l'infante paraît sur la tour les cheveux épars.)

L'INFANTE.

Écoutez-moi, nobles Castillans ! et toi, frère injuste, toi qui es altéré de mon sang, fais-le couler à présent de mon sein, viens le percer ; mais du

moins que cette barbarie te suffise ; c'en est assez pour irriter le ciel que tu te désaltères de ce sang qui est aussi le tien, frappe ; mais crains mon père à qui je remets la vengeance de ton injustice.

LE ROI.

L'insolente ! et ils te respectent? Montez, soldats, montez. Eh quoi! n'y aura-t-il pas là un arbalêtrier pour lui percer le cœur d'une flèche ?

L'INFANTE.

Mon père ! protége-moi dans cette extrémité; prends ma défense, mon père !

LE ROI.

C'est là donc ta seule espérance? c'est ainsi que tu veux m'effrayer? Tu appelles ton père pour faire la guerre contre moi? Eh bien ! qu'il descende du ciel, ou qu'il sorte de la terre !

(L'ombre de Ferdinand s'élève de terre avec un javelot sanglant à la main.)

L'OMBRE.

Arrête, Sanche, arrête. Ton entreprise est tyrannique autant qu'injuste.

LE ROI.

Que vois-je? Qu'ai-je à craindre ? Quelle est cette apparition qui m'afflige, m'étonne et m'épouvante?

L'OMBRE.

Qui n'obéit pas à son père offense le ciel, et jamais la terre ne peut s'affermir sous ses pas. Roi don Sanche, mon fils, je te révèle ta mort, et le ciel m'a permis de mettre sous tes yeux l'arme qui doit te la donner.

(L'ombre disparaît.)

LE ROI.

Puisse Dieu me protéger ! Soldats ! avez-vous vu ? avez-vous vu, chevaliers ?..

DON DIÈGUE.

Qu'as-tu, roi ?

LE ROI.

Qu'on sonne la retraite. Je ne puis résister à cette ombre, à cette terreur.... (8).

DON DIÈGUE.

Tu es tout troublé, sire.

LE ROI.

Je ne suis plus à moi. En retraite, soldats, en retraite ! et que mon ordre passe de bouche en bouche.

DON DIÈGUE.

Qu'as-tu vu ?

LE ROI.

Le grand Ferdinand qui me menaçait de la mort.

DON ARIAS, à l'infante.

Quelle cause, princesse, a pu arrêter tout à coup la fureur du roi ton frère ? Déjà ses troupes battent en retraite.

LE ROI.

J'ai été ingrat à mon père et à mon Dieu.

L'INFANTE, à Don Arias.

Au moment où la victoire était dans sa main, il fuit comme vaincu : quel a pu être son motif ?

DON DIÈGUE.

Grand roi, quel souci te tourmente?

(Le roi et les Castillans sortent.)

DON ARIAS.

Avec quelle hâte il se retire. Le ciel lui-même protége ton sort!

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Le palais de l'infante.

BELLIDE seul.

Ah! malheureuse Zamora! patrie infortunée et chérie, si digne d'être adorée, attaquée avec tant d'injustice! Une étrange résolution entretient aujourd'hui mon espérance; et si c'est une vengeance, il n'en est point où ne se mêle la trahison. Dût m'être funeste l'entreprise que je prépare, du moins j'ai courageusement tout disposé pour l'affranchissement de Zamora. Mais toute mon âme s'étonne de la valeur qui ne s'affaiblit point dans mon cœur. Quelle force m'anime, me précipite dans les dangers? qui me tente, ou plutôt qui m'inspire? Dans tous mes projets, dans toutes mes actions, c'est toujours sur la ruse, mais sur la ruse craintive et prévoyante, que j'ai fondé mes vengeances, et aujourd'hui le péril ne m'effraie pas, la terreur ne peut m'émouvoir, malgré la difficulté de mes tentatives et les risques horribles que je cours. C'est quelque impulsion divine qui enflamme mes

pensées. Je suis un instrument de la providence, mauvais, mais non moins admirable. J'attendrai ici l'infante... Mais, que vois-je? c'est elle-même... Je ne sais, je suis confondu de voir que la mort n'épouvante plus un lâche comme moi.

(Bellide se retire, l'infante arrrive avec des Zamorans.)

L'INFANTE.

Ton salut, ô Zamora! a été un miracle du ciel: J'ai vu mon frère vaincu au moment où son armée était victorieuse.

UN ZAMORAN.

Tu dois être lasse, princesse?

L'INFANTE.

Je suis femme, fatiguée de craintes, abîmée de douleur. Te voilà, Bellide?

BELLIDE.

Si tu le permettais, j'aurais à te parler en secret.

L'INFANTE.

Laissez-nous.

(Les Zamorans sortent.)

BELLIDE.

La vue des pleurs que tu verses m'a ému et m'a déterminé à m'exposer pour toi. Tu sais, princesse, si je t'ai servi jusqu'à ce jour, et tu sais aussi que jamais je n'ai obtenu de toi nulle récompense. Cependant ta juste affliction m'oblige à me dévouer pour toi. Que me donneras-tu si j'assure la liberté de Zamora?

L'INFANTE.

Bellide, du fond du cœur je te remercie de ton

offre. Tu sais qu'on ne regarde pas au prix pour racheter ce que l'on croyait déjà perdu. Ainsi, dis ce que tu désires; sache seulement que je donnerais ma vie pour voir Zamora libre.

BELLIDE.

Permets-moi de baiser ta main. Confie-toi dans mon adresse et mon bonheur : j'espère, en frappant un seul coup, affranchir sur-le-champ Zamora. Écoute, princesse...

L'INFANTE.

Tais-toi. Si c'est une trahison, si elle est pour mes intérêts, je dois l'ignorer, pour être disculpée de ne l'avoir pas empêchée.

BELLIDE.

Je t'entends. Je vois venir des hommes qui dénigrent tout ce que je fais; mais, quoi qu'ils disent, le monde verra aujourd'hui en moi l'exemple de la hardiesse. Tu pleures!... Ne pleures pas, princesse : Je serai aujourd'hui la terreur de l'Espagne. (*Don Arias entre avec ses fils; Bellide continue, feignant de ne pas les voir.*) Arias Gonzalve te trompe. Tous te trahissent. Rends Zamora au roi ton frère, puisque tu ne peux la défendre, et confie-toi à sa générosité pour obtenir des dédommagemens dignes de sa justice et de ta noblesse. Qu'importe que la ville soit défendue par un monde de citoyens, qu'elle soit entourée d'un côté par le Douro, de l'autre par Roche-taillée? S'il leur manque des subsistances, grands et petits, bons et mauvais, vivront-ils des nobles sentimens d'Arias Gonzalve? Songes-y bien :

tu es trompée par ceux qui t'excitent à la défiance. Si le pain manque à la bouche, que sert-il que le bras soit armé de fer? Rends Zamora.

DON ARIAS.

Infâme, lâche, traître! le respect seul que je dois à la princesse m'empêche de verser ton sang.

DON RODRIGUE.

Misérable!

DON ARIAS.

Contiens-toi, Rodrigue. Arrêtez, mes enfans.

DON ARIAS le jeune.

Nous souffrirons une telle insolence!

BELLIDE.

Ils veulent me tuer, princesse, parce que je dis la vérité. Arias Gonzalve t'abuse dans l'espérance de se faire seigneur de Zamora.

DON ARIAS.

Méchant! tu mens comme un traître.

DON PÈDRE.

Tue-le.

DON RODRIGUE.

Scélérat!

DON ARIAS le jeune.

Attends!

DON GONZALVE.

Perfide!

DON ARIAS.

Ici, princesse, mon honneur est intéressé.

BELLIDE.

Ah ! que ne puis-je à présent avoir des ailes!

(Il s'échappe.)

DON ARIAS.

Ah ! mes fils! braves Zamorans! meure, meure le Mayençais (9) ! On connaît sa légèreté à la course ; craignez qu'il ne vous échappe.

(Ils sortent en courant.)

VOIX en dedans.

Par-ici ! par-ici !

L'INFANTE.

Quel bruit ? Je suis sans sentiment ! Quelle pouvait être l'intention de Bellide? je ne puis le comprendre ; mais tout augmente mes craintes et mes soucis, et je suis malheureuse autant que Bellide est félon.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

Environs de Zamora. On voit d'un côté une des tours de la ville (10).

LE ROI DON SANCHE, DIÈGUE ORDOGNEZ DE LARA.

DON DIÈGUE.

Grâces en soient rendues à Dieu ! Je te vois à présent, seigneur, un peu soulagé de tes peines.

LE ROI.

Sans ta valeur, sans les consolations que tu m'as données, sans doute j'aurais déjà cessé de vivre.

DON DIÈGUE.

Éloigne de toi ces chagrins.

LE ROI.

J'ai vu le ciel en courroux ouvrir, pour me menacer, le sein de la terre ; j'en ai vu sortir mon père avec son aspect majestueux ; j'ai vu dans ses mains un javelot au fer ensanglanté. Il me paraît encore qu'ils sont devant mes yeux, et cependant je brûle du désir de faire cette conquête. Si je recule dans cette entreprise, il me semble que toute ma gloire est perdue. Toi qui as mon amitié, toi qui connais mes motifs, donne-moi des conseils. Je n'ai ni repos ni tranquillité. Dis-moi, que ferai-je, don Diègue ? Lèverai-je le siége de Zamora ?

DON DIÈGUE.

Si tu l'abandonnes pour décharger ta conscience d'un poids qui l'accable, si c'est à cause de la pieuse obéissance que tu dois à ton père, ces motifs sont justes et saints ; mais si tu n'as pas d'autre raison pour t'y décider que cette vision fantastique et vaine, il est clair que tu fais outrage à ta valeur. Ne vois-tu pas que ce sont des chimères que l'imagination présente à tes sens agités, ou peut-être des illusions inventées par les Zamorans pour t'épouvanter ? Il ne manque pas de ces sorcières qui savent créer de fausses apparences. Si tu te retires pour obéir à ton père, c'est juste ; mais ce serait faire peu de cas de toi-même, que d'abandonner ce siége pour une frivole vision.

LE ROI.

Tu me sers comme un brave soldat, et tu me

conseilles comme un sage. Zamora sera à moi, dût la terre enfanter des géans pour me combattre. Vive Dieu! je planterai sur ces murs mes étendards, si cependant je ne fais pas mieux de détruire ces orgueilleux boulevards. Mon courage embrasera tout. Je m'engage à surmonter à force ouverte tous les obstacles; et si une étoile funeste me menace d'un javelot, je porterai dorénavant un javelot à la main : le destin et moi, du moins, nous combattrons à armes égales. (*On entend du bruit.*) Entends-tu ce bruit, don Diègue?

VOIX en dedans.

Place! place!

DON DIÈGUE.

J'entends des cris... je vois un chevalier qui fuit, qui court, qui vole vers notre camp.

LE ROI.

L'éperon de la frayeur rend le cheval léger. Ceux qui le suivent pourront dire s'il sait courir.

DON DIÈGUE.

Ils font ce qu'ils peuvent pour l'atteindre; mais je crois qu'ils n'y parviendront pas. Déjà les soldats de ton armée ont accueilli et protégé le fugitif. Ceux qui le poursuivaient se retirent; mais, quelque soit le danger, ils le bravent, et ne font leur retraite qu'avec lenteur.

LE ROI.

Les Zamorans ont de la valeur.

DON DIÈGUE.

Avec quelle émotion cet homme s'est jeté à bas de son cheval !

BELLIDE, derrière la scène.

Roi don Sanche, mon maître et seigneur.

DON DIÈGUE.

Il te demande, sans doute.

LE ROI.

Moi ? Peut-être son sort m'intéresse-t-il.

DON DIÈGUE.

Une troupe de soldats l'amènent ici.

LE ROI.

Il faut qu'il ait eu des motifs bien impérieux pour s'exposer ainsi.

(Bellide Dolfos entre avec des soldats.)

BELLIDE.

Salut au roi ! Qu'il protége les loyaux sujets, et puisse-t-il châtier les traîtres !

LE ROI.

Lève-toi. Qui es-tu ?

BELLIDE.

Je suis Bellide Dolfos, qui de ma tête et de mon bras ai toujours servi les rois de Castille. Arias Gonzalve, sire, avec autant d'audace que de méchanceté, parce que je soutenais la justice de tes droits, parce que je disais de te rendre Zamora, Arias Gonzalve, obéissant à son intérêt, mettant à découvert sa déloyauté, m'attaque avec ses enfans,

ameute le peuple contre moi. Heureusement le ciel tout entier, qui protége l'innocence et veut punir les méchans, a favorisé ma fuite, et, monté sur un cheval que je tenais prêt à tout événement, j'ai échappé à la furie de cet indomptable vieillard. Je suis sorti par la vieille poterne qui n'est jamais fermée. Le capitaine qui la commande était de mes amis; c'est à cette suite de prodiges que je dois d'être arrivé près de toi. Je voudrais te parler en particulier.

LE ROI.

Sortez.

DON DIÈGUE, à part.

Cet homme a l'air d'un traître.

(Il sort avec les autres Castillans.)

BELLIDE, à part.

Mon industrie seule pouvait aussi bien réussir. (*Haut.*) Sire, j'ai tâché de décider les Zamorans à confier leurs droits à ta justice, et leur ville à ton pouvoir. Mais la force de la vérité n'a pas suffi pour que je réussisse. Ne songeant plus alors qu'à remplir les devoirs d'un fidèle Castillan, je suis venu te rendre obéissance. Roi, me reçois-tu pour ton sujet?

LE ROI.

Oui, voilà ma main [11].

BELLIDE, après lui avoir baisé la main.

A présent que je suis à toi, il est de mon devoir de te donner Zamora, et comme son sort est dans

mes mains, tu peux dès aujourd'hui, roi puissant et juste, te regarder comme le maître de cette ville.

LE ROI.

Bellide Dolfos, si ton épée ou ton crédit te permettent de remplir cette promesse, tu seras la seconde personne de mon royaume.

BELLIDE.

Agrée mes remercîmens. Mais, je dois te le dire, toi seul dois être dépositaire de mon secret.

LE ROI.

Je te le promets.

BELLIDE.

Apprends donc....

(On voit don Arias sur la tour de Zamora; on entend du bruit derrière le théâtre. Le Cid et don Diègue entrent avec des soldats.)

LE CID.

Avertissons au plus vite le roi; viens, don Diègue.

LE ROI.

Qu'est ceci?

BELLIDE, à part.

Je tremble.

LE CID.

On a entendu dans le camp du roi don Sanche, la voix éclatante d'un chevalier zamoran monté sur les tours de la ville.

DON ARIAS.

Roi, sire!

LE CID.

Écoutons. D'ici nous pouvons le voir.

DON ARIAS.

Garde-toi d'un traître....

DON DIÈGUE.

Sa voix arrive jusqu'à nous?

LE ROI.

O ciel!

DON ARIAS.

.... D'un scélérat qui est sorti de nos murs. C'est un félon, un fils de félons, crains d'être séduit par la douceur de ses paroles; il a tué son père et a précipité son corps dans le fleuve; tu peux le juger par cette action. Il veut maintenant t'immoler, profite de mon conseil. Ne dis point que tu n'es pas averti; ne te souviens pas trop tard de mes avis, roi don Sanche. Je proteste d'avance, pour n'être pas chargé par le monde entier d'un forfait aussi odieux, que si ce que je crains arrive, la faute ne pourra en être imputée à moi ni aux Zamorans.

(Il se retire.)

LE ROI.

Qu'est ceci, Bellide?

BELLIDE, à part.

Que dire? Je suis transi de frayeur.

LE CID.

Sire, je connais ce Bellide. Fais-le enchaîner, ou ordonne sa mort.

BELLIDE

Écoute-moi, grand roi.

LE ROI.

Attends! (*A part.*) Je ne sais que résoudre. (*Haut.*) Parle.

BELLIDE.

Sire, celui qui criait ainsi doit être Arias Gonzalve, parce qu'il sait que le sort de Zamora est en mes mains. Sa prétendue loyauté est un nouveau stratagème, une nouvelle trahison pour défendre la ville aux dépens de mon honneur. Tu le vois toi-même. L'humble vermisseau qui rampe à tes pieds et que tu peux écraser, oserait-il s'attaquer à ta personne royale, à celle d'un monarque aussi puissant, aussi valeureux, aussi sage que toi?

LE ROI.

Je suis déjà persuadé qu'Arias Gonzalve est un traître.

LE CID.

Arias Gonzalve se conduit en brave chevalier, et il y a autant de loyauté dans son cœur que de force dans son bras. Tout ce qu'il dit de toi, Bellide, est certain, est avéré. Tout le monde le sait, et moi je le soutiendrai les armes à la main, et non pas seulement contre un lâche comme toi.

LE ROI.

Rodrigue!

LE CID.

Je me tais, sire, par respect pour toi.

BELLIDE.

Le même respect m'oblige à ne pas répondre à ses injures; mais je ne garderai pas le même silence

sur ce qui importe à ta couronne. Arias Gonsalve et Rodrigue sont proches parens, et il est naturel que le Cid prenne le parti de ce vieillard, fût-ce, sire, contre toi.

LE CID

Misérable !

LE ROI.

Rodrigue !

LE CID.

O cruelle obéissance, en quel moment viens-tu enchaîner mes mains !

BELLIDE.

Si les vieillards ont su les amours du Cid et de l'infante ta sœur, si les jeunes gens les chantent dans leurs romances, si les mères en entretiennent leurs enfans, est-il étonnant que les restes d'une affection mutuelle, quoique assoupie aujourd'hui, aient dans leurs cœurs encore plus de force que n'en ont contre ton pouvoir, les murs élevés de Zamora ?

LE CID.

Tu es un traître, et tu mens, infâme poltron.

LE ROI.

Devant moi, Rodrigue !

BELLIDE.

C'est toi, sire, plus encore que moi qui es insulté par ces menaces.

LE ROI.

Et c'est moi qui dois le punir. Va-t'en, va-t'en, je te bannis pour un an de ces royaumes.

LE CID.

Roi don Sanche, roi don Sanche, tu me bannis pour un an, moi je me bannis pour quatre, et je crois qu'un chevalier peut avoir quelque honneur dans le monde sans baiser la main d'un roi, lorsqu'il a des rois pour vassaux. Surtout garde-toi des traîtres, car le ciel sait châtier les princes ingrats. Puisse sa main protectrice te sauver long-temps de leurs embûches!

LE ROI.

Va-t'en.

LE CID.

J'atteste le ciel, sire, que, si mon bras te manque dans l'occasion, la faute n'en est pas à moi.

LE ROI.

Va-t'en.

LE CID.

Je pars.

DON DIÈGUE.

Et nous t'accompagnons.

LE CID.

Ah! jeune homme mal dirigé!

(Ils sortent tous, sauf le roi et Bellide.)

LE ROI.

Tu vois, Bellide, que, pour t'accorder ma confiance, je la refuse à tous les autres. Songe....

BELLIDE.

Si je te trompe, fais-moi sauter la tête. Il y a dans Zamora une poterne qui n'est jamais fermée; c'est

celle qu'on nomme de la Reine. C'est par elle que je veux te livrer la place. Je connais des détours secrets qui peuvent y conduire sans aucun risque; j'ai déjà gagné le commandant du poste qui la garde. Mais comme le secret le plus profond est nécessaire, il faudra que tu viennes seul avec moi la reconnaître.

LE ROI.

Ma personne royale serait seule avec toi dans des lieux déserts?

BELLIDE.

Ne sera-t-elle pas en sûreté avec moi? Au reste, si tu ne te fies pas à Bellide, permets-moi de m'éloigner. J'irai, je trouverai chez quelque roi more l'appui que me refuse un prince chrétien [12].

LE ROI.

Attends, Bellide, attends.

(Don Diègue entre.)

DON DIÈGUE.

Tu bannis le Cid, seigneur, le Cid dont le bras est la force de ton royaume! Que dira le monde de toi?

LE ROI.

Est-il parti?

DON DIÈGUE.

Je l'ai laissé à cheval, il s'éloigne avec ses troupes, et, malgré ses refus, un grand nombre de tes soldats veut aussi suivre ses bannières.

LE ROI, à part.

C'est une entreprise hasardeuse.

DON DIÈGUE.

Tu n'as rien à me répondre ?

LE ROI, à don Diègue.

Va le joindre, et dis-lui que je le rappelle. (*A Bellide.*) Bellide, je suis décidé. (*A don Diègue.*) Tu peux partir.

DON DIÈGUE.

J'y vole.

(Il part.)

LE ROI, à Bellide.

Je me confie à toi. Partons et continue en chemin de m'instruire des lieux.

BELLIDE.

Je baiserai les traces de tes pas.

LE ROI.

Tu vas être mon favori.

BELLIDE, à part.

Tu vas mourir de ma main.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Pays inégal et rocailleux près de Zamora [13].

LE CID, DON DIÈGUE DE LARA.

LE CID.

Je reviendrai près de lui; il est mon roi, et l'honneur du sujet est dans l'obéissance.

DON DIÈGUE.

Ta démarche montre à la fois ta loyauté et ta sagesse.

LE CID.

Attendons ici mes troupes qui reviennent bien à contre-cœur. Trompées dans leur espérance de se baigner dans le sang des Mores, il faut qu'elles viennent encore verser ici celui des chrétiens.

DON DIÈGUE.

Le roi se repent de t'avoir offensé.

LE CID.

Plût au ciel qu'il se repentît, don Diègue, d'avoir offensé Dieu! Pour moi, je lui pardonne volontiers.

(Le comte de Cabra entre avec des soldats.)

LE COMTE.

Je meurs d'inquiétude!

DON DIÈGUE.

N'est-ce pas le comte don Garcie?

LE CID.

Comte de Cabra!

LE COMTE.

Grand Cid!

LE CID.

Qu'y a-t-il? qu'avez-vous?

LE COMTE.

De la fidélité, du zèle et des soucis. Le roi n'est pas dans sa tente.

DON DIÈGUE.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Écoutez : il est sorti seul avec Bellide.

LE CID.

Il s'est fié à Bellide!

LE COMTE.

Quoiqu'il eût été averti que c'est un traître.

LE CID.

Prince jeune et imprudent, tu exposes ta couronne!

LE COMTE.

J'ai tenu son absence secrète, parce que j'ai vu dans les dispositions de sa troupe, que tout ce qui

l'alarmerait pourrait amener des désordres. Je le cherche dans ces vallons avec quelques soldats choisis.

(Le roi et Bellide paraissent dans le fond du théâtre.)

LE ROI.

Tu as attaché les chevaux.

BELLIDE.

Oui, sire; mais je crois voir là-bas quelqu'un.

LE ROI.

Qui sera-ce?

BELLIDE, à part.

Ce sera mon malheur. (*Au roi.*) Retirons-nous de ce côté. (*A part.*) Il me semble que la terre tremble sous mes pas.

(Ils se retirent.)

LE CID.

Je crois qu'il est bon que vous vous partagiez pour chercher dans diverses directions. Je vais de mon côté sur le chemin par où mes soldats doivent arriver, mais sans m'éloigner, pour que, si vous m'appeliez, je pusse me rendre à votre voix aussi vite que le vent qui me l'aurait portée.

LE COMTE.

Je vais de ce côté.

DON DIÈGUE.

Moi, j'errerai par-ici. Ah! jeune homme insensé!

LE CID.

Ah! roi mal conseillé!

(Ils sortent. Le roi et Bellide s'avancent.)

BELLIDE.

J'ai vu disparaître ceux que j'avais remarqués.

LE ROI.

A cette distance, à peine avais-je pu les voir. Il n'est point sur la terre de place pareille à Zamora.

BELLIDE.

Il est vrai, et dès à présent tu peux la regarder comme à toi.

LE ROI.

Plût au ciel! cette situation est admirable!

BELLIDE, à part.

Je m'aventure beaucoup. (*Haut.*) De ce côté, la muraille est faible, le fossé est peu profond, et, un peu au delà de cette grosse tour, on trouve une brèche considérable. (*A part.*) Frapperai-je?

LE ROI.

Il faut que je la soumette à mes lois.

BELLIDE, à part.

Mon cœur tremble et frémit.

(Pendant tout ce dialogue, le roi est tourné vers la ville, Bellide tient sur lui la dague haute, et, chaque fois que le roi se retourne de son côté, il se remet et dissimule.)

LE ROI.

La ville me paraît considérable.

BELLIDE, à part.

A présent, l'occasion est bonne.

LE ROI.

C'est un paradis terrestre.

BELLIDE.

C'est le meilleur de la Castille.

LE ROI.

J'ai raison de l'apprécier.

BELLIDE, *à part.*

Tu peux l'apprécier cher; elle te coûtera la vie. (*Haut.*) Un peu plus de côté; tu vois un chapiteau; c'est au dessous qu'est la poterne dont je t'ai parlé : la poterne de la reine. Et si tu me donnes cent hommes...

LE ROI, *se retournant.*

Cent? pas davantage?

BELLIDE, *troublé.*

Je te livrerai Zamora.

LE ROI.

Voyons : comment?

BELLIDE.

J'entrerai.... de nuit par cette poterne, et toi,... avec tes troupes, par la grande porte que j'irai t'ouvrir.

LE ROI.

Qu'est-ce qui te trouble ainsi?

BELLIDE.

Il me semble déjà que je suis au combat, que je frappe, que je tue tout ce qui s'oppose à moi; et mon ardeur m'anime au point, mes émotions sont si vives, que tout mon être en est agité, comme il arrive lorsqu'on rêve tout éveillé.

LE ROI.

Oui, je crois à présent que tu me donneras Zamora.

BELLIDE, à part.

Lâche que je suis! qu'attends-je?

LE ROI.

Bellide, je t'aurai une obligation éternelle : tu seras la poignée de mon épée, tu seras un autre moi-même.

BELLIDE.

Ton humble esclave, sire. (*A part.*) Et je ne suis rien, puisque je n'ose te tuer.

LE ROI.

Tu seras un des diamans de ma couronne.

BELLIDE.

Que cherche ta majesté?

LE ROI.

Je voudrais m'avancer seul un peu plus loin (14).

BELLIDE.

Tu peux descendre dans ce ravin, où tu seras couvert par les rochers.

LE ROI.

Oui.

BELLIDE.

L'endroit est sûr.

LE ROI.

Tu as raison.

BELLIDE.

Donne-moi la main.

LE ROI.

Tiens ferme.

BELLIDE.

Descends lentement. (*A part.*) Hâte-toi d'aller mourir. Ton destin veut abréger ta vie.

LE ROI, derrière la scène.

Ah, Dieu! en descendant, mon javelot s'est échappé de mes mains, et s'est arrêté sur ces broussailles.

BELLIDE

Ne crains rien ; je le garderai.

LE ROI, derrière la scène.

C'est bien.

BELLIDE, seul sur la scène.

Cette fois je suis résolu. Mais quels sont ces frissons qui parcourent toutes mes veines? quelle est cette terreur tardive de mon âme qui pèse à présent des dangers?.. Et j'attaque un homme sans défense. Est-il possible que la majesté royale [15] ait un charme si puissant? Mais déjà mon courage se réveille ; la glace qui parcourait mes veines est devenue du feu. Je vais le tuer. De loin le lâche a de l'avantage. Mais quelle crainte, quelle force m'entraîne? Mon cœur s'affaisse ; mon bras faiblit. O ciel! ciel souverain! secours-moi dans cette occasion ; prête-moi de la valeur puisque c'est toi qui le punis par ma main.

(Il tire le javelot.)

LE ROI, derrière la scène.

Jésus! mille fois, Seigneur! sauve-moi! Traître! qu'as-tu fait?

BELLIDE.

Le trait a traversé des épaules à la poitrine.

LE ROI.

Félon ! Mais si ta main fut traîtresse, mon châtiment n'est pas moins juste.

BELLIDE.

Pourvu que je puisse arriver à Zamora, je suis sûr d'entrer.

(Il fuit.)

LE CID, derrière la scène.

Que fais-tu, traître? attends. Tu as commis quelque crime, puisque tu fuis ainsi.

BELLIDE, traversant de nouveau le théâtre.

Le ciel seul pourrait arrêter ma course. Je n'ai pu détacher mon cheval; mais je volerai porté sur les ailes de la crainte.

LE CID.

Donne-moi mon cheval : je l'atteindrai, dussé-je mourir de fatigue, comme je meurs de peine et de soucis.

(Il sort. Don Diègue entre.)

LE ROI, toujours derrière la scène.

Jésus! Jésus! Mon Dieu! mon père! mon Dieu!

DON DIÈGUE.

Quels accens douloureux m'appellent?

LE ROI.

Le châtiment marque ta puissance; mais que ta miséricorde me donne des consolations! Mets un terme...

DON DIÈGUE.

Mon âme est épouvantée.

LE ROI.

Mets un terme à ta rigueur; ne m'abandonne pas.

DON DIÈGUE.

Ces douloureuses plaintes, ces longs gémissemens me font dresser les cheveux.

LE ROI.

Aye! aye!

DON DIÈGUE.

Qu'entends-je? Mais, est-ce que j'aurais peur?

LE ROI.

Aye!

DON DIÈGUE.

Suis-je bien moi? oui; l'émotion de la pitié ne fut jamais de la faiblesse.

LE ROI.

Ah! mon père!

DON DIÈGUE.

Qui sera-ce?

LE ROI.

Je reconnais ma désobéissance.

DON DIÈGUE.

Cette voix ne m'est pas étrangère. D'où sortent ces gémissemens? qui se plaint ici?

LE ROI.

Un malheureux.

DON DIÈGUE.

O ciel! je meurs d'effroi. Qui est-ce?

LE ROI.

Un homme qui fut... Je meurs,.. approche... Ah! soldat!

DON DIÈGUE.

Je n'ose avancer qu'en tremblant. C'est là.

LE ROI.

Si tu es loyal, approche. Ah! Dieu!

DON DIÈGUE.

Peine mortelle! c'est le roi.

LE ROI.

Tu es don Diègue : approche.

DON DIÈGUE.

Épouvantable malheur!

LE ROI.

Viens; embrasse-moi.

DON DIÈGUE.

Je descends et t'emporterai dans mes bras.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Environs de Zamora. On voit une des tours de la ville.

BELLIDE, LE CID sur la scène, L'INFANTE et DON ARIAS GONZALVE sur la tour.

L'INFANTE.

On entend un grand bruit dans le camp du roi.

DON ARIAS.

Un homme s'enfuit vers la ville. Celui qui le poursuit met pied à terre. C'est Bellide qui vient.

L'INFANTE.

C'est Rodrigue qui le poursuit. Que deviendrai-je?....

BELLIDE.

Je suis plus léger que le vent.

LE CID.

Mal advienne au chevalier qui ses éperons oublie [16]. J'ai dû mettre pied à terre, je désespère de t'atteindre.

BELLIDE.

Les ailes de la crainte sont rapides.

LE CID.

Traître !

L'INFANTE.

Soldats de la poterne, protégez Bellide.

DON ARIAS.

Que fais-tu, princesse ?

(Il sort.)

BELLIDE.

Donne un asile, Zamora, à qui t'a donné la liberté.

(Il sort.)

LE CID.

Misérable ! tu n'es pas en sûreté, dussé-je renverser ce mur avec mes seules forces.

L'INFANTE.

Où vas-tu ? arrête ! arrête, Rodrigue ! arrête, fier Castillan ! Tu devrais te rappeler ce bon temps,

trop éloigné, où l'on t'arma chevalier devant l'autel de saint Jacques. Le roi te donna ses armes, ma mère un noble coursier; ce fut moi qui de mes mains te chaussai l'éperon d'or, pour t'honorer davantage. Je voulais m'unir à toi; mon sort ne le permit pas. Tu t'unis avec Chimène, la fille du fier Orgaz; avec elle tu fus riche : si tu m'avais épousée, tu aurais eu plus d'honneur. Tu fis un bon mariage; m'épouser eût mieux valu. Tu délaissas une infante pour la fille d'un sujet (17). Va-t'en, Cid, va-t'en, Rodrigue, puisque ton ingratitude te laisse tout oublier; puisque rempli d'arrogance, d'orgueil et de vanité, tu peux manquer au respect que tu dois à ma personne, que tu m'oses outrager de gestes et de paroles. Cesse, cesse de payer par les dédains ma tendresse, ma bonne foi par la ruse, mes bontés par mille maux, mes faveurs par mille outrages.

LE CID.

Ma princesse, je gémis d'être ainsi traité par toi. Peux-tu m'appeler ingrat, et m'accuser d'arrogance? Si ton père m'a jadis armé de sa bonne épée, elle ne sortira pas de son fourreau contre toi; car j'accomplis le serment qu'il reçut au lit de la mort, le serment devant ses fils, prêté dans ses mains royales. Si ta mère, si ma reine, me fit présent d'un cheval; si toi de tes nobles mains me ceignis l'éperon d'or, maintenant mon fier coursier, devinant ton déplaisir, s'est arrêté dans sa course, et mes éperons aussi se sont, quand je les voulais, dérobés à ma recherche. Si tout ce qui m'appartient, jus-

qu'aux choses insensibles, a pris part à tes douleurs, comment moi qui te respecte, qui chéris jusqu'à ton ombre, puis-je vouloir te déplaire? T'aurais-je fait quelque tort? t'aurais-je manqué d'égards? Je ne t'ai point épousée, princesse; mais je croyais ne pouvoir voler si haut, pas même avec l'assistance des ailes de ton amour. Si je viens avec le roi, seulement je l'accompagne; ni mon conseil, ni mon bras ne l'aident contre ta ville. Si je poursuivais un traître, ce n'était point sans raison. Il était avec don Sanche, et quand je l'ai vu s'enfuir, j'ai dû craindre les dangers dont nous avait avertis la voix d'Arias Gonzalve. Vois s'il est vrai que je sois arrogant et téméraire, si je garde le respect que je dois à ta personne, quand je m'arrête à ta voix et redoute ta colère.

L'INFANTE.

Tu l'as apaisée, Rodrigue, écoute-moi.

DON ARIAS, derrière la scène.

Périsse Bellide! tuez-le!

PLUSIEURS VOIX, de même.

Qu'il meure!

CASTILLANS derrière la scène du côté du camp.

O malheureux don Sanche!

LE CID.

Qu'entends-je?

CASTILLANS, de même.

Les Zamorans sont des traîtres.

L'INFANTE.

Adieu, Rodrigue; ma présence sera nécessaire.

LE CID.

O ciel! qu'est-il arrivé? J'entends des cris qui font trembler la terre!

(Il sort.)

SCÈNE III.

Même décoration qu'à la scène première.

LE ROI blessé, porté par DON DIÈGUE DE LARA.

DON DIÈGUE.

Prends courage, grand roi!

LE ROI.

Je ne puis.

DON DIEGUE.

Affreux repos! La charge que je porte pèse sur mon âme.

LE ROI.

Attends, attends, don Diègue; mon âme va s'échapper.

(Don Diègue l'assied sur le gazon.)

DON DIÈGUE.

Je n'ose arracher le javelot.

LE ROI.

Il retient mon âme prête à fuir par la blessure.

DON DIEGUE

Je vais appeler du secours.

LE ROI.

Je sens les angoisses de la mort.

DON DIÈGUE.

Je donnerais mon âme pour te rendre la vie, si le ciel nous avait donné le pouvoir de faire ce sacrifice. Ah! du camp, valeureux Castillans, que votre cœur s'ouvre à la pitié, que vos mains se préparent à la vengeance! secourez votre roi. Dans cette agitation, au milieu de mes sanglots, on n'entend pas ma voix. Soldats! venez me prêter votre assistance.

LE ROI.

Demande l'assistance du ciel; prie-le d'accorder quelque consolation à un homme qui l'a tant offensé. Je me meurs, don Diègue.

DON DIÈGUE.

Que je meure avant toi! Sort injuste! traître Bellide! Sans doute Zamora est complice de ton crime. Je demanderai justice, et j'espère que j'obtiendrai la vengeance. Dieu puissant! les Zamorans sont les auteurs....

LE ROI.

Non; n'impute mon malheur qu'à la cause de toutes les causes. J'ai été un fils désobéissant; j'ai été sourd aux avis du ciel, et le ciel me châtie. Puisse-t-il du moins, apaisé par mon sang et par l'eau sainte de mon baptême, me faire grâce du feu

que j'ai mérité! Bellide n'a été que l'instrument de sa justice : sans la volonté de la Providence, ni ce lâche ni Zamora toute entière, n'auraient eu l'audace de porter la main sur un roi.

DON DIÈGUE.

Si ma douleur est égale à mon infortune, la punition des Zamorans sera égale à leur crime. Je brûlerai Zamora, et le vent dispersera au loin ses cendres criminelles : le châtiment fût-il juste, l'instrument n'en est pas moins exécrable. Que le monde se remplisse de tristesse, d'horreur, d'épouvante ; instrument à mon tour de la justice divine, je serai la foudre qui les détruira.

LE ROI.

Don Diègue !

DON DIÈGUE.

Sire !

LE ROI.

Moins de violence, penses-y bien ; change ces projets ; peut-être offensent-ils le ciel !

DON DIÈGUE.

Non, cette vengeance est juste.

(Le comte de Cabra entre avec des soldats.)

LE COMTE.

C'est le roi !

LE ROI.

Ah ! voilà le comte don Garcie.

LE COMTE.

Et celui de tous tes sujets qui ressent le mieux tes peines.

LE ROI.

Castillans !

TOUS.

Sire !

LE ROI.

La faute fut de moi ; le châtiment est de Dieu.

(Le Cid entre.)

LE CID.

Le misérable ! Quand je le poursuivais j'ignorais son crime ; ma fureur m'aurait aplani les passages ; j'aurai renversé les murailles pour te venger, si le sang d'un scélérat peut venger un roi.

DON DIÈGUE.

Approche, Cid.

LE CID.

Mon brave Lara! Eh bien, sire, quel est ce malheur?

LE ROI.

Fleur de la Castille, ni la couronne, ni la tiare ne peuvent assurer la vie; qu'il soit royal ou consacré, notre cœur est toujours de terre.

LE COMTE.

Quel sort déplorable !

LE CID.

Je mourrai de douleur.

LE ROI.

Braves et fidèles sujets, pour que j'expire plus tranquille, faites une chose pour moi. La malédiction terrible d'un père vient de m'atteindre sur la

terre ; tournez vos regards vers le ciel, contemplez Ferdinand au milieu de la lumière divine qui l'environne ; demandez-lui quelque consolation, si ce sang qui rougit la terre et que je tiens de lui, peut émouvoir sa pitié ! Et toi, Cid, toi qui fus son grand ami, prie-le de demander pour moi le pardon du ciel, comme il avait demandé mon châtiment. Jésus ! je meurs. Dites à mes frères qu'ils me pardonnent, comme je pardonne à celui qui porta sur moi ses mains déloyales.

LE COMTE.

Il vient une foule de soldats.

LE CID.

Portons-le dans cette tente qu'on vient de dresser.

LE ROI.

Puisque le ciel l'a ordonné, me confiant dans sa miséricorde, je meurs content. Je pardonne et je demande pardon.

(Il meurt. On porte son corps dans la tente.)

DON DIÈGUE.

Il a expiré. Cruelle Zamora ! et je ne m'élance pas contre tes murailles ! Les premiers honneurs funèbres qu'on doit lui rendre, c'est de le venger. Castillans, fameux Cid, comte don Nugne, comte don Garcie, qu'un chevalier courageux aille défier Zamora, et, après avoir prouvé sa félonie sur le champ de bataille, qu'embrasée par nos mains, il ne reste plus d'elle qu'une froide cendre.

LE COMTE.

Don Diègue a raison.

DON NUGNE.

Le sang du grand Mudarra coule dans ses veines.

LE CID.

Trop bouillant à présent, ce sang entraîné par la colère ne permet pas la réflexion ; mais il convient cependant de faire le défi, pour s'assurer si Zamora est coupable.

DON DIÈGUE.

Qui peut en douter ?

LE CID.

Celui qui l'ignore.

DON DIÈGUE.

Bellide a eu des protecteurs, je vous l'assure : une cause si faible n'aurait pu seule produire un effet si déplorable. Et cela ne fût-il pas, l'avoir recueilli et défendu après son crime, les rend complices de cette trahison. Qui peut douter, s'ils ont encouragé l'auteur de ce forfait, que tous les Zamorans ne soient des traîtres ?

LE CID.

Je ne crois pas qu'Arias Gonzalve le soit. L'air retentit encore des paroles par lesquelles il voulut inutilement prévenir ce forfait. Cependant qu'un chevalier castillan aille porter le défi ; Arias saura se défendre ; son cœur est toujours intrépide, et son bras encore vigoureux. Vous me regardez tous ?

LE COMTE.

Tu fus toujours le premier en Castille.

LE CID.

Je vous donnerai un chevalier de mon lignage. Mais, vous le savez, j'ai juré de ne point combattre contre Zamora.

DON DIÈGUE.

Ce serment ne suffirait pas pour t'excuser. Au reste, si nous nous sommes tous tournés vers toi, c'est seulement parce que ton âge et ta renommée nous obligeaient à te donner la préférence, et ce n'était pas que nous crussions que dans cette occasion ton bras et ton épée fissent faute à la Castille, leur réputation fût-elle plus grande encore. Nous savons que si le Cid eût voulu, il aurait atteint Bellide, qu'il serait arrivé à temps, ou qu'il serait du moins entré après lui dans la place. Mais sur ses créneaux, il entendit une voix qui lui était connue, et respecta des yeux qui avaient eu du pouvoir sur lui (18).

LE CID.

Connaissant la déloyauté de Bellide, je devais être sur mes gardes ; mais j'ignorais, quand je le poursuivis, le malheur que je déplore à présent. Je le sus trop tard ; si je l'eusse appris à temps, mon épée eût fait du criminel un exemple terrible, et je n'eusse été arrêté ni par des murailles, fussent-elles de diamant, ni par aucun respect pour ce que je dois révérer. Et si quelqu'un doutait de la vérité que j'affirme, je lui dirais....

DON DIÈGUE.

Rodrigue, ta profonde valeur (19) est un garant

suffisant. Je vous répète seulement, chevaliers, que je m'offre pour défier Zamora.

DON NUGNE.

Tel est mon avis.

LE COMTE.

Et le mien.

LE CID.

Et le mien. Lorsque je vous disais que je vous donnerais un vaillant chevalier de mon lignage, c'est toi, don Diègue, de qui je voulais parler.

DON DIÈGUE.

Votre suffrage m'honore; et toi, illustre Cid, la faveur que tu me fais me remplit du courage que demande ce combat.

LE CID.

Allons préparer le défi.

DON DIÈGUE.

Mon sang payera s'il le faut le tribut que je dois à ma loyauté [20].

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Le palais de l'infante, à Zamora.

L'INFANTE seule.

Dieu, protége-moi! Je ne me trompe pas; j'entends des cris tumultueux dans le camp et dans la ville. Qu'a fait Bellide?

DON RODRIGUE ARIAS, entrant.

Une infâme trahison.

L'INFANTE.

Qu'est-il arrivé ?

DON RODRIGUE.

Un malheur inouï.

L'INFANTE.

Achève, dis-le moi. De quoi ai-je à m'affliger encore ?

DON RODRIGUE.

Il se répand une nouvelle déplorable. Bellide a tué le roi.

L'INFANTE.

Mon frère ! Ah ! mon Dieu !

DON RODRIGUE.

Le peuple entier, justement irrité, le poursuit en tumulte. Tu peux entendre leurs cris.

L'INFANTE.

Mon frère ! Je ne sais si je vis encore ! Que ferai-je ? Ah ! Dieu, je me meurs !

(Bellide entre poursuivi par Ariaz Gonzalve et ses fils ; il place l'infante entre eux et lui.)

TOUS.

Meure le traître ! meure le parricide !

BELLIDE.

Grâce, pitié, Zamorans ! Voulez-vous donc ôter la vie à qui vous donna la liberté?... Princesse, je tombe à tes genoux ; je péris si tu ne me protéges.

L'INFANTE.

Zamorans, Arias Gonzalve, que faites-vous? Pourquoi poursuivez-vous Bellide? qu'a-t-il fait?

DON ARIAS.

Laisse-nous, princesse, verser le sang infâme de celui qui a répandu le tien. Quand son attentat fait trembler la terre, épouvante le ciel; lorsqu'il viole toutes les lois, qu'il ternit ta renommée, qu'il détruit ta gloire, lorsqu'il a tué ton frère, c'est toi qui le défends?

L'INFANTE.

Est-il vrai?

DON ARIAS.

Le mal est toujours certain. Mille cris répandus dans les airs nous ont appris que ton frère est mort des mains d'un traître, et ce traître est Bellide.

L'INFANTE.

Mon étoile funeste cause tous ces malheurs. Arrêtez-le, mettez-le aux fers, mais ne le tuez pas.

(Elle ôte à Bellide son épée.)

DON ARIAS.

Lorsqu'il a commis un tel crime, veux-tu l'épargner? Ne dira-t-on pas que celle qui diffère son juste châtiment a eu quelque part à sa trahison?

L'INFANTE.

Tu aurais tort de le frapper; on dirait bien plutôt alors que nous l'avons tué pour qu'il ne révèle pas ses complices, et notre malheur serait plus grand encore. Gardez-le dans une prison sûre, et si

les Castillans nous accusent, nous leur remettrons à la fois et le coupable et notre justification.

DON ARIAS.

Ta sagesse t'a inspiré cette résolution.

L'INFANTE.

Que Zamora toute entière soit couverte d'un funèbre deuil; que tout témoigne ma douleur; qu'on voie mon affliction dans mes larmes, et mon innocence dans mes actions. Viens avec moi, Arias, d'autres soins doivent encore nous occuper.

(Elle sort avec don Arias et ses fils.)

BELLIDE.

Est-ce donc une félonie que de frapper un tyran?

UN ZAMORAN.

Un roi n'est jamais un tyran.

BELLIDE.

Ah! Zamora, comme tu perds ta renommée en me traitant ainsi! J'ai assuré ta liberté et tu me prives de la mienne! Tu enchaînes les mains qui ont fait cette généreuse action! Ah! citoyens, indignes du renom antique qui vous fut transmis par vos aïeux, je vois quelle est votre intention. Vous châtiez le traître pour profiter de la trahison. Je fus la pierre lancée par vous....

SECOND ZAMORAN.

Tais-toi malheureux!

BELLIDE.

.... Et à présent vous cachez la main qui l'a tirée.

SECOND ZAMORAN.

Tu mens.

BELLIDE.

C'est donc là le prix que vous me réserviez ?

PREMIER ZAMORAN.

Tais-toi, ou je te tue.

BELLIDE.

Ingrate Zamora, puissent bientôt tes créneaux être renversés au pied de tes murailles [21] !

(On l'emmène.)

SCÈNE V.

Même décoration qu'à la seconde.

L'INFANTE, DON ARIAS GONZALVE sur la tour ; sur la scène, le convoi funèbre du roi.

L'INFANTE

Quel est ce bruit lugubre de trompettes sourdes et de tambours drapés ?

DON ARIAS.

Les gémissemens de l'armée nous ont appris la mort du roi ; sans doute on va l'ensevelir, et l'on donne encore plus de solennité à l'offense pour animer les cœurs à la vengeance. Vois les guerriers marchant sur quatre de front, se rapprocher de Zamora, couverts de longs habits de deuil. Ce qu'il y a de meilleur en Castille porte le brancard sur lequel est le malheureux roi. Événement à jamais

déplorable ! Vois sa couronne à ses pieds ; son corps baigné de sang, et le javelot qui perça son sein héroïque. Vois les fidèles Castillans qui couvrent de deuil le soleil même, par les nuages de poussière qu'enlèvent leurs bannières traînantes. Vois-les tout enveloppés de voiles funèbres ; ils portent seulement leurs épées nues. Combien leur deuil annonce la menace ! combien ils cachent de douleur dans leur silence ! combien leur silence annonce de fureur !

L'INFANTE.

Malheureuse que je suis ! Je rentre, Arias Gonzalve. Le cœur d'une femme, d'une sœur, ne peut supporter ce funeste spectacle.

(Elle sort.)

(Don Diègue de Lara entre à cheval, couvert de deuil, un drap mortuaire sur l'épaule, un crucifix à la main.)

DON ARIAS.

Mais quelle est cette trompette dont le bruit, frappant les échos de ces rochers, semble demander le silence ? Je vois s'approcher un chevalier. Je le reconnais à son courage mieux encore qu'à ses traits. C'est lui, oui, sans doute, c'est Diègue Ordognez de Lara, celui qu'on appelle *le Brave*. Il est couvert de deuil jusqu'aux pieds de son cheval. Ses vêtemens noirs couvrent une armure brillante. Il porte un drap mortuaire sur l'épaule, un crucifix à la main ; il semble s'entretenir avec lui ; il s'approche ; il veut sans doute parler.

DON DIÈGUE.

Lâches et faux Zamorans, déloyaux, hommes sans

foi, écoutez les vérités que je viens vous dire en face, et dont le ciel m'est témoin. Par le conseil de Zamora, conseil traître et déloyal, est mort le grand roi don Sanche, tué par Bellide Dolfos : c'est pourquoi je vous accuse, vous et votre ville entière, et les grands et les petits, et les vieux et les enfans, et j'accuse aussi les femmes; j'accuse morts et vivans, même ceux qui sont à naître; j'accuse tout Zamora, et les places et les rues, et la plus humble cabane, et le palais le plus beau; j'accuse le pain, la viande; j'accuse le vin, les eaux et les poissons de son fleuve, et les oiseaux de son air, et je défie en champ clos quiconque ose soutenir que Zamora est innocente de cet infâme attentat, de cette lâche trahison [22].

DON ARIAS.

Don Diègue Ordognès de Lara, tu viens de parler ici comme un chevalier vaillant, et non comme un homme sage. Dans ce qu'auraient fait les hommes, quelle faute ont les enfans? et peut-on punir les morts pour les fautes des vivans? Quel crime auraient pu commettre les places de Zamora, ses palais et ses cabanes qui n'ont point de sentimens? Tu sais qu'il est ordonné par les lois de la Castille, que qui défie une ville doit combattre à outrance contre cinq chevaliers?

DON DIÈGUE.

Je le sais, et suis prêt à me battre contre cinq mille. Demain, au lever du soleil, je soutiendrai en champ clos ce que j'ai dit, si toutefois ces cinq chevaliers peuvent se trouver dans Zamora.

DON ARIAS.

Mes fils et moi nous saurons mourir pour notre patrie.

DON DIÈGUE.

Mourir! c'est bien dit, car je m'oblige à vous tuer.

DON ARIAS.

Dieu le sait, et je remets à demain ma réponse à ces bravades [23].

DON DIÈGUE.

Je me confie à mon épée. (*S'adressant au crucifix.*) Et à vous, Seigneur, pour qui je vais être un instrument de justice et de vengeance.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Jardins du roi Aly-Maymon, à Tolède.

LE ROI DON ALFONSE, ZAIDE.

ZAIDE.

Alfonse, comment trouves-tu les jardins de Tolède?

LE ROI.

Je puis envier leur sort, puisqu'ils savent te plaire.

ZAIDE.

Quels parfums délicieux! quelles eaux transparentes! Ces fontaines ne te donnent-elles pas du

plaisir? la vue de ces fleurs ne dissipe-t-elle pas tes chagrins? cette verdure ne peut-elle te distraire?

LE ROI.

Tout me plaît, tout me réjouit ici, surtout ces bassins d'une eau tranquille où se réfléchissent tes traits charmans.

ZAIDE.

Ton amour cherche à me flatter.

LE ROI.

Peux-tu penser que rien puisse m'agréer, si je ne puis le rapporter à toi? Ici, Flore nous offre des tapis d'émeraude, du cristal liquide; mais, et cette verdure, et ces belles eaux, et ces fleurs, c'est parce que tes yeux se sont fixés sur elles qu'elles plaisent aux miens. Après Dieu, tu as été pour moi dans cet exil l'arbitre de mes volontés, la consolation de mes peines : mon âme t'a appartenu, et tu as été pour moi enfin tout ce que je pouvais souhaiter.

ZAIDE.

Tu peux croire du moins que si je n'ai pas été jusqu'à présent tout ce qu'il fallait pour t'être agréable, j'aurais voulu du moins que tu n'eusses rien à désirer.

LE ROI.

Tu es tout mon bonheur, toute ma joie; jamais tu n'es absente de mes yeux. Une seule chose te manque pour être à moi, c'est que tu deviennes chrétienne.

ZAIDE.

Cela seul, je ne pourrai le faire pour toi.

LE ROI.

Pourquoi donc ?

ZAIDE.

Parce que je le ferai pour moi-même. J'ai vu dans quel aveuglement nous sommes, j'ai embrassé ta loi ; mais quoique ce soit à toi que j'aie dû la connaissance de la vérité, comme c'est dans mon cœur que cette résolution a été prise, il n'est pas juste que je me fasse, pour te plaire, un mérite de ce qui est mon avantage.

LE ROI.

Quel bonheur de voir réunies dans celle qu'on aime, la beauté et la sagesse! Ce n'est qu'en toi qu'elles peuvent s'accorder.

ZAIDE.

Ah! mon Alfonse, Aly-Maymon vient avec deux Morabites ; et comme il soupçonne notre amour, il trouvera mauvais que nous soyons ensemble dans la partie la plus retirée du jardin. Je t'en supplie, pour m'épargner le souci du qu'en dira-t-on, il nous faut voiler nos secrets de l'ombre de ce myrte. Feins de t'être endormi pour éviter la chaleur du milieu du jour.

LE ROI.

Dans mon amour pour toi, ce sera la seule chose qui aura été feinte.

(Il feint de s'endormir. Aly-Maymon entre avec deux Morabites, Zaide s'éloigne.)

ALY-MAYMON.

Tolède est belle.

PREMIER MORABITE.

Elle est admirable! et si elle avait autant de bonheur que de force et de beauté, je ne serais pas affligé des périls qu'elle court.

ALY-MAYMON.

Que veux-tu dire? Tes paroles me donnent du souci?

PREMIER MORABITE.

Tu as sujet de craindre.

ALY-MAYMON.

Tolède doit nous être ravie?

SECOND MORABITE.

Tels sont les arrêts de la destinée. Mais tes soins et ta prudence peuvent triompher du sort contraire : la sagesse est plus forte que l'influence des étoiles.

ALY-MAYMON.

Tolède n'est-elle pas bâtie sur un rocher élevé de toutes parts? Ses murs et la garnison qui les défend, ne suffisent-ils pas pour rendre son entrée inexpugnable? La moindre tour de l'Alcazar n'est-elle pas soigneusement fortifiée?

PREMIER MORABITE.

Il est vrai, mais apprends quel est le défaut de sa situation.

(Il lui parle bas.)

LE ROI, à part.

Cette conversation pourra un jour m'être utile.

ZAIDE, cachée, à part.

Il est presque sous leurs pieds, et ils ne l'ont pas découvert.

ALY-MAYMON.

Tes avis sont sages.

SECOND MORABITE.

Tolède est imprenable de vive force, il est vrai, mais il est difficile d'y introduire des vivres et des soldats; aussi, bloquée pendant un temps très-long, la famine, plus cruelle que le fer et le feu, la forcerait de se rendre.

ALY-MAYMON.

Parle bas; sur des choses aussi importantes, je crains que le vent n'emporte ta voix hors des murs.

LE ROI, *à part.*

L'avertissement est bon.

ALY-MAYMON.

Ce n'est que dans mon cabinet que tu devrais traiter de choses aussi délicates.

PREMIER MORABITE.

Tu as raison, et si j'y avais pensé plus tôt...

ALY-MAYMON, *apercevant le roi*

N'est-ce pas le chrétien Alfonse?

SECOND MORABITE.

Taisons-nous.

PREMIER MORABITE.

Avec ce qu'il a entendu, s'il veut te trahir, il est le maître de Tolède.

ALY-MAYMON.

Je vais le faire arrêter.

SECOND MORABITE.

Tu feras bien.

PREMIER MORABITE.

Pour t'en assurer davantage, il serait mieux de le tuer.

LE ROI, à part.

Je suis perdu.

ZAIDE, à part.

Ah! mon Alfonse!

LE ROI, de même.

Que ferai-je? leur parlerai-je? Non, il vaut mieux continuer à feindre le sommeil.

ALY-MAYMON.

Si je le tue, je viole la foi et la parole que je lui ai données.

ZAIDE, à part.

Malheureuse! je meurs de crainte et de douleur.

ALY-MAYMON.

Dort-il véritablement?

ZAIDE, à part.

Je tremble; mais si je voyais briller l'acier, je servirais de bouclier à son sein.

ALY-MAYMON.

Il dort : il n'a rien entendu. Je lui suis attaché, et ne saurais le faire mourir.

SECOND MORABITE.

Et dois-tu donc hasarder ton royaume?

ALY-MAYMON.

Tu as raison. Avancez; tuez-le.

ZAIDE, à part, prête à s'élancer.

Allah !

ALI-MAYMON.

Arrêtez.

ZAIDE, à part.

Je suis perdue.

LE ROI, à part.

Sans doute je vais périr.

ALY-MAYMON.

Il dort, il dort, j'en suis sûr : laissez-le. S'il n'était profondément endormi, en voyant sa mort aussi prochaine, il se serait levé, il se serait courageusement mis en défense. J'ai pitié de lui : je l'aime.

PREMIER MORABITE.

Fais examiner si l'herbe est mouillée au lieu où pose sa bouche : c'est un signe d'un profond sommeil.

LE ROI, à part.

J'aurai soin qu'ils la trouvent mouillée.

ZAIDE, à part.

Infortunée !

LE ROI, à part.

Que deviendrai-je ?

SECOND MORABITE.

Il dort, tu peux l'examiner toi-même.

ALY-MAYMON.

Il n'y a rien à craindre.

PREMIER MORABITE.

Songe, seigneur, à ce que tu fais.

LE ROI, à part

Mes cheveux se hérissent de crainte.

PREMIER MORABITE.

Vois, ses cheveux se hérissent sur sa tête ; ils y forment une couronne : il sera roi de Tolède, ou toute ma science est fausse. Approche toi-même, et fais-en l'expérience.

LE ROI.

Je suis mort.

ZAIDE.

J'expire de terreur.

(Aly-Maymou passe la main sur les cheveux d'Alfonse, qui cèdent et se relèvent ensuite.)

PREMIER MORABITE.

Abaisse ses cheveux de ta main ; tu le vois, ils se hérissent de nouveau. Qu'attends-tu encore ? Si tu ne le fais tuer, Alfonse règnera à Tolède.

ALY-MAYMON.

Allah puisse me protéger ! Je veux essayer, avec ce fer, s'il aura plus de pouvoir que ma main pour faire abaisser cette couronne.

(Il tire son cimeterre [24]).

ZAIDÉ, accourant.

Il faut d'abord que tu perces mon cœur.

ALY-MAYMON.

Que t'importe tout ceci, ma chère Zaïde ?

ZAIDE.

Je prends et je dois prendre intérêt à ta renommée qui est la mienne.

LE ROI, à part.

Ah ! mon amour !

ZAIDE.

Si Alfonse est dans tes états sur la foi de ta parole, est-ce de bonne guerre de le tuer en trahison, lors même que des motifs de justice ou de vengeance te feraient désirer sa mort ? Et moi, fille de ton frère, dois-je souffrir que tu perdes cette réputation qui rend au loin ton nom vénérable ? J'aime mieux mourir de tes mains.

ALY-MAYMON.

Tu as raison. Mais apprends que je ne voulais pas frapper le chrétien. Étonné d'un fait étrange, je voulais voir si les cheveux qui se dressaient sur sa tête, et qui se relevaient abaissés par ma main, céderaient à mon acier. Je ne veux même plus faire cet essai : j'aime, tu le sais, ce chrétien comme mon existence. (*Bas aux Morabites.*) Bientôt je le ferai arrêter.

SECOND MORABITE, bas à Aly-Maymon.

Tolède verra un jour si tu as bien fait d'épargner sa vie [25].

(Aly-Maymon sort avec les Morabites.)

ZAIDE.

Grâces soient rendues à Allah, qui a permis que mon bien-aimé sortît de ce péril !

LE ROI.

La femme qui sait aimer vaut mieux que beaucoup d'amis.

ZAIDE.

Lève-toi, mon cher Alfonse, et bientôt éloigne-toi du danger.

LE ROI.

Laisse-moi, ma chère Zaïde, baiser la trace de tes pas : ma reconnaissance ne pourra jamais payer ce que je dois à ton merveilleux courage.

ZAIDE.

Qu'ai-je fait pour ta défense, qu'exposer un cœur qui déjà t'appartient?

LE ROI.

C'est en toi que je mets mon assurance.

ZAIDE.

Je ne sais si je pourrai te défendre contre ces nouveaux périls.

(Péranzules entre.)

LE ROI.

Péranzules, te voilà?

PÉRANZULES.

Sire, le roi don Sanche est mort.

LE ROI.

O ciel! j'ai perdu mon frère! J'en suis affligé jusqu'au fond du cœur.

PÉRANZULES.

Ces lettres te donneront plus de détails sur cet événement. Mais tu dois surtout t'occuper de partir sur-le-champ, pour jouir de la couronne dont tu viens d'hériter.

ZAIDE.

Péranzules a raison.

LE ROI.

Et comment, dans cette confusion, pourrai-je échapper de ces lieux ?

ZAIDE.

En te confiant à mon adresse pour tout préparer.

LE ROI.

Mais, doux soleil de mes regards, serai-je ingrat envers toi ?

ZAIDE.

Je t'applanirai le chemin, mais ce sera pour t'y suivre.

LE ROI.

Ce désir comble mes vœux.

ZAIDE.

Quels que soient les obstacles, j'ose entreprendre de te tirer d'ici.

LE ROI.

Tu régneras sur les Espagnes.

ZAIDE.

Il suffit à mon amour de régner sur ton cœur.

(Ils sortent.)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Palais de l'infante, à Zamora.

DON ARIAS GONZALVE et SES FILS, excepté ARIAS le jeune.

DON ARIAS.

Pèdre, te voilà chevalier.

DON PÈDRE.

La bénédiction que j'attends à tes pieds enflammera mon courage. Je t'imiterai, je l'espère, car j'ai le cœur d'acier comme mes armes.

DON ARIAS.

Vous êtes tous les quatre armés de ma main.

DON RODRIGUE.

Donne-nous, seigneur, ta bénédiction.

(Ils se mettent à genoux.)

DON ARIAS.

Soyez hommes d'honneur pour imiter mes ancêtres. (*Ils se lèvent.*) Aujourd'hui nous devons tous les cinq périr, si nous ne sommes vainqueurs.

J'entrerai avant vous dans le champ clos. Si j'ai été le premier à naître, je dois mourir le premier.

DON DIÈGUE ARIAS.

Mon père, ce serait un affront pour nous.

DON GONZALVE.

Et la honte en rejaillirait sur toi.

DON RODRIGUE.

Tu outrages et mes frères et moi.

DON PÈDRE.

N'as-tu pas plus de confiance en notre valeur?

DON RODRIGUE.

Ma renommée est-elle donc si peu de chose?

DON ARIAS.

Ne me répliquez pas; taisez-vous. Suis-je donc mort? O ciel! combien le soleil se retarde (26)? Astre admirable, réjouis la terre de tes rayons, et que ton aurore brillante éclaire mes espérances. Qui peut te retarder ainsi? N'oses-tu être témoin de notre combat? Je dois me plaindre de ta lenteur à apporter quelque consolation à ma peine. Lorsque je suis prêt à combattre, qui peut ainsi te retenir?

DON RODRIGUE.

Tu t'es levé long-temps avant l'aube.

DON DIÈGUE ARIAS.

Tu n'as pas dormi sans doute.

DON ARIAS.

Mes enfans, l'homme d'honneur offensé ne dort pas. Je veux revêtir mes armes.

DON GONZALVE.

Les voilà.

DON ARIAS.

Et peut-être le soleil hâtera-t-il sa marche, désirant de se voir réfléchi par elles.

(L'infante entre.)

L'INFANTE.

Arias Gonzalve !

DON ARIAS.

Princesse !

L'INFANTE.

Mon père, mon sauveur !

DON ARIAS.

Je vais partir pour mourir ou pour vaincre. Je vais défendre le premier ton honneur et celui de Zamora.

L'INFANTE.

Et as-tu raison d'agir ainsi, lorsque tes fils sont là ?

DON ARIAS.

Tant que je vis, moi seul dois soutenir ma renommée. Donnez-moi mes armes.

L'INFANTE.

Laissez-les. Arias, ne porte point à cet excès ta fidélité. Soutiens mon autorité, mon père chéri, c'est ce qui convient le mieux à ton âge, et pardonne si mes désirs ne s'accordent pas avec les tiens.

DON ARIAS.

Je suis affligé, princesse, que tu me traites ainsi.

Si je ne suis plus ce que je fus jadis, ce que je suis est bien quelque chose. Je puis empoigner encore la lance, et il n'y a pas si long-temps qu'après avoir traversé une cuirasse, je la brisai sur le plastron. Mes bras sont encore vigoureux; si la goutte a affaibli mes jambes, mon coursier y suppléera. D'ailleurs, tu le sais bien, mon âge ne peut m'empêcher d'aller à ce combat (*en souriant*), et je ne pourrais m'en dispenser, lors même que je serois mort, car don Diègue a défié, avec ceux qui ne sont pas encore, ceux-là même qui ne sont plus.

L'INFANTE.

Puisque vous devez être cinq, sois du moins le dernier, mon père.

DON ARIAS.

Non, ma fille; non, princesse.

L'INFANTE.

Pourquoi donc?....

DON ARIAS.

Puisque je dois combattre, je fais tort à ma gloire en ne me présentant pas le premier. Si partout, aux jours de fêtes, mes enfans me cèdent le pas, on trouverait que c'est en moi une lâcheté de choisir la dernière place au jour du péril. Donnez-moi cette cuirasse et ce plastron, déjà mon sang bout dans mes veines.

L'INFANTE.

Au milieu des soucis qui m'accablent, tu veux donc me laisser abandonnée? Quand mon âme tremblante redoute toutes les chances de ce terrible combat,

lorsque je m'effraie même des soupirs que m'arrache la crainte, lorsque j'ai le plus besoin de tes secours, tu me délaisses seule et sans protection. Regarde-moi, vois mes larmes, entends mes sanglots; pourraient-ils ne pas t'attendrir? Rappelle-toi la mort de mon père et de ton roi; il t'appela pendant sa douloureuse agonie; il t'appela, et, au moment d'expirer, rassembla ses forces pour te dire: Je te recommande l'infante. Il le dit, et toi, tu lui répondis en pleurant: Je te jure de ne jamais l'abandonner. Tiens cette parole sacrée; c'est ainsi, mieux qu'en entrant dans la carrière, que tu obéiras à l'honneur.

DON ARIAS, à demi-voix à l'infante.

Tes plaintes et ta douleur, infante, déchirent mon cœur, et la prière dans ta bouche est un ordre; mais daigne m'écouter et réfléchir à ce que je vais te dire. J'enverrais volontiers mes enfans; mais don Diègue de Lara est un puissant chevalier; et quoique mes fils ne manquent ni de valeur ni de force, je crains, je l'avoue, l'acier de don Diègue; c'est pour cela que je voudrais en essuyer les premiers coups. Lors même que le ciel trahirait la justice de ta cause, en me faisant tomber sous l'effort de son bras, j'aurais du moins cet avantage, qu'émoussée sur moi, son épée serait moins tranchante à frapper mes enfans. Je crains de les voir mourir, je crains qu'il ne les tue.

L'INFANTE.

Quelle douleur!

DON ARIAS.

Je veux combattre moi-même. J'aurai moins de

peine à entrer dans le champ clos qu'à être témoin de leur trépas. Ah ! mes fils !

L'INFANTE, l'embrassant.

Et ces étreintes ne sont-elles pas d'une fille ?

DON ARIAS.

Ils me déchirent le cœur.

L'INFANTE.

Tu ne sortiras pas de mes bras, soutien de ma gloire (27).

DON ARIAS.

Je n'ai plus à répondre : à de tels commandemens, désobéir serait un crime.

L'INFANTE.

Laisse-moi te baiser les mains.

DON ARIAS.

Mes enfans, vaincre ou mourir !

DON GONZALVE.

Mon âge m'autorise à être le premier.

DON RODRIGUE.

Ce sera moi, qui suis sorti vainqueur de tant de joûtes.

DON DIÈGUE ARIAS.

Ce sera moi, si j'ai quelque bonheur.

DON PÈDRE.

Armé chevalier d'aujourd'hui, cette aventure m'appartient.

DON ARIAS, à part.

Que de choses à examiner! Rodrigue est le plus

vaillant ; mais c'est celui que je préfère, et je voudrais l'éloigner du danger jusqu'à ce que je sois forcé de l'exposer. (*Haut.*) L'aîné devait être le premier ; mais puisqu'on a dérogé à cette loi pour moi, les plus jeunes commenceront.

DON PÈDRE.

Tu me combles de gloire.

DON ARIAS, à part.

Et mille craintes restent dans mon sein.

DON RODRIGUE.

Seigneur, une détermination si étrange a droit de m'affliger.

DON ARIAS.

Taisez-vous, j'ai choisi Pèdre. (*A don Pèdre.*) Tu commences ta carrière de chevalier par une brillante entreprise, mon fils. Tu vas sur le champ de bataille pour défendre ta patrie et ton honneur. Tu n'as rien à craindre ; ta cause est juste, tu seras vainqueur. N'aie point d'autre pensée. Déterminé à combattre, nulle autre idée ne doit t'occuper. Point de réflexions : celui qui craint de mourir ne réussit pas à tuer.

L'INFANTE.

Quelle magnanimité !

DON RODRIGUE.

Ah ! combien on peut souffrir sans se plaindre !

(On sonne la trompette.)

DON ARIAS.

Allons, mes enfans ; don Diègue donne le signal

de la bataille. La trompette a sonné deux fois. Que ne puis-je aller répondre à son appel ! (*A part.*) Ces fanfares proclament mes malheurs ; elles m'ont troublé : c'est de mauvais augure ; elles m'annoncent des maux. (*Haut.*) Viens, Pèdre ; je placerai le casque sur ta tête.... Tu trembles, mon fils?

DON PÈDRE.

Vous ne croyez pas que ce soit de peur.

DON ARIAS.

Non, le vaillant est toujours ému lorsqu'il va tirer l'épée.

DON PÈDRE.

Confie-toi dans ma force et dans mon courage.

DON ARIAS.

Approche, approche-toi bien ; reçois ce baiser et ma bénédiction paternelle.

L'INFANTE.

Je ne puis supporter mon attendrissement.

DON ARIAS.

C'est pour toi, princesse, que je dois tant souffrir.

L'INFANTE.

Viens, ton bras me soutiendra.

DON ARIAS.

Jamais je n'ai pu te faire un plus grand sacrifice.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Entrée du champ clos près des murs de Zamora. Du côté de la ville, un échafaud pour l'infante; du côté du camp, un autre pour les juges.

DEUX SOLDATS CASTILLANS.

PREMIER SOLDAT.

Quelque peiné que je sois de ce combat, il faut que je le voie.

SECOND SOLDAT.

Le soleil lui-même est rouge ; la journée sera sanglante.

PREMIER SOLDAT.

En voyant l'estacade, mon sang se glace dans mon cœur.

SECOND SOLDAT.

Combien de monde ! comme ils sont tous saisis d'étonnement et d'admiration ! Tous sont muets comme les pierres des murs de Zamora.

PREMIER SOLDAT.

Rien ne trouble le silence général.

(Les comtes don Nugne et don Garcie prennent leurs places sur l'échafaud.)

DON NUGNE.

Quel spectacle ! Ils sont tous immobiles !

LE COMTE DE CABRA.

Jamais je n'ai craint un jour aussi triste.

PREMIER SOLDAT.

Les comtes don Nugne et don Garcie prennent séance. Ils sont les juges du camp.

SECOND SOLDAT.

Pourquoi n'a-t-on pas donné cette charge au grand Cid, au seigneur de Bivar?

PREMIER SOLDAT.

Il aura refusé sans doute de peur d'être accusé de partialité. Mais il est là; ne le vois-tu pas? il dresse une tente.

SECOND SOLDAT.

Il s'est sans doute chargé d'assurer le camp pour don Diègue.

PREMIER SOLDAT.

C'est cela.

(L'infante et don Arias prennent place sur l'échafaud près de Zamora.)

DON ARIAS.

D'ici, princesse, tu encourageras mes fils.

L'INFANTE.

Tu m'as forcée à être malgré moi témoin de ce combat.

PREMIER SOLDAT

Couverte de voiles funèbres, l'infante paraît sur l'échafaud de Zamora.

SECOND SOLDAT.

Elle veut honorer le brave vieillard Arias Gonzalve, qui s'est placé derrière elle. J'entends du bruit de notre côté.

PREMIER SOLDAT.

Don Diègue doit entrer.

SECOND SOLDAT.

Quoique nous soyons arrivés un peu tard, nous pourrons être bien placés.

(Ils sortent.)

DON NUGNE.

Don Diègue Ordognès de Lara a fait son entrée avec une noble fierté.

LE COMTE DE CABRA.

La valeur que le ciel lui a donnée est écrite sur ses traits.

L'INFANTE, à don Arias.

Avec quelle audace est entré don Diègue!

DON ARIAS.

C'est un vaillant chevalier. (*A part.*) C'est pour moi l'image de la mort. Chers enfans de mon âme! (*A l'Infante.*) Il est adroit, courageux, fort.

L'INFANTE.

Sa vue inspire la terreur. Comme il est bien à cheval!

DON ARIAS.

C'est un brave Castillan. Ah! princesse, pourquoi, malgré mes désirs, m'as-tu empêché de m'opposer à ses coups? Que ne donnerais-je pas pour être le premier à combattre, et à recevoir la mort plutôt que de voir celle de mes fils!

L'INFANTE.

Il met pied à terre! Pourquoi donc?

DON ARIAS.

Malheureux que je suis!.... Je ne puis supporter que Pèdre se retarde ainsi.

(Le Cid et don Diègue entrent.)

LE CID.

C'est moi qui assure le champ clos.

DON DIÈGUE.

C'est moi qui en sortirai vainqueur. La justice de ma cause doit triompher, et c'est avec cette confiance que je vais combattre.

LE CID.

Il est bon de pouvoir établir la vengeance sur la justice.

DON DIÈGUE.

Puisque les ennemis que je me suis engagé à vaincre sont au nombre de cinq, je veux pour chacun planter un bâton en terre.

(Il fiche cinq bâtons dans la terre.)

LE CID.

Quelle est cette cérémonie, don Diègue? Y a-t-il là quelque mystère?

DON DIÈGUE.

Non; c'est pour ne pas perdre le compte de ceux que je tuerai; à chaque fois qu'il y en aura un de mort, j'arracherai une de ces baguettes.

LE CID.

Il suffira, si tu es vainqueur, de relever la vare qui est sur le champ de bataille.

DON DIÈGUE.

Je ferai l'un et l'autre.

LE CID.

Oui, si tu triomphes.

DON DIÈGUE.

Je défends la justice, je suis invincible aujourd'hui.

(On entend une trompette.)

L'INFANTE, à don Arias.

Ce signal me glace de crainte.

DON ARIAS.

C'est mon fils, princesse; il est bien à cheval; il montre de l'ardeur. Ah! mon fils! Princesse, regarde-le encore.

LE CID, à don Diègue.

Viens remonter à cheval : ton adversaire paraît.

DON DIÈGUE.

Sans aucun doute sur ma victoire, je vais le frapper. Je verserai son sang. Celui de mon roi demande vengeance au ciel.

(Il sort avec le Cid.)

DON ARIAS, à l'infante.

Déjà, saluant ton altesse, il s'incline sur le cou de son cheval.

L'INFANTE.

Donne-lui ta bénédiction, mon père, pendant qu'il baisse la tête.

DON ARIAS.

Je le fais; et toi, aide-le de tes vœux, pour augmenter encore son courage.

L'INFANTE.

Je lui envoie tout le feu de mon âme [28].

DON ARIAS.

Il est brave, mon jeune Pèdre. Ah! que ne puis-je lui donner de l'expérience pour assortir sa valeur!

L'INFANTE.

Tu le verras vainqueur.

DON ARIAS.

Ah! s'il était vrai, princesse!

DON NUGNE, au comte.

Ils ont aussi bonne mine l'un que l'autre.

LE COMTE.

Leurs forces sont égales. Déjà on leur a partagé le soleil.

DON ARIAS.

On leur donne les lances. Je voudrais que son parrain l'avertît d'en choisir une pesante, comme un chêne entier. Plus elle pèse, plus elle est sûre dans l'arrêt.

L'INFANTE.

Que le ciel le favorise!

DON ARIAS.

On lui baisse la visière. Dieu te conduise!

(Il se porte en avant pour mieux voir.)

L'INFANTE.

Je ne puis le regarder. Un saisissement mortel... (*A Arias.*) Où vas-tu?

DON ARIAS.

Mon âme est entre les pieds de son cheval. Mes soucis l'y conduisent. Fasse le ciel qu'aucune négligence de Pèdre...! Comme il a bien rompu sa lance!

L'INFANTE.

Quel choc terrible!

LE COMTE DE CABRA.

Les éclats des lances monteront jusqu'à la sphère de feu.

DON NUGNE.

Ils ont tiré leurs épées.

DON ARIAS.

Mon Pèdre fera des merveilles.

L'INFANTE.

Dieu le conserve!

DON NUGNE.

Quel combat acharné!

DON ARIAS.

Ah! que ne puis-je le guider! j'aurais porté ce coup un peu plus tôt, l'atteinte eût été plus profonde. Pèdre défend son pays avec plus d'ardeur; mais, princesse, don Diègue combat avec plus de réflexion.

L'INFANTE.

Et c'est un avantage?

DON ARIAS.

Bien considérable. Dans les armes, l'expérience est plus que la valeur... Pèdre est mort.

L'INFANTE.

Malheureuse! mon étoile funeste lui a coûté la vie.

DON ARIAS.

Béni soit Dieu! Don Diègue porte mon malheur au tranchant de son épée.

LE COMTE.

Lara est vainqueur.

DON NUGNE.

Sa force est prodigieuse. Il a porté deux coups terribles à ce pauvre jeune homme.

LE COMTE.

La mort a tranché dans sa fleur l'espérance de sa vie [29].

L'INFANTE.

Ce sont des larmes de sang que je dois verser.

DON ARIAS.

Princesse, tes pleurs affaiblissent l'ardeur de la vengeance. On ne doit pas pleurer celui qui meurt en homme d'honneur. (*A part.*) Je dois dissimuler la peine que je sens : qu'on ne dise pas qu'Arias Gonzalve pleure comme une femme.

(Don Diègue et le Cid entrent; don Diègue arrache un des bâtons qu'il avait plantés.)

DON DIÈGUE.

Envoie un autre fils, don Arias, celui-là a son compte.

DON ARIAS.

Je l'apprête.

DON DIÈGUE.

Je l'attends.

DON ARIAS.

Don Diègue, triomphe par ton épée, mais n'afflige pas par tes paroles.

L'INFANTE.

Tu es plus vaillant que pieux et courtois, don Diègue.

DON DIÈGUE.

J'ai à venger mon roi. Je suis aveuglé par la colère : rien ne peut contenir ma fureur.

LE CID.

Soit ; mais souviens-toi que jamais la courtoisie ne fit tort à la valeur.

DON DIÈGUE.

Il ne reste que de la rigueur à celui qui poursuit la punition d'un tel crime.

LE CID.

Viens ; repose-toi.

DON DIÈGUE.

Ce serait bien si j'étais fatigué.

LE CID.

Viens donc, et tu attendras à cheval le second de tes adversaires.

DON DIÈGUE DE LARA.

A la bonne heure. Qu'on me donne un autre cheval.

(Il sort avec le Cid. Don Diègue Arias paraît sur l'échafaud de l'infante, et se met aux genoux de son père.)

DON ARIAS.

Diègue Arias, reçois ma bénédiction.

DON DIÈGUE ARIAS.

Donne-moi ta main à baiser.

DON ARIAS.

La mort de ton frère donne plus de force à la justice de ta cause. Il est mort en preux chevalier; il a laissé une mémoire immortelle : va, mon fils, et paye-lui, en le vengeant, l'honorable exemple qu'il vous a donné. Tempère ton ardeur, puisque don Diègue vous a appris pour mon malheur que l'adresse peut vaincre le courage; et, pour imiter Pèdre dans sa valeur et non dans sa destinée, songe en combattant que celui qui est à cheval a besoin dans le champ clos de plus que de la vaillance, puisqu'il combat avec les rênes et l'éperon, autant qu'avec l'épée; et comme la victoire est le prix de cet art, tu as plus besoin encore de présence d'esprit que d'audace. Emploie avec sagesse, mon fils, et tes mains et tes pieds; ne cherche pas à frapper aveuglément : quelle que soit ta juste colère, ne porte jamais un coup sans regarder où tu vises, sans bien savoir où tu atteindras. Guide habilement ton épée : un coup bien étudié vaut mieux que dix portés au hasard. Va, tu me reproches de te retarder, mais la mort de Pèdre m'excuse, et je te donne les conseils d'une expérience qui me coûte assez cher.

DON DIÈGUE ARIAS.

Et toi, princesse?

L'INFANTE.

Moi, mon cher Diègue, les douleurs me coupent la voix. Bon courage.

DON DIÈGUE ARIAS.

Je vais combattre, plein de tristesse, de valeur, et de confiance.

(Il sort.)

DON NUGNE.

Lara est un prodige.

LE COMTE.

Tu as raison; à peine a-t-il touché l'arçon, qu'il s'est trouvé en selle.

DON NUGNE.

Comme il est bien à cheval !

LE COMTE.

L'alezan qu'il vient de prendre est superbe.

DON NUGNE.

Tel cavalier mérite telle monture.

LE COMTE.

Il doit être léger comme le vent.

DON NUGNE.

Le feu semble sortir de ses yeux et de ses naseaux.

LE COMTE.

C'est l'image de la guerre. La terre paraît prête à s'ouvrir sous le choc de ses pas.

DON NUGNE.

Le second combattant paraît.

DON ARIAS.

Ah! voilà mon Diègue.

LE COMTE.

Il est bien; il montre du courage et du calme.

DON NUGNE.

C'est un vaillant jeune homme.

L'INFANTE, à Don Arias.

Il a mis tes leçons à profit. Il tempère son ardeur. Je l'anime de tout mon pouvoir.

DON ARIAS.

Je lui envoie mon cœur. Ah! mes fils, puisqu'il n'y a point de fraude de ma part, que le ciel du moins daigne m'en laisser un! (*On sonne la trompette.*) Dieu te conduise!

L'INFANTE.

Quel bruit! quelle horreur! Je ne suis plus à moi.

DON ARIAS.

Dans le premier choc il a perdu la meilleure pièce de son harnais. Il attaque bravement avec l'épée; mais il est désarmé. Hélas! les apparences du combat lui annoncent une fin désastreuse. Prends garde! prends garde! Ah! mon fils! Je me meurs. Don Diègue, sans parer ses coups, cherche la partie dégarnie de l'acier qui le protégeait. Fortune cruelle! voilà le coup porté : j'ai perdu deux fils, l'un par trop peu de soin, l'autre par mauvaise fortune.

L'INFANTE.

Jésus! quelle est la rigueur de ma malheureuse étoile!

DON ARIAS.

Mon deuil se change en fureur!

DON NUGNE, au comte.

Don Diègue ne paraît pas fatigué.

LE COMTE.

C'est un homme de fer.

(Don Diègue de Lara entre avec le Cid.)

DON DIÈGUE.

Don Arias, envoie le troisième, le second est dépêché.

(Don Rodrigue Arias paraît sur l'échafaud de Zamora.)

DON RODRIGUE.

Il y va, don Diègue, il y va.

DON DIÈGUE.

Je t'attends, don Rodrigue, je t'attends.

LE CID.

Le vrai brave, quel que soit son courage, parle moins.

DON DIÈGUE.

C'est bon.

DON RODRIGUE.

Mon père, le cœur me brûle, je veux combattre.

DON DIÈGUE.

Viens, viens; tu achèveras de rougir la garde de mon épée.

LE CID.

Ne vois-tu pas que beaucoup parler ne va pas avec beaucoup faire?

DON DIÈGUE.

On peut le pardonner à celui qui fait tout ce qu'il dit. Holà ! un autre cheval.

(Il sort avec le Cid.)

DON ARIAS.

Non, Rodrigue, ma patience ne peut aller plus loin. Je veux entrer avec toi dans l'arêne ; je veux être ton parrain. Ainsi, dans cette cruelle joûte, plus voisin, plus violent, mon souffle t'inspirera du courage; ma voix pourra t'animer. Permets-moi, princesse, de remplir ce devoir.

L'INFANTE.

Tu as raison, Arias Gonzalve; il n'est plus temps de s'attendrir. La rigueur du sort m'a changée aussi, et le feu de la vengeance a séché les larmes que le malheur faisait couler. Déjà je ne puis pleurer ; ton sang que j'ai vu verser a endurci mon cœur ; et, femme comme je le suis, si l'honneur ne me le défendait, on me verrait, pour te venger, combattre et vaincre ce barbare.

DON ARIAS.

Que je baise ces mains pour tant de bontés !

L'INFANTE.

Va, Rodrigue, va venger et ton père et tes deux frères.

DON RODRIGUE.

J'y vais, et sois certaine que je ne crains pas l'ennemi.

DON ARIAS.

Et pour venger, mon Rodrigue, les frères qu'il

t'a ravis, contemple sur l'épée et la main de ton vaillant adversaire le sang de Pèdre et de Diègue; mets toute ton âme dans ton honneur; que tous tes regrets deviennent de la fureur! Ouvre tes yeux au péril; ferme ton cœur à la crainte; affermis-toi sur ton cheval, et, après t'être humilié devant Dieu, dirige habilement ton coursier, tiens la lance avec fermeté, manie adroitement l'épée, dût tout cela ne te servir de rien, si le bonheur te manque.

DON RODRIGUE.

Il semble que tu doutes de ce que je puis faire. Ignores-tu que je sais vaincre? Ignores-tu que je sais tuer? Le monde ne m'appelle-t-il pas le fort? Et n'ai-je pas dans tant de combats payé ce titre de la vie de mes adversaires? Si tu oublies qui je suis, demande-le à la renommée. Marchons! Je suis humilié que tu aies douté de ma valeur. Toi, seigneur, qui es mon père, tu connais moins que les autres la force que je tiens de toi. Confie-toi dans mon bras; attends de lui ta vengeance, et plût au ciel que je fusse entré dans la carrière avant mes frères!

DON ARIAS.

J'ai eu tort sans doute de choisir ainsi; tu aurais mieux soutenu le combat.

DON RODRIGUE.

Tu aurais conservé deux fils, si j'avais combattu le premier.

DON ARIAS.

Marchons, mon fils; adieu, princesse.

(Ils sortent.)

L'INFANTE.

Toute mon âme les suit. Malheureuse Zamora, combien de sang tu me coûtes!

DON NUGNE.

Observe que don Diègue de Lara se repose à peine.

LE COMTE.

Une montagne l'aurait engendré qu'il ne serait pas plus robuste.

DON NUGNE.

C'est à présent à Rodrigue Arias.

LE COMTE.

Il a déjà beaucoup de réputation.

DON NUGNE.

Et sa réputation est encore loin de son mérite à manier soit la lance, soit l'épée.

LE COMTE.

J'entends la rumeur de la foule; sans doute il se dispose à entrer.

(On sonne la trompette.)

DON NUGNE.

Son père lui sert de parrain et attise le feu qui l'anime.

L'INFANTE.

Combien Arias Gonzalve s'acquitte avec noblesse de son emploi! Jésus! pourrai-je les bien voir? Quel choc affreux! La terre en a tremblé comme si une montagne venait de s'écrouler. C'est une horreur de les voir, de les entendre. Les casques re-

tentissent sous les coups pressés des épées, comme l'enclume sous les marteaux. Leur valeur est égale.

DON NUGNE.

Je n'ai jamais vu de combat plus acharné ni plus égal.

L'INFANTE.

Quelles craintes! quelle douleur!

DON NUGNE.

Comme ils combattent bien!

L'INFANTE.

Quelle peine!

LE COMTE.

Aucun des deux ne faiblit.

L'INFANTE.

Déjà l'un et l'autre ont teint l'arène de leur sang. Si mes pleurs peuvent te toucher, ciel miséricordieux, daigne adoucir mes soucis! Lara a porté un coup terrible à mon Rodrigue; le casque partagé est tombé, lui laissant la tête et la figure couvertes de sang. Avec quel désespoir il tâche de se venger! D'un fendant il a atteint les rênes, l'arçon de don Diègue. Le coursier, blessé à la tête, fuit plus léger que les vents; Rodrigue, sanglant, aveuglé, le poursuit encore.

DON NUGNE.

Diègue est sorti de l'estacade.

LE COMTE.

Son cheval l'a emporté.

DON NUGNE.

Rodrigue Arias est tombé du sien.

(Don Rodrigue entre appuyé sur son père et sur un écuyer.)

DON ARIAS.

Le malheur me poursuit.

DON RODRIGUE.

Mon père, je suis vainqueur!

DON ARIAS.

Et combien cette victoire me coûte de nouvelles peines! Par combien de veines je verse mon sang pour mon honneur!

L'INFANTE.

Don Diègue Ordognès est à pied hors de l'estacade. En descendant de son cheval, il l'a tué d'un coup d'épée. Déjà il veut revenir au combat; il a un pied sur le seuil de la barrière.

ZAMORANS, derrière le théâtre.

Il est vaincu! il est vaincu!

CASTILLANS, de même.

Qu'il revienne, qu'il revienne au combat!

DON RODRIGUE.

Qu'il revienne! Mon corps est sans vie, mais je combattrai avec mon âme.

L'INFANTE.

Les uns veulent le ramener, les autres s'opposent à son entrée.

(Don Diègue entre avec le Cid.)

DON DIÈGUE.

Qu'on n'attribue pas à mes armes la faute de mon cheval ! Je suis vainqueur, puisque j'ai tué mon adversaire.

DON RODRIGUE.

Un moment, Lara !

DON ARIAS.

Mon fils, mon fils seul est vainqueur ; il est resté dans l'estacade, et celui qui dit autrement en a menti par sa barbe.

DON RODRIGUE.

Mon père, meure qui dirait telles choses ! Le cœur ne me manque pas encore, quoique près d'expirer.

DON DIÈGUE.

Le monde entier ne peut s'opposer à mon épée.

LE CID.

Arrête, Diègue Ordognès, calme-toi, brave Lara. Je suis le gardien du camp, et je défendrai ta cause.

DON NUGNE.

Arrête, don Diègue !

LE COMTE.

Don Diègue, écoute.

DON RODRIGUE.

Mon père !

DON ARIAS.

Fils de mon âme !

DON RODRIGUE.

Suis-je vainqueur ?

DON ARIAS.

Tu es vainqueur.

DON RODRIGUE.

Que je meure ; et vive ma renommée !

L'INFANTE, au comte et à don Nugne.

Chevaliers, juges du combat, prononcez avec rectitude sur cette cause, suivant les usages et les priviléges de Castille.

DON NUGNE.

Nous le ferons, princesse, et nous ordonnons d'abord à don Diègue de se retirer.

L'INFANTE.

Arias Gonzalve, mon cœur ne peut supporter les malheurs dont je suis témoin. Je vais pleurer mes infortunes.

(Elle sort.)

DON DIÈGUE, au Cid.

Est-ce juste ?

LE CID.

Retire-toi, don Diègue. C'est avec maturité et réflexion qu'on doit décerner, d'après les lois, la palme de la victoire.

DON DIÈGUE.

Malheureux Diègue ! Aujourd'hui j'ai été l'opprobre de l'Espagne, et il ne m'est resté que ces rênes. Que je m'en serve pour m'ôter la vie, puisqu'elles me coûtent mon honneur !

(Il sort.)

DON RODRIGUE.

Je suis vainqueur ! mon père, je suis vainqueur !

DON ARIAS.

Gloire et honneur de l'Espagne, ton courage a remporté la victoire, et ton malheur t'ôte la vie. On déplore ton infortune, on porte envie aux louanges que tu mérites. Toi seul, mourant vainqueur, pouvais par un trépas héroïque exciter au même instant la jalousie et la pitié ; j'envie tes exploits, et je ne déplorerais pas une mort si honorable si ton sang n'était pas le mien, si mes entrailles émues ne forçaient mes yeux à verser des larmes sous mes cheveux blanchis [30].

DON RODRIGUE.

Je meurs, mon père ; mais j'ai vaincu. Attends, Diègue Ordognès de Lara.

DON ARIAS.

Mon fils, mon fils, recommande-toi à Dieu.

LE CID.

La douleur empêche le père de parler, et le fils...

DON RODRIGUE.

Jésus !

(Il expire.)

LE CID.

Et le fils vient d'expirer.

LE COMTE.

Aidons ce noble vieillard, sinon à supporter ses chagrins, du moins à enlever ce corps dont le ciel a déjà repris l'âme généreuse.

LE CID, à don Arias.

Mon honorable parent !... Tu ne peux me parler, et, pour me répondre, tu m'embrasses.

(Ils sortent, emportant le corps de Rodrigue.)

SCÈNE III.

La tente de don Diègue de Lara.

DON DIÈGUE, ÉCUYERS.

DON DIÈGUE.

Ciel injuste ! fortune ennemie ! si vous vous armez contre moi, à quoi bon des armes brillantes? à quoi sert une bonne épée ?

PREMIER ÉCUYER.

Il jette toutes ses armes.

SECOND ÉCUYER.

Il fait trembler la terre.

DON DIÈGUE.

Je mourrai de la honte et du chagrin que j'éprouve.

PREMIER ÉCUYER.

Seigneur, vous devriez nous permettre de panser vos blessures.

DON DIÈGUE.

Laissez-les. Que sont ces petites blessures auprès de si grands malheurs ? Laissez-moi ; fermez ma tente et non mes blessures. Sortez ; laissez-moi seulement ces rênes rompues. (*Les écuyers sortent.*)

Rien ne peut arrêter ma douleur, comme rien ne put arrêter mon cheval. On pourra m'accuser encore de ne m'être pas laissé tomber pour achever de tuer Rodrigue.... Il faut, dit-on, que l'homme sage mette un frein à ses passions, et ces rênes sont pour moi des éperons qui excitent encore ma rage (31). Que dira-t-on de moi, de moi, si dépourvu de courage, que vainqueur je fuyais devant mon adversaire vaincu? Castillans, dites du moins, pour me disculper, que ma victoire fut à moi-même, et que ma fuite fut celle de mon cheval. Laissez-moi, (*il jette les rênes*) vils suppôts d'une fortune ennemie, n'offrez plus à mes yeux irrités le souvenir de mon honneur perdu.

(Un écuyer entre.)

L'ÉCUYER.

Seigneur!

DON DIÈGUE.

Approche, que dis-tu? quel est le bruit que j'entends?

L'ÉCUYER.

A Zamora....

DON DIÈGUE.

Ah ! malheureux !

L'ÉCUYER.

.....On fait retentir les airs de cris de joie.

DON DIÈGUE.

Pourquoi donc?.... Ah ! je le devine. Sans doute on a déclaré Rodrigue Arias vainqueur, et ils se réjouissent de mon opprobre. Tu as été heureux, Rodrigue, autant que je suis infortuné; en te frap-

pant je n'ai pu te vaincre ; en mourant, toi, tu m'as vaincu. Ainsi, indigne de moi-même, je n'ai pu obtenir cette vengeance dont mon honneur était chargé. Je suis la honte de l'Espagne! Je ne puis survivre à cet affront !

(Le Cid entre.)

LE CID.

Où vas-tu? que prétends-tu faire?

DON DIÈGUE.

Je vais, grand Cid, pleurer le premier opprobre qui m'ait atteint.

LE CID.

Toi, un opprobre, don Diègue ! toi, la gloire de l'Espagne ! La sentence est prononcée.

DON DIÈGUE.

Eh bien?

LE CID.

Zamora est déchargée de tout soupçon, et tu es déclaré vainqueur.

DON DIÈGUE.

Et cela suffit-il pour mon honneur, Rodrigue ?

LE CID.

Ces scrupules sont dignes de toi. Mais, quelle que soit ta délicatesse, tu restes honoré, et assez pour que j'envie moi-même des hauts faits aussi brillans.

DON DIÈGUE.

Est-il bien vrai? Dieu te conserve, Cid! Et du traître Bellide, qu'en a-t-on fait?

LE CID.

Il reçoit le châtiment qu'il mérite. Attaché à quatre chevaux indomptés, son corps infâme, déchiré par leurs efforts, sera à jamais un exemple terrible pour les sujets déloyaux.

DON DIÈGUE.

La peine est proportionnée au crime; et c'est de cela que les Zamorans se réjouissent ?

LE CID.

Un plus noble motif excite encore leur alégresse. Notre roi Alfonse est arrivé de Tolède.

DON DIÈGUE.

Comment a-t-il pu échapper?

LE CID.

L'industrie a secondé l'amour. Il a fui avec Péranzules, aidé par la belle Zaïde. Elle vient avec lui pour être chrétienne, et bientôt, je crois, son épouse.

DON DIÈGUE.

De telles nouvelles doivent réjouir tous les cœurs castillans. Alfonse est un grand roi.

LE CID.

Déjà tous les grands de ses royaumes se réunissent pour placer la couronne sur sa tête.

DON DIÈGUE.

Elle lui appartient de droit.

LE CID.

Allons-y donc.

DON DIÈGUE.

Sur-le-champ. C'est notre devoir d'y voler.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Le palais de l'infante, à Zamora.

LE ROI DON ALFONSE, ZAIDE, L'INFANTE, DON ARIAS, LE COMTE PÉRANZULES.

LE ROI.

Ce fût un rare bonheur.

L'INFANTE.

Nous pouvons rendre grâces au ciel, dont la providence nous a donné la consolation aussitôt après qu'elle nous avait frappés par le malheur.

LE ROI.

Et quel instrument plus digne d'exécuter ses volontés pouvait-elle choisir que la femme adorable qui ne craignit pas de placer son sein au-devant de l'acier qui menaçait mon existence? C'est ma Zaïde.

L'INFANTE.

Son courage égale sa beauté.

ZAIDE.

Je ne faisais, grand roi, que te donner ce qui était déjà à toi.

LE ROI.

C'est moi qui t'appartiens, et ma reconnaissance

ne sera satisfaite que lorsque j'aurai partagé ma couronne avec toi.

L'INFANTE.

Tu recevras mes embrassemens comme une sœur, en attendant que, devenue ta sujette, je baise tes belles mains.

ZAIDE.

C'est à moi à me mettre à tes pieds.

L'INFANTE.

Mon frère, si tu payes de ton amour la vie que tu dois à Zaïde, comment payerai-je à Arias Gonzalve, à mon père, l'honneur que je lui dois.

LE ROI.

Si un roi peut te servir de garant, ma sœur, j'acquitterai, si je le puis, la dette de ta reconnaissance, et il n'a pas de moindres droits à la mienne.

DON ARIAS.

Tu me vois à tes pieds, sire. Comment ai-je pu mériter tant de faveurs?

LE ROI.

Puisse le ciel te donner des consolations !

DON ARIAS.

La plus puissante a été de voir Zamora, ma patrie, affranchie de l'accusation de trahison.

LE ROI.

Je t'ai d'immenses obligations, et n'oublierai pas de te protéger.

DON ARIAS.

Je ne puis plus t'offrir que les deux fils qui me

sont restés. Je les enverrai, s'il le faut, mourir pour ton service. La vie des sujets fidèles est le patrimoine des rois.

LE ROI.

Tu es l'exemple de la loyauté.

DON ARIAS.

Je suis ton vassal. (*A part.*) Dévoré par mes peines, je saurai leur imposer silence.

LE ROI, à l'infante.

Je te recommande Zaïde.

L'INFANTE.

Je la regarde comme une sœur chérie.

LE ROI.

Dès qu'elle sera chrétienne, elle sera mon épouse.

ZAIDE.

Ce sont mes deux plus ardens désirs.

DON ARIAS.

Sire, les grands (32) de ton royaume désirent de te voir.

LE ROI, à l'infante.

Dispose tout, ma sœur, comme nous en sommes convenus.

L'INFANTE.

Oui, mon frère.

LE ROI.

Belle Zaïde, tout mon cœur est à toi.

ZAIDE.

Adieu, âme de ma vie.

LE ROI.

Adieu, lumière de mes regards.

(Zaïde sort avec l'infante. Alfonse s'assied sur son trône, et tous les grands passent devant lui en le saluant, et vont s'asseoir sur des bancs.)

DON ARIAS, à part, pendant qu'ils se rangent.

Voilà don Diègue de Lara. O malheureux Arias! Je vois le bras et l'épée qui ont tué mes enfans. Non que je sois obligé à la vengeance; ils sont morts en champ clos : c'est un malheur, et le malheur afflige, mais n'outrage pas. La douleur de leur perte me force à pleurer leur sort, sans m'engager à venger une offense.

LE ROI.

Puisque le ciel a permis que mon frère, le roi don Sanche, passât à la vie immortelle, et que je suis le second fils du grand Ferdinand votre roi, je n'ai point à vous exhorter à me prêter foi et obéissance. Qu'Arias Gonzalve commence.

DON ARIAS.

Vaillans Espagnols, Léonais, Castillans, Galiciens et Biscayens, Montagnais (33) et Asturiens, jurez-vous Alfonse pour votre roi?

TOUS, excepté le Cid.

Nous le jurons! nous le jurons!

LE ROI.

Don Rodrigue de Bivar, pourquoi seul gardes-tu le silence?

LE CID.

Écoute mes motifs : mon silence ne peut t'offenser. Sire, l'audacieux vulgaire a répandu le bruit que je

fus ton complice dans la mort de ton frère, et, pour qu'il soit bien assuré de la vérité, il est bon que tu le satisfasses.

LE ROI.

De quelle manière?

LE CID.

En prêtant serment sur un verrou de fer placé sur une arbalète de bois et surmonté d'un crucifix (34).

(On porte l'arbalète, etc.)

LE ROI.

Je prêterai volontiers le serment, mais qui osera le recevoir?

LE CID.

Moi, sire, qui ne connais point la crainte.

DON DIÈGUE.

Le roi lance des flammes de ses yeux.

LE CID, prenant l'arbalète, etc.

Que des vilains te tuent, Alfonse; que ce ne soient point des gentilshommes; qu'ils te frappent avec des couteaux de montagne, et non avec des poignards d'acier; qu'ils soient chaussés d'abarques, et non de bottines brodées; qu'ils portent des capes de bure, et non des manteaux de drap de Flandre, qu'ils t'arrachent le cœur si tu as participé à la mort de ton frère! Le jures-tu?

LE ROI.

Je le jure; le ciel lui-même en est témoin.

LE CID.

Que tu meures de la même mort, tué par un autre Bellide, percé d'un aigu javelot, si tu as con-

nu, si tu as ordonné la mort de don Sanche, et dis *Amen.*

LE ROI.

Je dis *Amen.*

LE CID.

Mets l'épée à la main; jure, sur la croix de ce glaive, ta foi de chevalier que tu n'as ni commis ni ordonné ce parricide, horreur de tous les Castillans; que tu n'y a pas même pensé. Le jures-tu?

LE ROI.

Je le jure. Cid, de la part d'un sujet, c'est peu de respect pour son roi : ton audace doit m'irriter. Tu m'as bien pressé, Rodrigue; dois-tu braver ainsi celui dont tu vas baiser la main?

LE CID.

Cela arrivera si je reste ton sujet [35].

LE ROI.

Et quand tu ne le serais pas, que m'importe? Va-t'en, et ne me réponds pas.

LE CID.

Je me tais et je sors.

LE ROI.

Pars; qu'attends-tu?

LE CID.

Je pars; je vais chercher ailleurs des rois à détrôner et des royaumes à conquérir.

DON DIÈGUE.

Le Cid est parti en colère.

DON ARIAS.

Le roi le regarde avec fureur.

(En sortant, le Cid rencontre l'infante et Zaïde habillée en chrétienne.)

L'INFANTE.

Où vas-tu, Cid castillan? Où vas-tu, vaillant Rodrigue, si grave et si irrité?

LE CID.

Je vais, infante, je vais, princesse, cesser d'être le sujet d'un roi qui ne m'estime pas.

L'INFANTE.

Tu t'es trompé, sans doute; reviens, tu m'accompagneras.

LE CID.

Je le fais parce que tu me l'ordonnes.

DON ARIAS, bas au roi.

Songe, sire, que jusqu'à ce que tu sois tranquille possesseur de tes royaumes, il importe que tu ne l'irrites pas.

LE ROI.

En voyant l'objet qui m'enflamme, toute colère s'évanouit. Reviens, Cid, reviens; c'est de ta main que je veux recevoir la couronne.

LE CID.

Eh bien! je te servirai. (*Aux grands.*) Jurez-vous fidélité à don Alfonse comme votre roi?

TOUS.

Nous la jurons.

LE CID.

Je suis le premier à ses pieds.

LE ROI.

Lève-toi ; ta place est sur mon cœur.

L'INFANTE.

Daigne accueillir nos félicitations.

ZAIDE.

Je ne suis plus Zaïde, je suis Marie.

LE ROI.

Déjà ma couronne t'attendait ; reçois la main d'un époux.

ZAIDE.

Je suis heureuse de t'appartenir.

L'INFANTE.

Que le ciel conserve pendant des siècles votre heureuse union !

LE CID, au public.

Et c'est ainsi qu'en vous demandant le pardon de nos fautes, nous terminons cette comédie.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

NOTES

SUR LA SECONDE PARTIE

DE LA JEUNESSE DU CID.

---

(1) Adolphe ou fils d'Adolphe.

(2) Il est fâcheux que Guillem de Castro n'ait fait qu'indiquer cette réunion du conseil. C'était une donnée de la Romance XXVII.

(3) (*Litt.*) « Le sol espagnol n'a pas assez de richesse, puisque je vois en toi une aurore où le soleil ne manque jamais, et je vois que tu ne me trompes pas quand tu me dis (ô gloire immense!) que les veines de tes entrailles produisent l'or le plus pur. » Au reste, Zaïde, fille du roi de Séville fut en effet la femme d'Alfonse, mais ce ne fut que long-temps après et en troisième noces. Il eut encore trois femmes après celle-là.

(4) (*Litt.*) « Et encore plus, si je buvais l'or potable de tes entrailles. »

(5) (*Litt.*) « La terre fécondée par la raisou enfante des géans. »

(6) (*Litt.*) « Abattez à coups de poings ses bastions, à coups de pieds mettez ses tours en pièces, renversez ses murailles avec vos têtes. »

(7) (*Litt.*) « Ne sois pas la barbacane de ce mur. » *Barbacana*, ouvrage de fortification avancé. *Barba cana*, barbe blanche.

(8) Il y a un jeu de syllabes sur *esta sombra*, *este asombro*.

(9) Dans les romans de chevalerie, Ganelon et ses parens de la maison de Mayence jouent le rôle de traîtres.

(10) La tour de Zamora est sudposée à la portée de la voix la plus étendue.

(11) Baiser la main du souverain était le signe et l'engagement du contrat de vasselage; aussi ces deux phrases triviales en français, « Je vous baise les mains, je suis votre serviteur, » ont-elles le même sens.

(12) Étant à Tolède, la menace de Bellide devait faire craindre à don Sanche de le désobliger.

(13) Ici l'espace représenté par la décoration doit être encore plus grand que dans la scène précédente, puisque deux groupes d'acteurs doivent s'y trouver à la fois hors de la portée de la voix et presque de la vue.

(14) *A cierta necessidad*
Que à los reyes no pardona
Me desvio.

Notre poëte aurait pu se dispenser d'emprunter cette grave circonstance à la romance XXIX.

El buen rey se habia apartado
Con voluntad de hacer
Lo que a nadie es escusado.

Si un auteur francais faisait de la mort du roi Antoine de Navarre, tué dans la tranchée au siége de Rouen, le sujet d'une tragédie, il se permettrait de voiler la vérité historique et ferait bien.

(15) Lord Holland remarque avec raison que la circonstance du moment n'était pas la plus convenable pour parler de la majesté royale.

(16) Ce mot du Cid est devenu proverbe.

(17) Le discours de l'infante, jusqu'ici est copié de la ro-

mance XXVI. Le commencement se trouve aussi dans la romance XXV, c'est une des plus anciennes de la collection. La réponse du Cid est toute de Guillem de Castro.

(18) Allusion à ces vers mis dans la bouche du Cid, romance XXVI. « En arrière, en arrière, mes compagnons ; de cette tour basse on m'a tiré une flèche qui, quoiqu'elle ne portât pas de fer, a déchiré mon cœur. » Il parle des plaintes de de l'infante. Du reste, la narration de toute cette scène est dans la romance XXXI.

(19) *Tu valor profundo.* J'ai traduit mot à mot; c'est peut-être un néologisme, mais il me semble expressif et analogue à *profonde sagesse*, *profond savoir.*

(20) Le texte ajoute : « Et avec les nuages qui s'élèveront de mes pleurs, je mettrai en deuil jusques au soleil au milieu de sa sphère brûlante. »

(21) La trahison de Zopire, si vantée par les anciens, ressemble beaucoup à celle de Bellide. Mais telle est l'influence du christianisme que, même dans le siècle sauvage du Cid, cette perfidie fut détestée.

(22) Tout le récit d'Arias paraît pris dans une ancienne romance. La XXXII de l'histoire ne contient que le défi.

(23) Castro a encore négligé ici une scène bien intéressante que lui fournissait la romance XXXII.

(24) Cette expérience de faire baisser avec un corps métallique les cheveux hérissés, serait-il un reste de quelque observation imparfaite sur les effets de l'électricité ? Le hérissement des cheveux tiendrait-il à cet ordre de phénomènes ?

(25) Une autre tradition historique prétend que, pour s'assurer si son hôte dormait, le roi more lui fit verser du plomb fondu dans la main, et que c'était cette épreuve dont Alfonse s'était tiré comme Scévola, qui lui avait valu le surnom de *de la mano horadada :* Alfonse à la main percée.

(26) (*Litt.*) « Il sait qu'on doit le partager, c'est là ce qui l'épouvante. » On partageait le soleil aux combattans en champ clos, c'est-à-dire qu'on les plaçait de manière à ce que le soleil ne donnât de l'avantage à aucun des deux. C'est là-dessus qu'est fondé ce mauvais jeu de mots. J'ai abrégé aussi les reproches de poltronnerie qu'Arias fait au soleil.

(27) (*Litt.*) « Atlas de mon opinion. » Plus haut, Arias dit qu'il doit être « l'Atlas de sa renommée. »

(28) Cette idée, qu'on peut aider par ses vœux et par ses efforts des individus éloignés est mal fondée peut-être, mais elle est inhérente à l'homme. La synergie morale semble aussi naturelle que la sympathie.

(29) (*Litt.*) « La mort l'a vendangé en verjus. »

(30) (*Litt.*) « Si son sang, aimant de mes entrailles, appelant le feu à mes yeux, ne fondait pas en larmes la neige de mes cheveux. »

(31) J'ai supprimé la phrase suivante qui refroidit encore ces plaintes. « Ma douleur me sied mal, mais ces rênes sont rompues et je ne puis l'arrêter. »

(32) *Los ricos hombres.* Ancien titre de ceux qu'on a depuis appelé *grands*. De tout temps la richesse a été la première des distinctions sociales.

(33) Habitans de la province dite *la Montagne*, et non pas *Serranos*, montagnards.

(34) On ignore le sens de ces emblèmes.

(35) C'était le droit politique de ce temps-là.

FIN.

tre espagnol. Vol.1.

NAME OF BORROWER.

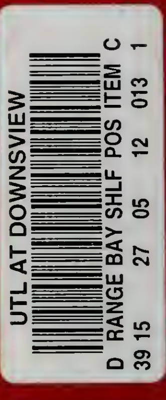
uvin

as St

ckson {French Dept.
{Trinity Coll.

748 Apr. 7

'23 May 13


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 27 05 12 013 1